

# *Charles Biehler*

(1845-1906)

**Frère de Marie – Enseignant – Mathématicien**



*L'Apôtre de Marie*

*Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*

## Introduction.

Alors que les anglophones peuvent facilement découvrir la figure de Charles Biehler à travers la biographie rédigée, et publiée en 1997, par le Frère américain Herbert Janson, en revanche dans la sphère marianiste francophone, le savant religieux est quelque peu oublié. En effet, si les Marianistes francophones ont un accès direct à toute une littérature religieuse et historique marianiste conservée dans les volumes de *L'Apôtre de Marie*, reconnaissons-le, ces écrits sont quelque-peu oubliés et dorment dans les bibliothèques des Communautés de la Société de Marie (Marianistes).

Et pourtant, les biographies des frères marianistes rédigées après leur mort sont des trésors à (re)découvrir qui témoignent de la richesse spirituelle et missionnaire de la Société de Marie au travers des personnes qui incarnèrent cette congrégation religieuse aux XIX<sup>e</sup> et première-moitié du XX<sup>e</sup> siècles. Ainsi en est-il de la biographie de Charles Biehler rédigée en 1907 par le père Jean Zinger. Certes le style littéraire est peut-être quelque peu daté ou onctueux, pour autant, il n'est ni hagiographique ni moralisateur. A travers ces lignes, se dévoile la vie d'un religieux authentique, brillant mathématicien en même temps qu'éducateur talentueux ; une vie dans laquelle les joies couronnèrent le travail avisé du fidèle serviteur, comme les peines s'accumulèrent *in hac lacrimarum valle* (« dans cette vallée de larmes », chant du *Salve Regina*) – rappelons ici que Charles Biehler fit tristement l'expérience de trois « exils » : perte par la France de son Alsace natale, deuils successifs dans sa famille, rejet par son pays du religieux qu'il fut. Mais il y a davantage : si la biographie de Charles Biehler s'inscrit, comme dit plus haut, dans un large pan de l'histoire de cette congrégation de religieux qu'est la Société de Marie (vie au Collège Stanislas, approbation définitive des Constitutions par le Siège apostolique, gestion de la crise anticongréganiste française...), sur un registre plus étendu, elle participe aux histoires spécialisées de l'éducation et des sciences de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s. (Collège Stanislas, histoire des classes préparatoires aux « Écoles de gouvernement », appelées plus tard « Grandes Écoles », vie universitaire et académique parisienne...) et plus encore, par élévation, cette notice se fonde dans la première partie (1870-1914) de l'histoire générale de la III<sup>e</sup> République (défaite de 1870, début de la République, lois anticongréganistes...).

En reproduisant scrupuleusement le texte de J. Zinger, nous avons néanmoins voulu enrichir, contextualiser et illustrer son contenu par de nombreuses notes de bas de page. Nous souhaitons ainsi assister et éclairer le lecteur, espérant qu'il ne sera ni lassé ni perdu par le nombre important de commentaires ou par la longueur de certaines explications. Enfin, en épilogue de ce fascicule, nous avons ajouté trois autres témoignages qui, espérons-le, compléteront et illustreront la biographie de C. Biehler.

Nicolas Schelker.

Antony, juillet 2018.

## *L'Apôtre de Marie*<sup>1</sup>

### *Charles Biehler*

Frère de Marie – Enseignant – Mathématicien

(1845-1906)

« Si j'avais à recommencer ma vie, je ne demanderais pas à la changer. » Très simplement, dans une conversation intime, M.<sup>2</sup> Biehler nous disait cette parole, il y a quelques années, à l'époque où il dépensait toutes ses forces dans un labeur dont le fardeau écrasant étonnait tout le monde, excepté lui. Et notre pensée, se reportant en arrière, embrassait cette vie entière, enfermée dès le plus jeune âge dans les limites de la règle religieuse, sans autre horizon que la prière et le travail ; puis, par un contraste inévitable, elle était ramenée vers ceux qu'on appelle les heureux de ce monde. De ces derniers, quels sont ceux qui rediraient, avec la même sincérité, cette même parole ? Et d'une manière générale, y a-t-il beaucoup d'hommes, de quelque condition qu'ils soient, dont aucun regret ne remonte vers leur passé pour chercher et rêver une autre existence ou plus heureuse ou plus utile ? C'a été le trait caractéristique de la vie de M. Biehler : une certitude calme et profonde d'accomplir une mission qui répondait à un idéal clairement et fermement conçu, aimé de toute son âme. De là, cette uniformité heureuse et cette force paisible qui se déployaient, avec une fécondité croissante, sans effort apparent, immuablement orientée vers Dieu.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 21 à 23, des 15 janvier 1907, 15 février et 15 mars.

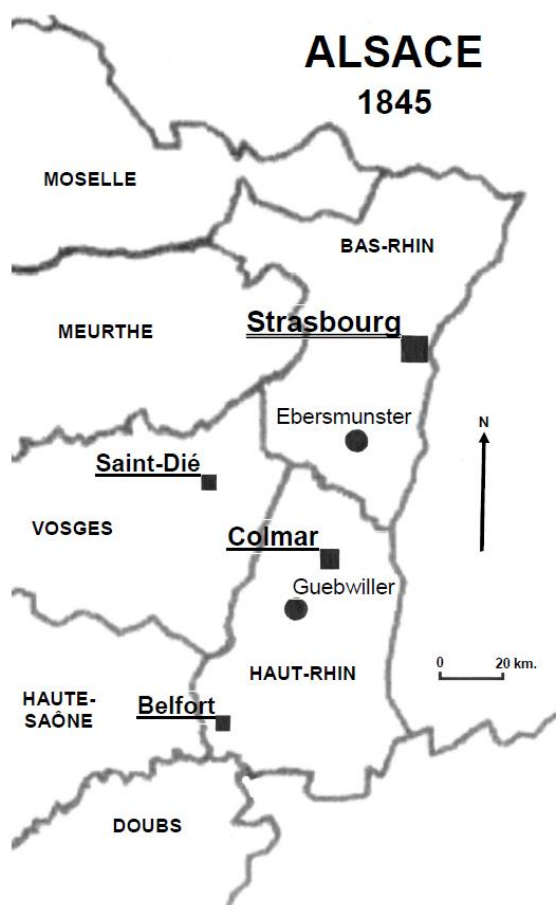
*L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie* parut pour la première fois en mai/juin 1904. Cette publication interne à la Société de Marie prenait la succession du *Messenger de la Société de Marie*, dont le premier numéro datait de février 1897, et qui avait disparu avec la dissolution et l'expulsion des congrégations enseignantes de France (dernier numéro, décembre 1902). *L'Apôtre de Marie* gardait la même philosophie que son prédécesseur : créer un organe de communication interne et d'union entre les religieux de la Société de Marie, mais avec la possibilité d'étendre ces liens familiaux aux affiliés, congréganistes, élèves et anciens élèves... La revue remplissait cette fonction au moyen de ses articles de fond, biographies de religieux marianistes décédés, nouvelles des diverses maisons et œuvres, études historiques sur le fondateur, établissements, religieux particulièrement remarquables, communications faites par l'Administration générale. Cf. réf. 1.

<sup>2</sup> « **Monsieur** ». Dans la Société de Marie, comme dans l'ensemble du monde ecclésiastique et religieux des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on donnait le titre de « Monsieur » autant aux religieux laïques (les frères) qu'aux religieux prêtres.

<sup>3</sup> Introduction à la notice biographique qui suit de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 21, 15 janvier 1907, p. 345.

## 1<sup>ère</sup> partie <sup>4</sup>

Charles Biehler était né à Guebwiller <sup>5</sup> (Haut-Rhin), le 2 novembre 1845 <sup>6</sup>, onzième enfant d'une famille de bonne bourgeoisie alsacienne <sup>7</sup>. Ceux qui ont connu son père nous parlent d'un beau vieillard, qui alliait à une intelligence restée vive, malgré l'âge, une grande bonté. La mère a laissé le souvenir d'une personne très pieuse et très douce. Ils furent cruellement éprouvés. Des deuils répétés firent disparaître, coup sur coup, la belle couronne d'enfants que Dieu leur avait donnée <sup>8</sup>. Dans leur tristesse, l'affection filiale de leur « bon Charles », comme ils l'appelaient, fut une de leurs meilleures consolations. Lorsqu'en 1875, ils célébrèrent leurs noces d'or. Madame Biehler voulut être conduite à l'église par son fils, déjà connu alors, au Collège Stanislas, par son enseignement.



- 
- <sup>4</sup> Première partie de la notice biographique de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 21, 15 janvier 1907, p. 345.
- <sup>5</sup> **Guebwiller** est située à 23 km au nord-ouest de Mulhouse et à 25 km au sud-ouest de Colmar, au pied des Vosges. HISTOIRE. Guebwiller devint française en 1680, suite à l'annexion de la principauté de Murbach par le roi de France ; quant à la domination de l'abbaye de Murbach, elle cessa avec la Révolution française. À l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle, les premières entreprises textiles apparaissaient : ce fut le début de la grande épopée de l'industrie textile de Guebwiller qui devenait le deuxième site textile haut-rhinois après Mulhouse. On y fabriquait des toiles peignées, du ruban, des indiennes ; on y filait de la laine et du coton. En 1905, Guebwiller compte 13.294 habitants. Cf. réf. 5.
- <sup>6</sup> **En 1845**, le roi Louis-Philippe, à la tête de la Monarchie de Juillet, présidait à la destinée de la France depuis 15 ans ; renversé par la Révolution de février 1848 – le Printemps des Peuples –, la Deuxième République succéda.
- <sup>7</sup> **Les parents de C. Biehler.** C. Biehler était le fils de Dominique Biehler et de Madeleine Greber, son épouse. Le père naquit le 20 ventôse de l'an 7 (10 mars 1799) à Guebwiller où son père était cultivateur. Dominique Biehler était menuisier. Son décès fut enregistré le 18 juin 1880 à Guebwiller. La mère, Madelaine, naquit le 23 juin 1806 à Lautenbach où son père était boulanger. Son décès fut enregistré le 9 janvier 1875 à Guebwiller. Les parents de C. Biehler se marièrent le 20 juillet 1824 à Guebwiller. Cf. réf. 7.
- <sup>8</sup> **La fratrie de Charles Biehler.** Sur douze enfants enregistrés dans les différents registres, six meurent en bas-âge. Voici la liste de la fratrie : Dominique (1825-1862), célibataire, artiste peintre ; Jean-Baptiste (1827-1851), il décède alors qu'il est fusilier au 16<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de ligne ; une enfant née sans vie en décembre 1828 ; Madeleine (1829-1832) ; Joseph (1832-1833) ; Joseph (1833-1834) ; Charles (1835-1836) ; Rosalie (1840-1863), célibataire ; Joseph (1842-1843) ; Joséphine (1844- ?), épouse en 1883 Leo Fitsch, né en Haute-Saône en 1836 ; Charles (1845-1906), religieux dans la Société de Marie ; Joseph (1847-1877), boulanger (sans doute à Guebwiller) qui épouse, en 1873, Anne Zipfel, née en 1850 à Guebwiller. Cf. réf. 8.

Charles avait été, en toute vérité, un enfant modèle. Sa mère répétait volontiers qu'il ne lui avait jamais fait de peine. Il commença ses études chez les Frères de Marie<sup>9</sup> de Guebwiller<sup>10</sup>. Remarquablement doué, toujours au premier rang dans un milieu très éveillé où la concurrence était ardente et le travail intense, il se distingua autant par sa modestie que par ses succès. Dès cette époque, on admirait son humeur toujours égale, sa douceur, sa complaisance et surtout cette conscience scrupuleuse qu'il apportait à tous ses devoirs. On pourra dire de lui, plus tard, qu'il ôtait la conscience incarnée.

Son amour des mathématiques s'affirmait déjà, avec sa puissance de travail, qui devait devenir extraordinaire. Un jour, le professeur avait donné, par mégarde, un problème qui était au-dessus de la portée de ses élèves. Le lendemain, au moment de la correction du devoir, comme personne ne s'offrait à indiquer la solution, le maître interpelle le jeune Biehler. « J'ai travaillé jusqu'à trois heures du matin, répondit-il timidement, j'ai bien trouvé quelque chose, mais ce n'est qu'approximatif. »

Sa supériorité était incontestée ; elle inspirait, comme il arrive fréquemment parmi les écoliers, une sorte de respect. Une fois pourtant, un condisciple très spirituel mais jaloux, crut pouvoir se venger de ses propres insuccès en tournant son camarade en ridicule par quelques bouts-rimés. Charles se mit à pleurer, puis il eut un mouvement de colère, vite réprimé. Ce fut presque un événement. « Le croiriez-vous ? dit le surveillant à ses confrères, j'ai vu Charles Biehler se fâcher ! »

Son âme restait candide. Un soir, après une de ces études où le silence était d'ordinaire rigoureusement observé, le maître, qui avait remarqué quelques causeries, invita ceux qui avaient parlé à sortir des bancs. Deux petits écoliers, d'une classe inférieure, allèrent se placer contre le mur ; puis on vit Charles se mettre à côté d'eux. Il avait probablement demandé une règle à son voisin.

---

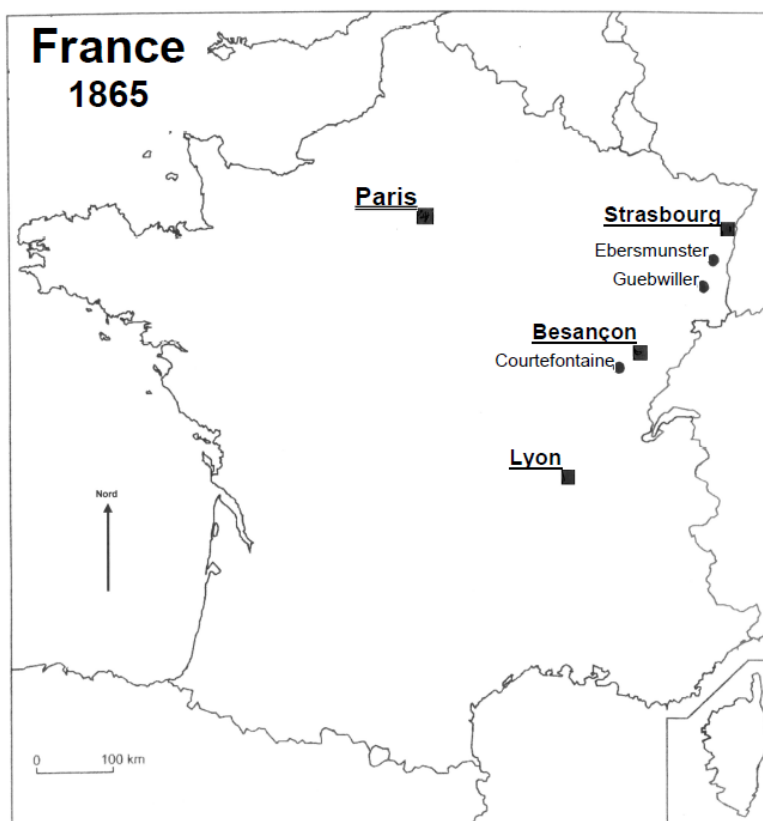
<sup>9</sup> **La Société de Marie.** Au XIX<sup>e</sup> siècle, les religieux de la Société de Marie (de Bordeaux), congrégation fondée en 1817 à Bordeaux par le Père G.-J. Chaminade, chanoine honoraire du chapitre de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, étaient aussi appelés « Les Frères de Marie ».

**L'Alsace marianiste du XIX<sup>e</sup> s.** L'Alsace fut une terre très féconde pour la Société de Marie entre 1824 et 1874 : en 1840, on comptait 59 religieux présents dans les deux départements alsaciens des Bas et Haut-Rhin et, en 1859/1860, il y avait 208 Frères de Marie en Alsace ; en 1855, 26 communes alsaciennes avaient un établissement (école communale ou institution libre) tenu par les Frères de Marie. Après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne (1871), le *Kulturkampf* mené par Bismarck obligea la Société de Marie à abandonner (1872-1875) tous ses établissements scolaires. Cf. réf. 9.

<sup>10</sup> **Guebwiller et la Société de Marie.** En 1852, la Société de Marie entra à Guebwiller à la demande du curé Braun et, faute de pouvoir s'insérer dans l'école communale, se chargea d'un pensionnat et d'une école primaire libre. En 1858, 200 élèves fréquentaient l'école libre de Guebwiller dirigée et animée par une douzaine de frères. En 1859, l'école libre tenue par les frères fut élevée en collège avec pensionnat et le programme des études fut élargi : en 1861, on comptait 300 élèves répartis en 8 classes. Même si l'Administration contesta le titre de « collège », le pensionnat primaire libre prospéra sous la direction de Jean-Baptiste Danner : en 1866, l'établissement des frères rassemblait une quinzaine de religieux et 360 élèves, dont 60 pensionnaires, répartis en 9 classes. Cf. réf. 10.

Ce serait cependant une erreur de se le représenter, à cet âge, toujours grave et sérieux. Il était naturellement vif, passionné pour les jeux, d'un grand entrain, d'une gaieté franche et expansive. Il savait au besoin lancer une pointe avec un sourire malicieux, mais sans jamais blesser personne. Sa délicatesse de cœur arrêta à temps sur ses lèvres le mot qui pouvait faire mai ou la plaisanterie inopportune.

Dans son éducation chrétienne, il avait puisé une piété simple et forte. Au contact de maîtres qui faisaient profession de vivre pour Dieu et la Très Sainte Vierge, se dessinait peu à peu dans son âme l'idéal qui devait fixer son avenir. Il ferait comme eux, se donnerait à Dieu et travaillerait par l'enseignement à l'apostolat des âmes. Comment la vocation se précisa-t-elle ? Nous ne le savons : il a toujours été sur ce point d'une extrême discrétion. Mais pourquoi lui apparut-elle si nette et si sûre ? Il nous en a livré le secret dans un aveu échappé à son attention. Il se trouvait, il y a six ans<sup>11</sup>, à Courtefontaine<sup>12</sup>, près de Besançon, avec sa sœur, Madame Fistch. A l'occasion de la mort d'une petite nièce, on parlait de l'innocence baptismale. « J'ai conservé la mienne dit-il à mi-voix, puis, surpris lui-même, il se hâta de changer de discours. Il venait de révéler le secret, non seulement de sa vocation, mais de sa vie entière. Et il y avait dans cette pureté inaltérée du cœur, unie à une claire et belle intelligence, une ressource inépuisable de générosité, un attrait supérieur qui le portait naturellement vers le service de la vérité et de la bonté, dans une société religieuse dont la mission était précisément ce service, sous toutes ses formes, sous l'égide de la Vierge Immaculée.



<sup>11</sup> « Il y a six ans ». Sans doute en 1900 ou 1901.

<sup>12</sup> **Courtefontaine** (Jura) est une commune située à 25 km au sud-ouest de Besançon et à 28 km au nord-est de Dole. HISTOIRE. Les bâtiments du prieuré de Courtefontaine furent cédés aux Frères de Marie en 1829 pour y ouvrir une Ecole normale dont le développement prit rapidement fin avec la révolution de Juillet (1830). Cependant, « l'établissement de Courtefontaine devint un des plus importants de la Province de Franche-Comté : Il s'y trouva réuni l'Ecole du village, un Pensionnat d'enseignement primaire, le Postulat, le Noviciat et le Scolasticat de la Province, la résidence du Curé de la paroisse et le siège du Provincial. Il fut supprimé par les Décrets de 1903. » Cf. réf. 12.a. – Aujourd'hui, le facteur d'orgues Aubertin est installé dans les locaux de l'ancien prieuré de Courtefontaine. Cf. réf. 12.b.

Charles Biehler entra au postulat d'Ebersmunster<sup>13</sup> en 1861. La même simplicité sérieuse et joyeuse distingua le futur religieux comme elle avait distingué l'élève des Frères de Guebwiller. Par suite de ses études plus avancées et de son éducation plus relevée, il avait aux yeux de tous, dit un de ses anciens condisciples, comme une auréole ; mais sa bonté mettait vite à l'aise. Tous ont conservé de lui un souvenir ému. Dans l'uniformité de la vie du postulat, rien de saillant à noter. Charles développait sa piété, fortifiait sa volonté et donnait à toute sa vie cette empreinte de la règle qui devait, plus tard, faire sur tous ceux qui l'approchèrent une si profonde impression.

Chose curieuse et d'un contraste assez plaisant, une seule vision demeure de ce passé lointain, dans laquelle Charles apparaît en une comique posture. Il s'était passionné à Guebwiller pour les exercices de gymnastique et y était devenu très habile. S'il tirait innocemment vanité de sa force et de son adresse, il fut, pour ce péché, un jour, piteusement puni. Un matin, après le petit déjeuner, pendant le balayage de la salle d'étude, Charles fit à une petite table, devant ses compagnons ravis, une *planche* très réussie, sur le coude gauche. Le silence, obligatoire à cette heure, retentissait de quelques oh ! admiratifs, lorsqu'un loustic, profitant de la position plutôt tentante du gymnaste, lui appliqua, on devine où, une tape magistrale. Le bruit et l'hilarité des spectateurs firent subitement disparaître la planche et apparaître le chef de la maison, M. Girardet<sup>14</sup>. Ce que dut être la scène, ceux-là seuls peuvent se l'imaginer qui connurent M. Girardet<sup>15</sup>. La mine déconfite du jeune héros et de

---

<sup>13</sup> **Ebersmunster** (Bas-Rhin) est située dans la plaine d'Alsace, à environ 40 km au sud de Strasbourg et 30 km au nord de Colmar. L'Abbatiale Saint-Maurice, édifiée au XVIII<sup>ème</sup>, constitue l'unique représentant en France du style baroque alémanique du Vorarlberg ; elle abrite également un orgue de 1730, confectionné par le célèbre facteur d'orgues A. Silbermann. Cf. réf. 13.a. — HISTOIRE MARIANISTE. Acquis en 1830 par la Société de Marie, l'ancien couvent d'Ebersmunster devient un pensionnat en 1833. Visitant l'Alsace en 1835, le père Chaminade, fondateur de la Société de Marie, renvoya les pensionnaires d'Ebersmunster sur Saint-Hippolyte et organisa un noviciat dans les locaux de l'ancienne abbaye bénédictine. Progressivement, Ebersmunster devint la maison de formation. Trois hommes contribuèrent à donner l'élan à cette maison centrale : l'abbé Léo Meyer, supérieur de la maison à partir de 1843, François Girardet, nommé en 1844 directeur du noviciat, et Auguste Klein, directeur du postulat et économe de la maison. Léo Meyer parti pour l'Amérique en 1849, F. Girardet et A. Klein devinrent les deux têtes principales d'Ebersmunster. Après le départ de M. Klein pour l'école communale de Colmar, en 1856, M. Girardet continua sa mission de « formateur » jusqu'à son départ pour Paris en 1869. L'abbé Issler fut alors nommé nouveau maître des novices. Cf. réf. 13.b.

<sup>14</sup> **François Girardet** (1818-1892) Originaire du Jura, il fut reçu dans la Société de Marie par le père Chaminade lui-même à Courtefontaine en 1835. En 1840, à peine âgé de 22 ans, il devint directeur de Saint-Dié. En 1844, F. Girardet fut nommé directeur du noviciat d'Ebersmunster et devint l'un des têtes principales de cette maison (direction générale de la maison à partir de 1853) jusqu'à son départ en 1869 pour Paris. A l'occasion de l'approbation canonique de la Société de Marie par Pie IX, le chapitre général de 1865 délégua M. Girardet avec le père Lalanne pour solliciter auprès du Saint-Siège le retrait de la première « animadversion » par laquelle Rome contestait l'égalité de droits entre prêtres et frères dans la Société de Marie. En 1869, F. Girardet fut appelé à l'Administration générale de la Société de Marie comme Secrétaire général, fonctions auxquelles il joignit, de 1878 à 1886, celles d'Adjoint au Chef d'Instruction. Cf. réf. 14.

<sup>15</sup> **Témoignage sur M. Girardet.** Un ancien novice d'Ebersmunster nous a laissé un témoignage personnel, conservé aux archives générales de la Société de Marie (AGMAR. 127.5.19.), de ce que fut M. Girardet

ses condisciples, leur gaîté rentrée, mais toujours sous pression, le regard étonné et scandalisé des grands et bons yeux du maître, enfin sa voix grave : « Dites, petits !... parr exemple ! Très cher Charles, comment c'est vous !... Allons, petiot, ne recommencez plus ! »<sup>16</sup> M. Biehler racontait lui-même tous ces détails et en riait jusqu'aux larmes. Le balayage, de ce jour, n'eut plus d'intermède de gymnastique.

Le séjour à Ebersmunster fut court. En 1862, M. Lalanne<sup>17</sup> qui, à ses fonctions de directeur du Collège Stanislas, joignait celle d'Assistant et de Directeur général de l'enseignement dans la Société de Marie<sup>18</sup>, avait entrepris d'organiser à Saint-Remy<sup>19</sup> (Haute-Saône), où il avait autrefois dépensé sa merveilleuse activité, un enseignement

---

en 1863 : « *M. Girardet me parut effroyablement austère et solennel, mais surtout noir – il avait alors 48 ans –, cheveux noirs, regard, voix et tout le reste... noir Avec un accent d'une profondeur de contre-basse il me demanda non sans sourire un tout petit peu ce que je venais faire dans la Société de Marie. Grosse question qui me rendit perplexe, et à laquelle je n'ai encore trouvé de réponse satisfaisante... Le soir même j'étais embarqué, ou plutôt versé dans le courant. On était une cinquantaine. Et vague ! Rêve, illusions, élans, hauts et bas, lectures de notes à la Girardet suivies de sanctions, chutes, relèvements et recommencements chaque jour nouveau pour varier... » Cf. réf. 15.*

<sup>16</sup> Sic.

<sup>17</sup> **Jean-Baptiste Philippe Auguste Lalanne** (1795-1879) Originaire de Bordeaux, le jeune Lalanne fut, dès l'âge de 12 ans, membre de la Congrégation de Bordeaux (pieuse association de chrétiens) dirigée et animée par G.-J. Chaminade après l'épisode révolutionnaire – il fut aussi un des jeunes dirigés du Père Chaminade. Après de brillantes études, il rejoignit M. Chaminade, le 1<sup>er</sup> mai 1817, afin de constituer l'Institut religieux qui allait devenir la Société de Marie – il fut aussi un des premiers religieux de la nouvelle fondation à être ordonné prêtre. Sa grande intelligence et son esprit d'initiative firent de lui un grand pédagogue qui s'illustra dans les débuts de plusieurs œuvres scolaires de la Société de Marie : Gray (Haute-Saône, 1826), Saint-Rémy (Haute-Saône, 1830), Bordeaux (1832), Layrac (Lot-et-Garonne, 1835)... A Paris depuis 1845, l'Abbé Lalanne introduisit la Société de Marie dans la capitale avec la prise de direction de l'Institution Sainte-Marie de la rue Bonaparte (1852), puis du Collège Stanislas (1855). Par son entremise, la Société de Marie acquit le Collège Stanislas que M. Lalanne dirigea de 1855 à 1871. Après l'épisode de la Commune (1871), il se consacra au lancement de l'Institut Stanislas de Cannes (1871) puis, mandaté par le Conseil général de la Société de Marie, il visita en qualité d'Inspecteur les maisons d'enseignement secondaire des « Frères de Marie » (1876). C'est au cours d'une de ces visites que l'Abbé Lalanne mourut à Besançon (1879). « Educateur émérite, c'est à lui que la Société [de Marie] doit en grande partie ses traditions en matière d'éducation. C'est à lui aussi, sous la direction du Fondateur, qu'elle doit le premier texte de son Formulaire de prière et de ses Constitutions. » Cf. réf. 17.

<sup>18</sup> **Les responsabilités du P. Lalanne.** Alors que le Père Lalanne dirigeait le Collège Stanislas de 1855 à 1871, « La charge de Chef d'instruction retomba, le 1<sup>er</sup> janvier 1861, sur [lui], lequel avait déjà occupé la charge de 1826 à 1836. » Cf. réf. 18.

<sup>19</sup> **Saint-Rémy** (Haute-Saône) est une commune située à 28 km au nord de Vesoul et à, environ, 30 km à l'est de Luxeuil-lès-bains. HISTOIRE. « Un temps laissé à l'abandon, vendu en 1818, le château de Saint-Rémy reprit vie à partir de 1823 en abritant une communauté des frères de Marie, communauté créée à Bordeaux en 1817 par le Père Guillaume-Joseph Chaminade. Il abrita alors une école primaire puis un collège avec pensionnat et surtout, et c'est ce qui fit sa réputation première, une école normale (1824-1833). En parallèle, l'enseignement agricole se mit en place dans les bâtiments annexes : la ferme-école ouvrant officiellement ces portes en 1851, avant d'être promue École Pratique d'Agriculture en 1877. En 1903, l'application par Emile Combes de la loi Waldeck-Rousseau de 1901 (relative au contrat d'association et aux congrégations), stoppa définitivement la vocation éducative du château en interdisant aux marianistes d'enseigner. Les frères durent quitter Saint-Rémy et se réfugièrent en Suisse. » Cf. réf. 19.



scientifique et il voulait faire bénéficier la Société elle-même de cet enseignement alors nouveau. Il fut décidé que les trois maisons de formation de France : Bordeaux, Ebersmunster et Réalmont<sup>20</sup>, y enverraient des élèves<sup>21</sup>. Charles Biehler fut naturellement désigné. C'était sa première étape vers Paris. Il put, au milieu d'un groupe de jeunes gens intelligents et laborieux d'où allaient sortir, pour la Société de Marie, quelques professeurs remarquables, étendre et approfondir ses connaissances. L'année suivante, M. Lalanne, qui s'était vivement intéressé à l'œuvre nouvelle, malgré ses absorbantes occupations, revint à St-Remy avec un professeur du Collège Stanislas<sup>22</sup>, M. Castelnau. Ils firent passer un

---

<sup>20</sup> **Les maisons de formation.** Nous savons qu'en 1855, « les maisons centrales de la Société [de Marie] étaient désormais les suivantes : **Paris** (siège de l'Administration générale), **Ebersmunster** (siège provincial d'Alsace et noviciat), **Courtefontaine** (siège provincial de Franche-Comté et noviciat), **Réalmont** [Tarn] (siège provincial de Réalmont et postulat), **Bordeaux** (siège provincial de Bordeaux et noviciat de Sainte-Anne), **Nazareth** (siège pour les Etats-Unis et noviciat), et **Graz** (siège pour les maisons d'Autriche et noviciat) ; les directeurs de ces maisons étaient les seuls à posséder le titre de 'supérieurs'. Il fut dit clairement que le premier but du noviciat était de former des candidats à la vie religieuse, la préparation à l'enseignement ne venant qu'ensuite... » Cf. réf. 20.

<sup>21</sup> **L'envoi de futurs religieux en formation à Paris.** La Société de Marie s'organisa davantage dans les années 1860 tant dans l'administration des œuvres scolaires que dans la formation de ses sujets : « J.-B. Lalanne contribua également à une meilleure organisation administrative de [l'office d'instruction]. Ainsi, par exemple, il adressa en 1862 une circulaire à tous les directeurs de collèges secondaires leur demandant un organigramme de leur collège... » Cf. réf. 21.

<sup>22</sup> **Le Collège Stanislas.** En 1804, l'Abbé Liautard ouvrit une maison d'enseignement à Paris dans le quartier de Notre-Dame-des-Champs. En 1821, l'Abbé Lieutard obtint pour son institution le titre de « collège de plein exercice », avec les droits accordés aux collèges royaux [les lycées de l'Empire napoléonien]. En 1822, une ordonnance du roi concéda au collège de plein exercice le nom de « Collège Stanislas ». En 1824, la direction du collège fut reprise par l'Abbé Augé, membre des Sociétés missionnaires de France, auquel succéda l'Abbé Buquet (1838). En 1841, l'Abbé Graty, ayant repris Stanislas, organisa la classe préparatoire au latin, puis il résolut de compléter l'œuvre en y ajoutant une **Ecole préparatoire** aux Ecoles du gouvernement. En 1846, le collège passa aux mains de l'Abbé Goschler qui dut transférer l'établissement du n° 34 au n° 16 de la rue Notre-Dame-des-Champs (1847). En 1850, avec le vote de la loi Falloux qui accordait de nouvelles libertés dans l'enseignement secondaire, le Collège Stanislas se distingua des autres établissements libres en se voyant maintenu en possession des droits qui lui furent assurés sous l'ancienne législation, et que des fonctionnaires publics pourraient sans perdre ce caractère continuer d'être employés au Collège Stanislas avec l'autorisation du ministre de l'Instruction public – en bref, le Collège Stanislas, bien qu'établissement privé, pouvait accueillir des professeurs agrégés de l'Université dans son corps professoral. Mais depuis 1846, le Collège Stanislas périssait, et à l'automne 1854, le Père Lalanne (S.M.), alors directeur de la division ecclésiastique à l'Ecole des hautes études des Carmes, fut alors sollicité pour restaurer le collège. Début 1855, le Père Lalanne prit donc la direction de Stanislas. Progressivement des religieux de la Société de Marie furent introduits comme collaborateurs au sein du collège et la Société de Marie consentit à prendre, pour l'avenir, la responsabilité financière de l'établissement. Le premier agrandissement important entrepris par l'Abbé Lalanne fut la construction de la chapelle (1859). En 1863, avec l'achat de l'hôtel Belgiojoso et de son parc, l'Institution Sainte-Marie de la rue de Bonaparte, dirigée par la Société de Marie depuis 1852, fut transférée toute entière dans la nouvelle propriété pour devenir partie intégrante du Collège Stanislas. Après la guerre entre la France et la Prusse et après la Commune (1870/1871), l'Abbé de Lagarde succéda au Père Lalanne comme directeur de Stanislas. Parmi les grands établissements dirigés par la Société de Marie et qui en faisaient sa fierté, le Collège Stanislas se distinguait par le prestige acquis auprès des milieux académiques, sociaux et ecclésiastiques. Il atteignit le sommet de sa célébrité sous le directorat du Père Prudham qui succéda au Père de Lagarde (1884) et dirigea le collège jusqu'à l'expulsion de 1903. La Société de Marie dut vendre le Collège Stanislas en

examen aux étudiants. M. Biehler se distingua si bien qu'il fut emmené par M. Lalanne à Paris<sup>23</sup>. Il devait y poursuivre ses études mathématiques à cette Ecole préparatoire<sup>24</sup>, récemment réorganisée<sup>25</sup> et fortement constituée par M. de Lagarde<sup>26</sup>, et dont lui-même allait être bientôt l'âme pour de longues années.<sup>27</sup>

---

1903 à une société anonyme pour éviter la confiscation par l'Etat et l'abbé Pautonnier, prêtre du diocèse de Paris et ancien professeur de mathématiques de Stanislas, prit la direction du collège. Le Collège Stanislas, à ce jour, continue sa mission d'éduquer et d'instruire la jeunesse au cœur de Paris. Cf. réf. 22.

<sup>23</sup> **La maison de formation de Paris.** A l'hôtel Belgiojoso, situé à côté du Collège Stanislas, « on y créa la Maison des Etudes supérieures, conformément à la décision du Chapitre général de 1858, et elle fut installée à côté de l'Administration générale au début de l'année scolaire 1861-1862. On rassembla dans cette communauté de formation les religieux qui se destinaient au sacerdoce ainsi que les frères issus de toutes les provinces marianistes, afin de leur donner une meilleure formation intellectuelle, spirituelle et marianiste. En effet, au contact des plus hauts responsables ces jeunes pourraient être mieux formés à l'esprit de la Société, esprits qu'ils transmettraient ensuite à leurs frères en retournant dans leur province d'origine. La Maison des Etudes supérieures ou scolasticat supérieur permettait d'élever le niveau de leur formation académique ; les jeunes religieux suivaient les cours du baccalauréat au Collège Stanislas tout proche, puis plus tard à l'Institut catholique ; de cette manière, ils purent former leur esprit et ouvrir leur intelligence aux grands problèmes culturels du temps. Cela servit également à créer des liens de fraternité qui assurèrent union et communion au sein de la Société. » Cf. réf. 23.a. – Par ailleurs, *L'Apôtre de Marie* apporte des informations supplémentaires : « Ces jeunes gens étaient modestement logés au-dessus des appartements du Supérieur général, dans les combles de l'hôtel Belgiojoso [...]. Pendant l'année 1863, on agrandit ces constructions pour y amener l'Institution Sainte-Marie de la rue Bonaparte, transformés en Petit Collège Stanislas, et nos étudiants se transportèrent avec l'Administration générale de la société dans le pavillon donnant sur la rue Montparnasse, où ils restèrent jusqu'à l'année 1903. » Cf. réf. 23.b.

<sup>24</sup> « **Ecole Préparatoire** », voir note n° 21 pour information sur la création de l'Ecole préparatoire au sein du Collège Stanislas, et note n° 33 pour information sur les écoles préparatoires.

<sup>25</sup> **La réorganisation de l'Ecole préparatoire.** Nous savons, en effet, par un rapport d'inspection de l'année scolaire 1844-1845 (F/17/7666) que l'école préparatoire du Collège Stanislas, rassemblant les élèves de mathématiques spéciales et de mathématiques élémentaires à part dans une division, était sans grand succès. Cf. réf. 25.

<sup>26</sup> **Louis de Lagarde** (1833-1884), né à Paray-le-Monial, il fut élève à l'Institution Sainte-Marie de Besançon dirigée par les Frères de Marie ; là, il se destina à la vie religieuse. Au terme du noviciat à Bordeaux (1853), il fit profession religieuse dans la Société de Marie. Alors qu'il était éducateur puis aumônier au collège de Saint-Jean d'Angély (1855-1858), il reçut l'ordination sacerdotale (déc. 1857), puis fut envoyé à Moissac (1859) pour diriger le petit séminaire qu'avait pris en charge la Société de Marie. Il fut rapidement appelé à Paris (1861) pour prendre la tête de l'Institution Sainte-Marie de la rue de Berri, puis pour rejoindre (1862) le Collège Stanislas en qualité de sous-directeur, plus précisément chargé de l'Ecole préparatoire qu'il fallait réorganiser. Concomitamment à ces fonctions, il devint conseiller honoraire de l'Administration générale (1864) et accompagna le Supérieur général, le T.R.P. Caillet, à Rome (1865) pour l'approbation définitive de la Société de Marie. Lors du Chapitre général de 1868, l'Abbé de Lagarde fut élu Assistant général de Zèle, tout en conservant la sous-direction, puis la direction, du Collège Stanislas – ayant fait preuve de grande diligence au cours du siège de la capitale puis de la Commune (1870/1871), il avait en effet succédé (1871) au P. Lalanne à la direction du Collège Stanislas. Ne jugeant pas souhaitable de concilier la charge d'Assistant général de zèle avec la direction de Stanislas, il demanda au Chapitre général (1873) de le relever du premier office. Il resta toutefois Conseiller honoraire de l'Administration générale jusqu'à sa mort, et fut même supérieur de la Province de Paris de 1873 à 1881. Malgré une santé fragile, avec notamment des maux à l'estomac, il dirigea le Collège Stanislas jusqu'à sa mort – sans doute un cancer de l'estomac. Cf. réf. 26.

<sup>27</sup> **Les premières années de C. Biehler à Stanislas.** « En 1862-1863, au collège Stanislas, au sein d'un groupe de jeunes hommes capables et travailleurs, dont certains étaient destinés à devenir d'éminents



Sous des maîtres tels que Gros<sup>28</sup> et Moutier<sup>29</sup>, M. Biehler fit de rapides progrès. Ses trois années<sup>30</sup> de *spéciales* furent régulièrement couronnées au concours général ; mais, détail à noter, ce furent les sciences physiques qui apportèrent au futur mathématicien tous ses lauriers : en 1864, 3<sup>ème</sup> accessit de chimie ; en 1865, 1<sup>er</sup> accessit de physique et 1<sup>er</sup> accessit de chimie ; en 1866, 2<sup>ème</sup> accessit de chimie et 1<sup>er</sup> prix de physique.<sup>31</sup>

Nous avons retrouvé de M. Biehler un vieux portrait tout jauni, de cette époque : la physionomie a déjà la gravité qu'il gardera toujours, le regard est chargé de pensées, et l'on est frappé de la sérénité de ce grand front que cachent, en partie, de longs cheveux. Il n'était dès lors pas difficile de deviner quel maître serait bientôt ce jeune homme de vingt ans.<sup>32</sup>

---

professeurs dans la Société de Marie, Charles Biehler put commencer à approfondir et étendre ses connaissances. L'année 1862-1863, au collège Stanislas, semble avoir été une année de noviciat (la première année) pour Charles Biehler : la manière dont il était inscrit comme participant à la retraite annuelle de Saint-Rémy de l'été 1863 indiquerait qu'il était déjà un novice engagé, et probablement un novice de deuxième année. Cette deuxième année était le noviciat canonique effectué à la Maison-mère à Paris. L'année de noviciat 1863-1864 fut la deuxième étape de probation de C. Biehler, durant laquelle la Société de Marie pouvait étudier le candidat, sa vocation et ses aptitudes. Les cours introduisaient C. Biehler dans les connaissances et les pratiques des devoirs liés à l'état de la perfection religieuse qu'il voulait embrasser. Après le noviciat, celui, qui était désormais le jeune Frère Charles Biehler, entreprit au collège Stanislas les années d'études, dites années de scolasticat. [...] Après son noviciat Frère Charles Biehler prononça ses premiers vœux le 28 septembre 1864, et ses vœux perpétuels le 8 août 1867 ; les deux cérémonies eurent lieu dans la chapelle du collège Stanislas. Au scolasticat, dans la maison marianiste d'études du collège Stanislas, Fr. C. Biehler put continuer de se préparer, en tant que jeune profès temporaire, pour l'enseignement et sa vie d'apostolat dans la Société de Marie. Il put aussi compléter sa formation religieuse. Ordre et méthode étaient inculqués au Fr. Charles Biehler comme indispensables pour assurer le progrès dans les études. Il était évident que Fr. C. Biehler cherchait uniquement à travers ses études gloire de Dieu et le moyen de devenir plus utile. »

NOTE SCHELKER : Janson semble se perdre entre l'année de « postulat » (1862-1863) et l'année de « noviciat » (1863-1864). Cf. réf. 27.

- <sup>28</sup> **Jean Léopold Gros** (1823-1874), admis à l'Ecole Polytechnique avant d'en être recalé, il devint sous-officier dans le régiment d'Artillerie de marine de Lorient. Après avoir quitté l'armée, il travailla probablement dans des institutions privées. Il enseigna, entre autres, la géométrie descriptive au collège Stanislas de 1861 à 1866. Agréé comme chargé du cours de mathématiques spéciales au collège Stanislas en 1867, il fut titulaire de la classe jusqu'à sa mort (février 1874). Cf. réf. 28.
- <sup>29</sup> **Moutier** enseignait la physique. Cf. réf. 29.
- <sup>30</sup> **C. Biehler à l'École préparatoire.** Charles Biehler était élève de spéciales à l'Ecole préparatoire du collège Stanislas de 1863 à 1866. Cf. réf. 30.
- <sup>31</sup> **Les prix et accessits** obtenus par Biehler et cités par Zinger étaient des distinctions obtenues, non à Stanislas, mais au concours général des lycées et collèges de Paris et Versailles. C Biehler obtint sans doute d'autres prix et accessits à Stanislas. Cf. réf. 31.
- <sup>32</sup> Commentaire de la photographie de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 21, 15 janvier 1907, p. 349.

## 2<sup>ème</sup> partie <sup>33</sup>

Ses débuts furent modestes. D'abord simple « préparateur », il s'occupait de quelques élèves trop faibles pour suivre leurs cours de mathématiques ; il faisait passer des examens hebdomadaires ; en même temps, il continuait ses études personnelles <sup>34</sup>. Son action grandit peu à peu. En 1869, il est adjoint au préfet de l'École préparatoire <sup>35</sup> ; il fait des conférences de mathématiques dans la division de l'École forestière <sup>36</sup> et dans la classe du baccalauréat ès-sciences. Pendant le siège <sup>37</sup>, sa tristesse patriotique s'adoucit en partie en se dévouant aux

---

<sup>33</sup> 2<sup>ème</sup> partie de la notice biographique de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 22, 15 février 1907, p. 381.

<sup>34</sup> **Le cursus universitaire de C. Biehler.** Bachelier ès sciences (avant nov. 1869), Charles Biehler fut agrégé comme maître d'études au Collège Stanislas par arrêté du 17 novembre 1869. Il fut licencié ès mathématiques et ès sciences physiques (licencié avant 1872). *N.B.* : Charles Biehler ne fut jamais agrégé de l'Université. Cf. réf. 34.

<sup>35</sup> **L'École préparatoire** du Collège Stanislas fut fondée en 1841 par l'Abbé Graty puis réorganisée à partir de 1862 par l'Abbé de Lagarde.

Dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, la préparation aux concours d'entrée dans les écoles du gouvernement (titre donné aux quatre écoles Polytechnique, Saint-Cyr, Navale et Forestière) n'était pas uniformisée. Ainsi, à la fin de l'Empire, la préparation au concours s'étalait-elle sur trois ans au lycée Louis-le-Grand. Et sous la Restauration, à Saint-Louis, une classe de mathématiques élémentaires servait de préparatoire à la classe de spéciales. De même, sous la Monarchie de Juillet, le collège Stanislas avait une classe de mathématiques élémentaires qui accueillait des élèves se préparant aux écoles du gouvernement, et plus particulièrement à la Marine. En général, dans les collèges royaux [les futurs lycées publics] de Paris, la classe de mathématiques élémentaires paraissait jouer alors le rôle de préparatoire aux écoles spéciales. Au lendemain du coup d'État de 1851, une réorganisation fut mise en œuvre dans le cadre d'une réforme générale des études secondaires, dite de la bifurcation, par le nouveau ministre de l'Instruction publique, Hippolyte Fortoul. Deux divisions parallèles furent organisées dans les lycées publics à partir de la classe de 3<sup>e</sup>, l'une conduisant au baccalauréat ès lettres, l'autre au baccalauréat ès sciences. Ce dernier baccalauréat, dorénavant exigé des candidats aux écoles militaires, devint la clef d'accès aux classes de **mathématiques spéciales**. Les anciennes classes de **mathématiques élémentaires** furent transformées en classes terminales de la section des sciences. Les candidats à Saint-Cyr pouvaient s'y préparer au concours, en même temps qu'au baccalauréat. Fortoul entreprit également de réformer les méthodes d'enseignement. À Paris, la première école préparatoire à s'organiser dans un lycée public, dès 1865, fut celle de Saint-Louis. Elle comprenait, sur le modèle de Sainte-Barbe et de Sainte-Geneviève, un cours préparatoire aux mathématiques élémentaires, avec deux sections, un cours de **mathématiques élémentaires** avec trois sections, la première préparant à l'École navale, la deuxième préparant à Saint-Cyr, et la troisième préparant à la mathématiques spéciales, et un cours de **mathématiques spéciales**, pour Centrale, Polytechnique et l'École normale supérieure, avec deux années, l'une pour les nouveaux (3/2), l'autre pour les vétérans (5/2). L'enseignement comprenait des leçons magistrales, des répétitions et des conférences, des exercices et des interrogations individuelles. Cf. réf. 35.

<sup>36</sup> **L'École forestière** était une des quatre « écoles du gouvernement » ou « écoles d'Etat » (titre donné aux écoles Polytechnique, Saint-Cyr, Navale et Forestière dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), fondée à Nancy en 1825, qui assurait la formation des inspecteurs des eaux et forêts. En 1882, l'École nationale forestière devint une simple école d'application de l'Institut national agronomique, reconstitué en 1876, puis reçut (fin XIX<sup>e</sup> s.) le nom d'École Nationale des Eaux et Forêts. En 1965, l'ENEF fusionna avec l'École nationale du Génie Rural (ENGR) pour former l'École Nationale du Génie Rural, des Eaux et des Forêts (ENGREF). En 2007, l'ENGREF est devenue une école interne d'AgroParisTech. Cf. réf. 36.

<sup>37</sup> Le **siège de Paris** fut entrepris par les Allemands à la suite de la défaite de Sedan (1<sup>er</sup> sept. 1870) du 18 septembre 1870 au 28 janvier 1871. Durant le siège de la capitale, des actions militaires eurent

soldats blessés, dans l'ambulance installée au Collège Stanislas<sup>38</sup>. La *Société de la Croix de Genève*<sup>39</sup> lui décerna une médaille<sup>40</sup>.

Pendant la Commune<sup>41</sup>, M. Lalanne l'emmène à Juilly<sup>42</sup> où il s'occupe des rares élèves de l'École préparatoire qui avaient repris leurs études le 1<sup>er</sup> mars<sup>43</sup>. Des souvenirs de ces temps douloureux, M. Biehler parlait rarement, mais on sentait, chaque fois qu'il les

---

toutefois lieu autour de Paris, mais sans succès, et des négociations furent menées. Pendant ce temps, des dissensions apparurent dans la capitale, la famine menaça et les bombardements allemands causèrent des ravages. Finalement, après des pourparlers avec les Allemands, la ville fut contrainte de se rendre, non sans amertume, ce qui fut une cause de l'insurrection de la Commune. – **Stanislas pendant le Siège :** « L'abbé de Lagarde, chargé par la congrégation des Marianistes de la direction du collège, déclara que la rentrée aurait lieu comme d'habitude. Les Prussiens marchaient sur Paris et tout le monde sentait que l'investissement était inévitable ; les timides trouvèrent téméraire le geste de ce directeur ; les patriotes admirèrent son héroïque confiance... Paris était complètement cerné ; et, malgré que le collège eût fait des provisions en vue d'un siège, il fallait tout rationner : la viande, le riz et le combustible. » Cf. réf. 37.b.

<sup>38</sup> **L'ambulance installée au Collège Stanislas.** « Dès le 28 août 1870, [l'abbé de Lagarde] avait mis à la disposition du ministre de la guerre une ambulance de cent lits, et ses religieux pour soigner les blessés. Cette ambulance fonctionna du 9 septembre 1870 jusqu'au 31 mai 1871 ; les Marianites [*sic*], aidés par les sœurs du Bon-Secours, donnèrent leurs soins à cinq cent soixante et onze soldats ; les journées de traitement s'élevèrent au chiffre de treize mille six cent cinquante-neuf. Il y eut de durs moments ; au milieu de l'affolement général il était difficile de se procurer, même à prix d'argent, les vivres et les remèdes nécessaires pour les blessés. L'abbé de Lagarde s'y employait avec une inlassable énergie. » Cf. réf. 38.

<sup>39</sup> **La Société de la Croix de Genève.** Il s'agit certainement de la Croix-Rouge créée en 1863 par le Genevois Henry Dunant, témoin des atrocités de la bataille de Solferino (1859). Durant le conflit de 1870/1871 entre la France et la Prusse, le nouveau Comité international de la Croix-Rouge entreprit des activités dans des domaines qui sont restés de sa compétence depuis lors : envoi de délégués sur les théâtres de conflits ; publication de listes de prisonniers de guerre ; rapatriement de blessés ; recherche de disparus ; transmission du courrier entre personnes séparées par la guerre ; acheminement de secours aux victimes de conflits. Cf. réf. 39.

<sup>40</sup> **Une médaille ?** « Et pourtant, lorsque sous le canon du siège, la patrie chercha les braves pour les récompenser, l'abbé de Lagarde refusa toute décoration. » Cf. réf. 40.

<sup>41</sup> La **Commune** de Paris fut le gouvernement insurrectionnel qui exerça l'autorité à Paris du 18 mars au 28 mai 1871. D'inspiration communiste et héritière d'une longue tradition révolutionnaire, la Commune se souleva contre l'Assemblée nationale conservatrice, nouvellement élue, siégeant à Bordeaux puis à Versailles, favorable à la paix avec les Prussiens, alors que Paris avait douloureusement résisté au siège mené par les Allemands. La Commune fut écrasée par les troupes régulières aux ordres du gouvernement français de Thiers. Après les combats de la Semaine sanglante (21-28 mai 1871) qui écrasèrent les derniers communards, la répression fut impitoyable.

<sup>42</sup> Dans le site d'une ancienne abbaye, le **Collège de Juilly** fut fondé en 1638 par les Pères de l'Oratoire de France à Juilly, commune à 13 km au nord-ouest de Meaux (Seine-et-Marne). Restaurés en 1852, les Oratoriens reprirent la direction du collège en 1867. Cf. réf. 42.

<sup>43</sup> **L'École préparatoire à Juilly.** Huit jours après la reddition de Paris, Stanislas rouvrait ses portes. On se compta ; six des plus grands élèves manquaient à l'appel ; ils étaient tombés à l'ennemi, avec tout un groupe d'anciens. Le travail a repris, acharnée, enfiévré cette fois, il fallait préparer la revanche. Hélas ! Le 18 mars, les études étaient de nouveau interrompues : La Commune était maîtresse de Paris, semblait, devoir être plus dure que la guerre étrangère. Quand il fallait défendre la patrie, les grands jeunes gens de l'école préparatoire et de philosophie étaient partis en volontaires ; Ils durent repartir, mais tristement cette fois, pour échapper à la réquisition du gouvernement révolutionnaire. Ils se dirigèrent sur Juilly où les Pères de l'Oratoire leur réservaient le plus cordial accueil. Cf. réf. 43.

évoquait, les émotions d'un patriote blessé au cœur. Il garda fidèlement toute sa vie la vision des splendeurs de l'Empire<sup>44</sup>, qu'avait admirées sa jeunesse. Tout en s'interdisant des préoccupations politiques, il lui semblait qu'il ne retrouvait plus, depuis la guerre, la France respectée et forte dont, fils de l'Alsace<sup>45</sup>, il avait été autrefois si fier.

C'est en 1873, sous l'administration de M. de Lagarde, qu'il fut nommé sous-directeur de l'Ecole préparatoire. Il resta à ce poste jusqu'en 1903. Trente années fécondes et glorieuses pour le Collège Stanislas ! Dès le premier jour, M. Biehler s'enferme et s'absorbe dans sa fonction. Sa vie se confond avec la vie de « son » Ecole. Aucun travail ne le rebute, aucune tâche ne lui paraît trop lourde ; aucune distraction ne l'attire ailleurs. Il est heureux dans l'uniformité de son labeur, où rien ne paraît en saillie, mais où se révèle incessamment l'extraordinaire puissance de son action. A l'approcher seulement, on respire comme une atmosphère de vie intense. Rien d'austère, d'ailleurs : un regard très doux, qui est profond, derrière les lunettes invariable ; une physionomie naturellement grave où transparaît la bonté, une simplicité pleine de charme dans toute la personne, un peu de timidité, beaucoup de délicatesse, une souriante tranquillité au milieu des tracasseries et des fatigues, une force sûre d'elle-même, écartant paisiblement l'obstacle, sûre du but à atteindre, comme s'il était déjà atteint : tel se fixe M. Biehler dans le souvenir de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre.

Au milieu d'un groupe de professeurs remarquables, dont chacun garde son action distincte et originale, il est l'autorité respectée et aimée. On accepte sa direction comme une amitié, sa collaboration comme un prolongement du travail personnel. Maleyx<sup>46</sup>, Vazeilles<sup>47</sup>, Moutier, plus tard, Gaudin, André<sup>48</sup>, M. Pautonnier<sup>49</sup>, pour n'en nommer que

---

<sup>44</sup> Il s'agit du **Second Empire**, régime constitutionnel français de 1852 à 1870, avec à sa tête Napoléon III. Neveu de l'empereur français Napoléon I<sup>er</sup> (1769-1821), Louis-Napoléon Bonaparte (1808-1873), élu président de la II<sup>e</sup> République en 1848, fit un coup d'Etat en décembre 1851 pour mettre fin à la république et fit proclamer l'Empire en décembre 1852 après un plébiscite. Le Second Empire fut une époque de grand essor économique. Mais les défaites militaires de la guerre franco-allemande de 1870-1871 provoquèrent la chute du régime bonapartiste et la proclamation de la République (4 sept. 1876).

<sup>45</sup> **La perte de l'Alsace.** L'Alsace fut conquise par les troupes prussiennes, puis annexée, excepté l'arrondissement de Belfort, au nouveau *Deutsches Kaiserreich* (Empire allemand) ainsi qu'une partie de la Lorraine en tant que *Reichsland* (« terre impériale ») par le traité de Francfort (10 mai 1871). Les habitants reçurent le droit d'opter pour la nationalité française s'ils quittaient la région avant le 1<sup>er</sup> octobre 1872. Charles Biehler, résidant à Paris en ce temps, perdit donc ses liens avec sa région natale.

<sup>46</sup> **Lucien Maleyx** (1827-1906), examinateur (colleur) 16 ans dans l'enseignement libre (entre autres à Stanislas), puis professeur (non agrégé de mathématiques) de math élém (Centrale) au Collège Stanislas de 1867 à 1891. Cf. réf. 46.

<sup>47</sup> **Etienne Vazeilles** (1825-1885) élève de Polytechnique (1845) puis des Ponts et Chaussées, il fut professeur libre de mathématiques dans diverses institutions après sa démission du corps des Ponts et Chaussées (1850 ou 1851). Quoique non agrégé, il devint professeur de géométrie descriptive (1869-1874) au Collèges Stanislas et au lycée Charlemagne, puis professeur de math spé (1874) aux Ecoles préparatoires des Collèges Stanislas et Sainte-Barbe jusqu'à sa mort. Cf. réf. 47.

<sup>48</sup> **Désiré André** (1840-1917), élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de mathématiques (1865) chargé de cours de maths appliquées à la faculté des sciences de Dijon (1877), il devint professeur de

quelques-uns, multiplient, groupés autour de lui, l'effet de leur enseignement par la convergence de leurs efforts. M. Biehler a le secret de s'affirmer en s'effaçant. « Il y a à la tête de la division préparatoire aux Ecoles, un directeur dont l'action est considérable. C'est un homme très distingué, qui a ses grades, qui est même un mathématicien de valeur, et qui serait certainement à sa place dans la première chaire de l'établissement. Mais il fait, pour ainsi dire, abnégation de sa personne et s'emploie tout entier à suivre le travail des élèves ; il assiste aux classes, aux interrogations, surveille l'enseignement des professeurs et fait tout converger vers le succès final. On trouverait difficilement dans l'Université un homme de valeur abdiquant à ce point sa personnalité. » C'est ainsi que parlait de M. Biehler un inspecteur de l'Université, M. Joubert<sup>50</sup>, devant M. Ribot<sup>51</sup>, président de la Commission d'enquête parlementaire sur l'enseignement secondaire.

En 1890, fut créée la deuxième section de mathématiques spéciales. Sans rien abandonner de son travail, sans supprimer ni une interrogation ni une conférence dans les différentes divisions, il se chargea de cette section. Il voulut aussi, sur la prière de M. Prudham<sup>52</sup>, faire passer personnellement un examen mensuel à tous les élèves de

---

mathématiques spéciale au Collège Stanislas de 1885 à sa retraite, en 1900, tout en gardant un enseignement en math élém puis en math spé à Sainte-Barbe de 1879 à 1894. Cf. réf. 48.

<sup>49</sup> **Adrien Pautonnier**, prêtre du diocèse de Paris, puis chanoine du Chapitre de la cathédrale Notre-Dame de Paris, professeur de math élém qui devint directeur du Collège Stanislas après les lois anti-congrégationnistes, de 1903 à 1920. Cf. réf. 49.

<sup>50</sup> **M. Joubert**, inconnu.

<sup>51</sup> **Alexandre Ribot** (1842-1923) fut un magistrat, conseiller d'État et homme politique français. Il fut élu, à la fin de 1898, président la commission de l'Instruction publique, où il recommanda l'adoption d'un système moderne d'éducation. Plusieurs fois ministre sous la III<sup>e</sup> République, il occupa les fonctions de président du Conseil (c'est-à-dire chef du Gouvernement) à cinq reprises entre 1892 et 1917. Dans les années 1880, il s'opposa aux mesures violentes contre les congrégations religieuses non autorisées. De même, entre 1904 et 1905, il s'opposa activement à la politique du ministère Combes et fut un des chefs de l'opposition qui provoquèrent la chute du cabinet Combes (janvier 1905). Il fut membre de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie française. Cf. réf. 51.

<sup>52</sup> **Florian Prudham** (1841-1913), originaire du Doubs et élève de l'Institution Sainte-Marie de Besançon (1854-1861), il fut orienté par son directeur et professeur, le Père Simler (futur Supérieur général de la Société de Marie), vers Stanislas pour poursuivre ses études et murir son choix de vie : postulat (1861) et noviciat (1862/1863). Dans la chapelle du Collège Stanislas, Florian Prudham émettait ses premiers vœux de religion entre les mains du T.R. P. Caillet, Supérieur général de la Société de Marie. Destin à l'état ecclésiastique, il fut d'abord envoyé au Petit Séminaire de Moissac (Tarn-et-Garonne), où il passa deux années, pour y enseigner. De là, il retourna à l'Institution Sainte-Marie de Besançon où il fut ordonné prêtre par le C<sup>al</sup> Matthieu en avril 1867. Rapidement, il fut nommé sous-directeur de Sainte-Marie de Besançon pour seconder le P. Simler, puis au départ de ce dernier, il devint directeur de ce collège (juin 1868), âgé de 27 ans. Au sein de cette institution franc-comtoise de 48 religieux, 6 scolastiques, 35 postulant et 300 élèves, l'Abbé Prudham se révéla un directeur plein d'aménité. Fin 1869, il fut appelé à Paris pour entrer à Stanislas afin de renforcer la direction – celle du Père Lalanne. Il fut très vite confronté au siège de 1870 et à la Commune (1871). De 1871 à 1884, il fut collaborateur, en tant que Censeur (c'est-à-dire sous-directeur) de l'Abbé de Lagarde à Stanislas : « sans qu'il y ait entre eux cette sympathie naturelle qui unit et parfois fond en quelque sorte deux vies, ils s'estimaient mutuellement et s'entraidaient religieusement. M. Prudham était plus expéditif en affaire, écrivait moins et plus brièvement, et condensait davantage sa pensée. On sentait plus de cœur chez M. de Lagarde, on voyait

l'École : « Marins »<sup>53</sup>, « Saint-Cyriens »<sup>54</sup>, « Centraux »<sup>55</sup>, « Élémentaires »<sup>56</sup>, sans compter les « Spéciaux »<sup>57</sup>. Plus de 400 défilaient ainsi devant lui. On se demandait comment les journées pouvaient lui suffire. Levé à 4 heures, à 3 ½ heures en été, il faisait sa prière et sa méditation<sup>58</sup> ; il assistait à une messe<sup>59</sup> à 4 ½ heures<sup>60</sup> ; à 5 heures, il était au dortoir pour le

---

mieux la sagesse chez M. Prudham, qui cependant ne manquait pas de cœur, mais était moins expansif. » En septembre 1884, le P. Prudham succéda au Père de Lagarde qui venait de mourir, alors que le collège était en pleine prospérité. L'Abbé Prudham se montra à la tête de ce prestigieux établissement parisien un grand administrateur, comme ne l'avaient point été les Abbés Lalanne et de Lagarde. Aussi, avec le P. Prudham, le collège atteignit son maximum. Toutefois, face à la règle et à la tradition qui régissent les grandes institutions, on reprocha à l'Abbé Prudham de manquer de souplesse. En 1903, la persécution contre les congrégations religieuses l'obligea à céder la direction de Stanislas à l'Abbé Pautonnier, prêtre diocésain de Paris. Le P. Prudham trouva refuge dans un petit logement de la rue Stanislas. Pendant dix années, il vécut là, privé de toute vie de communauté, donnant quelques cours, accueillant les visites, exerçant son ministère sacerdotal. Sortant peu et affaibli, il mourut durant la Semaine sainte 1913. Cf. réf. 52.

- <sup>53</sup> **Les Marins.** Elèves de l'École préparatoire du Collège Stanislas candidats à l'**École navale**. L'École navale est une école militaire d'enseignement supérieur français qui assure la formation initiale des officiers de la Marine nationale française. Cf. réf. 53.
- <sup>54</sup> **Les Saint-Cyriens.** Elèves de l'École préparatoire du Collège Stanislas candidats à l'**École spéciale militaire** (ESM Saint-Cyr). En 1808, l'École spéciale impériale militaire, fondée en 1802 à Fontainebleau par Napoléon I<sup>er</sup>, est transférée à Saint-Cyr, et y reste jusqu'en 1940. L'ESM Saint-Cyr, appelée plus simplement « Saint-Cyr », est une école militaire d'enseignement supérieur français chargée de la formation des officiers des armes de l'Armée de terre. Cf. réf. 54.
- <sup>55</sup> **Les Centraux.** Au XIX<sup>e</sup> siècle et durant une partie du XX<sup>e</sup> siècle, les anciens élèves de l'**École centrale des arts et manufactures** s'appelaient les « Centraux ». L'École centrale des arts et manufactures est une grande école d'ingénieurs française fondée en 1829. C'était l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses de France. Cf. réf. 54.
- <sup>56</sup> **Les Élémentaires** sont les élèves qui étaient en *Mathématiques élémentaires* (*Math elem*), c'est-à-dire la classe de terminale de la section des sciences préparant au bac ès sciences. En ce temps, au Collège Stanislas, ces élèves relevaient de l'École préparatoire (cf. note n° 34, **École préparatoire**).
- <sup>57</sup> **Les Spéciaux** sont les élèves qui étaient en *Mathématiques spéciales* (*Math spé*), c'est-à-dire les élèves qui visaient Polytechniques ou l'École normale supérieure (cf. note n° 34, **École préparatoire**).
- <sup>58</sup> **Les Constitutions de la Société de Marie** prévoyaient une vie religieuse très disciplinée comme le rapportent plusieurs articles des Constitutions de 1891/1925 que M. Biehler observait et dont nous donnons lecture ci-contre : *Article 79* : « **On se lève** à quatre heures et demie. Dans les maisons où les circonstances obligent à avancer ou à retarder l'heure du lever, le coucher et les exercices qui précèdent immédiatement sont avancés ou retardés de la même manière. » – *Article 80* : « La **prière** se fait aussitôt après le lever ; elle est suivie d'une demi-heure d'**oraison**. » – *Article 81* : « On assiste à la **sainte messe** avant le déjeuner, autant que possible. » – *Article 117* : « Les **prières du matin et du soir**, et, en général, les prières vocales se récitent telles qu'elles sont portées dans le Formulaire. » – *Article 119* : « On assiste à la **messe** tous les jours ; les Frères qui seraient empêchés d'y assister feraient en place l'exercice du Chemin de la croix, ou un autre exercice fixé par le Provincial. » – *Article 120* : « On dit en commun le **chapelet**. » Cf. réf. 58.
- <sup>59</sup> **Il assistait à une messe.** La pratique de la concélébration eucharistique n'ayant été restaurée qu'avec les réformes liturgiques postérieures au Deuxième Concile du Vatican (1962-1965), dès lors chaque prêtre se devait quotidiennement de célébrer seul « sa » messe dans l'Église catholique post-tridentine (XVI<sup>e</sup> s. à 1965). De fait, il était certainement facile de trouver une messe célébrée par un des prêtres de la Société de Marie présent au Collège Stanislas ou dans les Administrations provinciale de Paris ou générale.
- <sup>60</sup> **Une messe à 4 ½ heures.** Nous connaissons par ailleurs d'autres religieux ayant une vie religieuse très cadrée, ainsi en était-il de l'abbé Prudham, directeur de Stanislas de 1884 à 1903 : « Levé tous les matins



lever des élèves, il présidait leur prière en étude, faisait et commentait une lecture de piété ; à 5 ½ heures, commençaient les interrogations ; petit déjeuner avec les élèves à 7 ½ heures ; classe de 8 à 9 ¾ heures ; de 10 à 11 ½ heures, conférence ou interrogations ; à 11 ½ heures, déjeuner avec les élèves ; classe de 1 à 2 ½ heures ; parloir ou conférence de 3 à 4 ½ heures ; de 5 à 8 heures, interrogations ou conférence ; à 8 heures, dîner avec les élèves ; après le dîner, veillée de 8 ½ à 9 ½ heures, nouvelles interrogations. Coucher au dortoir des élèves. Ce n'est qu'après de longues années qu'il aura, pour la nuit, une chambre particulière. Un pareil horaire dispense de tout commentaire.

Le succès récompensa un tel labeur. Sous la direction de M. Biehler, l'École préparatoire prit un magnifique essor. De 1880 à 1900, le mouvement des élèves reçus à l'École polytechnique<sup>61</sup> suit une ligne ascendante : il s'élève de 9 en 1880, à 31 en 1890, et il se maintient sensiblement entre 20 et 30 jusqu'en 1900 ; il comprend 6 « majors » entre 1880 et 1900. A l'École normale<sup>62</sup>, section des sciences, sur 33 présentés, 17 sont reçus, dont 2 « majors ». L'École des Mines<sup>63</sup> admet 72 candidats sur 99 ; l'École des Ponts et Chaussées<sup>64</sup>, 17 sur 18. Les autres divisions rivalisent avec les « Taupins »<sup>65</sup>. Dès 1881, les « Saint-Cyriens » voient 31 des leurs, major en tête, entrer à l'École spéciale militaire ; l'année suivante, 34 avec un autre major. Le premier de la promotion de 1890 et celui de la promotion de 1891 sont de Stanislas. Il y a 45 reçus en 1895 ; enfin, en 1902, le Collège compte les 3 premiers de la promotion. Les « Marins » et les « Centraux » suivent leurs camarades. Ces derniers, malgré quelques oscillations, s'élèvent graduellement de 4 à 10, 15, 18 pour atteindre, en 1900, 23, avec le major. Les « Marins » ont le major dans deux

---

à 4 heures, il [M. Prudham] célébrait la messe à 5 heures, puis vaquait à l'oraison. Alors, fortifiée par la prière, il passait au travail, et n'en sortait que le soir pour revenir à ses exercices de piété. » Cf. réf. 60.

<sup>61</sup> **L'École polytechnique**, fréquemment appelée Polytechnique et surnommée en France l'« X », fut fondée en 1794. Elle fut militarisée en 1804 par Napoléon I<sup>er</sup>. L'École assure depuis sa création la formation d'ingénieurs, recrutés chaque année par un concours d'admission parmi les plus anciens et les plus difficiles de ceux que préparent les élèves de classes préparatoires. Cf. réf. 61.

<sup>62</sup> **L'École normale**. Créée pour la première fois en 1794 et installé à Paris, depuis 1847, rue d'Ulm, l'**École normale supérieure** est chargée de la formation d'un corps d'enseignants de qualité pour pourvoir aux besoins de la Nation. Cet établissement d'éducation supérieure, assurant la formation de chercheurs et d'enseignants dans les disciplines littéraires, scientifiques, puis technologiques, appartient aux grandes écoles les plus sélectives. Cf. réf. 62.

<sup>63</sup> **L'École nationale supérieure des mines de Paris** est un établissement fondé en 1783, pour assurer la formation des ingénieurs civils des Mines de Paris et des Corps techniques de l'État à l'époque où l'exploitation des mines était l'industrie de haute technologie par excellence. En 1816, l'École des mines est installée au cœur du Quartier Latin, dans l'ancien Hôtel de Vendôme. C'est une des grandes écoles d'ingénieurs françaises. Cf. réf. 63.

<sup>64</sup> **L'École des Ponts et Chaussées**, créée en 1747, se devait d'assurer la formation d'ingénieurs du génie civil chargés de la construction des routes, ponts et canaux pour aménager le territoire. Depuis ce temps, « Les Ponts et Chaussées » forme des ingénieurs de haut niveau, de futurs dirigeants et des chercheurs aptes à relever les défis de la société et de la transformer. Cf. réf. 64.

<sup>65</sup> **Les « Taupins »**. Elève de « Taupe », appellation argotique des classes de mathématiques spéciales. Cf. réf. 65.

promotions, ils enregistrent, non sans quelques fluctuations, 12, 13. 15 entrées au Borda<sup>66</sup>. La réputation de l'Ecole préparatoire s'affirme à Paris, s'étend dans toute la France. Les locaux ne suffisent plus aux demandes. Les familles se sentent rassurées lorsqu'elles ont pu confier à M. Biehler l'avenir de leurs fils.

D'où lui venait ce prestige ? Un de ses anciens élèves, M. Duhem<sup>67</sup>, nous l'indique en une page charmante :

« Il s'imposait à notre respect et à notre admiration, ce religieux vêtu de noir, à l'air timide et doux. Nous le savions capable de prendre rang parmi les meilleurs analystes, auprès des Appell<sup>68</sup>, des Emile Picard<sup>69</sup>, des Poincaré<sup>70</sup>, dont les géomètres accueillaient alors avec ferveur les premiers travaux. Sa thèse sur la théorie des fonctions elliptiques, véritable chef-d'œuvre d'élégance algébrique, avait soulevé en Sorbonne des applaudissements dont l'écho avait retenti jusqu'à nous ; nous savions que la vocation religieuse de l'enseignement, le désir de former des hommes, des Français et des chrétiens, l'avaient seuls décidé à renoncer à la science, à ses joies et à ses honneurs ; nous devinions combien ce sacrifice avait coûté, et nous sentions nos cœurs émus de reconnaissance »<sup>71</sup>.

---

<sup>66</sup> **Le Borda.** Instituée en 1830, l'Ecole navale, fut embarquée à bord de vaisseaux déclassés, mouillés dans la rade abri de Brest ; de 1840 à 1913, ces vaisseaux qui accueillaient l'Ecole navale étaient baptisés **Borda**, du nom de Jean-Charles de Borda (1733 – 1799), mathématicien, physicien, ingénieur, navigateur et conseiller du Secrétaire d'État à la Marine. Cf. réf. 66.

<sup>67</sup> **Pierre Duhem** (1861-1916) physicien, chimiste, historien et épistémologue (historien des sciences) français. Elève du Collège Stanislas puis de l'Ecole normale supérieure (1882), il ne put cependant jamais être nommé à Paris à cause de ses idées politiques et religieuses proche de l'Action française et parce qu'il était catholique pratiquant. Il enseigna tour à tour à Lille puis à Rennes, avant d'obtenir en 1894 une chaire de physique théorique à l'université de Bordeaux, où il passa toute sa carrière, en opposition avec les cercles parisiens. Cf. réf. 67.

<sup>68</sup> **Paul Appell** (1855-1930), mathématicien français, fut professeur puis doyen de la Faculté des sciences de Paris, recteur de l'académie de Paris, président du conseil de l'université de Paris. Il fut aussi membre de l'Académie des sciences. Ses travaux mathématiques s'étendaient à la géométrie projective, aux fonctions algébriques, aux équations différentielles, à l'analyse complexe. Par ailleurs, Paul Appell fut un scientifique engagé pour la justice, la promotion de la recherche et la solidarité nationale et internationale ; il s'était notamment engagé pour Dreyfus en signant et promouvant le Manifeste des intellectuels de 1898, puis en intervenant à la révision du procès en 1906. Cf. réf. 68.

<sup>69</sup> **Émile Picard** (1856-1941) était un mathématicien français, spécialiste de l'analyse mathématique. Il exerça à la Faculté des sciences de l'Université de Paris et à l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris. Charles-Emile Picard fut aussi membre de l'Académie française. Il a laissé son nom à une méthode itérative de résolution des équations intégrales. Cf. réf. 69.

<sup>70</sup> **Henri Poincaré** (1854-1912) fut un mathématicien, physicien, philosophe et ingénieur français. Poincaré réalisa des travaux d'importance majeure en optique et en calcul infinitésimal. Ses avancées sur le problème des trois corps en firent un fondateur de l'étude qualitative des systèmes d'équations différentielles et de la théorie du chaos ; il fut aussi un précurseur majeur de la théorie de la relativité restreinte et de la théorie des systèmes dynamiques. Il est considéré comme un des derniers grands savants universels, maîtrisant l'ensemble des branches des mathématiques de son époque et certaines branches de la physique. Cf. réf. 70.

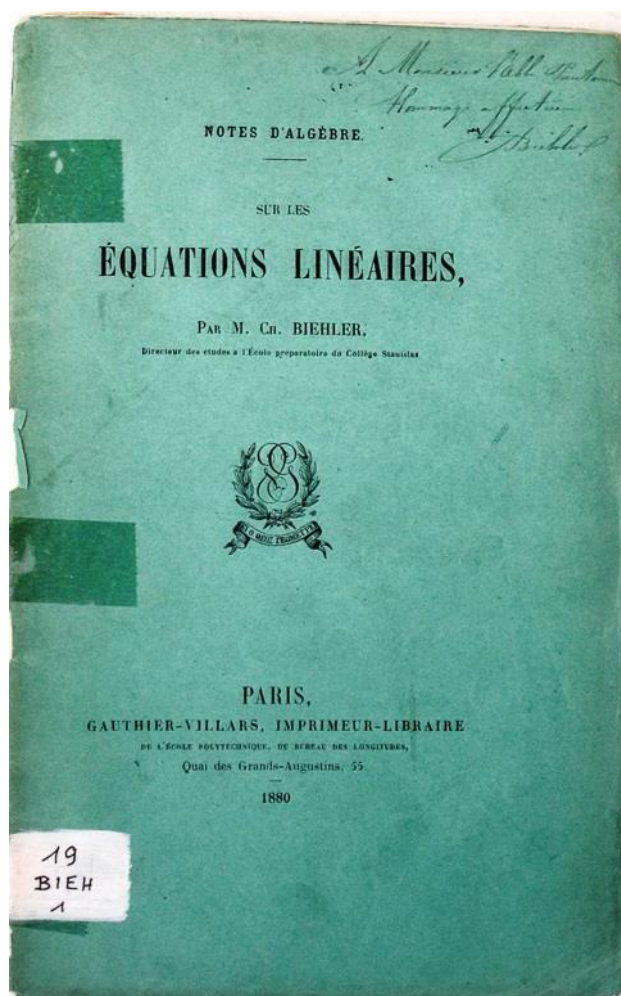
<sup>71</sup> **Le Collège Stanislas, 1804-1905, page 120.** (N.D.A.)

C'était été, en effet, un sacrifice. Je ne savais dire pourtant s'il avait coûté beaucoup, tellement il s'était trouvé enfermé par avance dans le sacrifice initial qu'avait été la vocation religieuse. Essayons d'entrevoir, par ce qu'il a été, ce que le savant aurait pu être, nous verrons ensuite quel professeur et quel éducateur a été M. Biehler.

Il aimait passionnément les mathématiques. Il les défendait contre les reproches que leur font d'ordinaire les esprits superficiels ; il protestait, quand on les accusait de « déformer » ou de « rétrécir » l'esprit, de « dessécher » le cœur, d'arrêter l'élan de la foi. Sa vie intime était pour lui une preuve lumineuse du contraire. Apercevoir intérieurement l'ordre immuable des lois du nombre, admirer, dans leur unité, leur infinie complexité, sentir se préciser peu à peu, ou parfois dans un éclair, les solutions des problèmes posés, assister au spectacle d'une pensée qui se meut aisément dans l'harmonie précise et élégante des formules, faire en soi-même l'expérience de la puissance de l'esprit dans l'extrême généralité des points de vue ou la profondeur des intuitions, avoir à la fois les satisfactions du penseur et les joies de l'artiste, dans ce monde intérieur des symboles d'où la couleur et la vie semblent absentes, tout voir revêtu de clarté et de force, c'était, pour M. Biehler, un véritable enchantement.

Lorsque, dans des conversations trop rares, nous mettions en commun nos réflexions pour faire un peu la philosophie des mathématiques, nous avions l'impression de parler de poésie : elle se résumait en trois mots ; lumière, puissance, harmonie. Beauté spéciale, où l'on voyait passer, disait M. Biehler, le reflet de la Pensée divine. Et ainsi la science qu'il aimait était pour lui, tout naturellement, la sœur de la foi qui dominait toute sa vie. La modestie de M. Biehler retenait d'ordinaire sur ses lèvres l'expression de ses expériences intérieures. Il s'en ouvrait pourtant quelquefois à ses élèves, très discrètement, leur suggérant plutôt qu'il ne les indiquait, les dernières conclusions de sa pensée.

« Il faisait passer dans son enseignement l'amour qu'il portait à sa science favorite ; d'une théorie d'algèbre ou d'analyse, il savait dégager les traits précis qui en font la beauté,



Charles Biehler, Notes d'Algèbre sur les équations linéaires, Gauthier-Villars (éd.), Paris, 1880

et ses jeunes auditeurs sentaient avec lui que la mathématique n'est pas seulement subtile et profonde, mais qu'elle est vivante et harmonieuse »<sup>72</sup>.

« La figure calme et sereine sous l'immuable calotte de velours, le regard souriant derrière les inamovibles lunettes, notre directeur causait doucement avec quelques « taupins », en un coin de la vaste cour ; la conversation roulait sur une haute théorie d'algèbre ou d'analyse ; il en avait, la veille, exposé les premiers principes en une de ces conférences où la voix toujours égale, la diction toujours impeccable déroulaient des démonstrations d'une extrême rigueur et d'une parfaite élégance ; et maintenant il poursuivait sa conférence en un entretien familial, nous montrant, derrière les propositions déjà connues de nous, un domaine sans limites de vérités nouvelles, faisant luire à nos yeux, par delà les clartés familières, les infinies splendeurs de la science »<sup>73</sup>.

M. Biehler avait suivi les cours de Briot<sup>74</sup>, de Bouquet<sup>75</sup> et de Puiseux<sup>76</sup> ; il s'était attaché surtout à Hermite<sup>77</sup>. Une touchante intimité ne tarda pas à s'établir entre eux : Hermite guidait M. Biehler dans ses recherches, M. Biehler avait pour Hermite une piété toute filiale. Ils se comprenaient : tous deux aimaient la science mathématique, tous deux surtout aimaient Dieu. On nous a raconté ce trait touchant : le jour où M. Biehler soutint ses thèses en Sorbonne<sup>78</sup>, Hermite était au premier rang dans l'auditoire ; il voulait, par sa

---

<sup>72</sup> **Note de M. G. Humbert, de l'Institut.** (N.D.A.)

<sup>73</sup> **Le Collège Stanislas, 1804-1905, page 118.** (N.D.A.)

<sup>74</sup> **Charles Briot** (1817-1882) était un mathématicien et physicien français. Il devint simultanément professeur suppléant à l'École polytechnique et à la faculté des sciences de Paris. En 1855 il fut nommé maître de conférences en mécanique et astronomie à l'École normale supérieure ; en 1870, il succéda à Gabriel Lamé à la chaire de physique mathématique de la faculté des sciences de Paris. Cf. réf. 74.

<sup>75</sup> **Jean-Claude Bouquet** (1819-1885) était un mathématicien français qui exerça, entre autres, à l'École normale supérieure, à la Faculté des sciences de Paris. En 1875, il fut élu à l'Académie des sciences. Il travailla notamment avec Charles Briot sur les fonctions doublement périodiques. Cf. réf. 75.

<sup>76</sup> **Victor Puiseux** (1820-1883) était un mathématicien, astronome et alpiniste français. Brillant en analyse, il introduisit de nouvelles méthodes dans son travail sur les fonctions algébriques (les séries de Puiseux), et contribua à l'avancement de la mécanique céleste. A partir de 1856, il occupa la chaire d'astronomie mathématique de la faculté des sciences et exerça aussi en astronomie au Collège de France. Il succède à Charles Briot comme maître de conférences pour le calcul des probabilités et le calcul différentiel à l'École normale supérieure, entre 1862 et 1868. En 1871, il fut élu à l'Académie des sciences, section géométrie. Grand alpiniste et membre fondateur du Club alpin français, Victor Puiseux fit partie des précurseurs de l'alpinisme sans guide en France. Cf. réf. 76.

<sup>77</sup> **Charles Hermite** (1822-1901) était un mathématicien français. Ses travaux concernaient surtout la théorie des nombres, les formes quadratiques, les polynômes orthogonaux, les fonctions elliptiques et les équations différentielles. Plusieurs entités mathématiques sont qualifiées d'hermitiennes en son honneur. Il est aussi connu comme l'un des premiers à utiliser les matrices. Cf. réf. 77.

<sup>78</sup> **La Sorbonne.** Le Collège de Robert de Sorbon, fondé en 1253 sur le flanc de la montagne Sainte-Geneviève, s'inscrivit très vite dans le cadre des établissements universitaires de Paris : le Collège de Sorbon devint une célèbre Faculté de Théologie *La Sorbonne* qui prit une part active aux débats philosophiques et politiques de son temps. La forme moderne de cette institution fut créée et organisée en 1808/1809, sous l'appellation « Université de Paris » organisée en cinq facultés : la faculté des lettres, la faculté des sciences, la faculté de droit, la faculté de médecine, la faculté de pharmacie. L'enseignement était dispensé par des conférences dirigées par des professeurs titulaires assistés de maîtres de conférences et d'assistants. Cf. réf. 78.

présence, encourager et récompenser son brillant élève, et tandis que le futur docteur développait au tableau, avec une aisance remarquée, la série de ses démonstrations, le vieux maître, le menton appuyé sur les mains, remuait doucement les lèvres : il priait.

M. Biehler resta jusqu'à la mort d'Hermite en affectueuses relations avec lui. Chaque semaine, il lui rendait visite. Hermite, parfois, venait au collège.

« De temps à autre, un vieillard boiteux, appuyé sur une énorme canne, peinant et essoufflé, gravissait lentement l'escalier qui menait à la petite chambre de M. Biehler. Parfois, un nouveau regardait avec étonnement cette laborieuse ascension ; mais le sourire qui, déjà, glissait sur ses lèvres, se changeait bien vite en une respectueuse curiosité lorsqu'un ancien avait murmuré à son oreille le nom du vieillard estropié : Hermite ! Le grand géomètre avait pour quelques heures, quitté sa laborieuse retraite ; il venait rendre visite au religieux qui avait été son élève et qui était demeuré son ami.

« Hermite ne pouvait donner une plus grande marque d'affection à M. Biehler que de s'enquérir de ses chers « taupins », que d'en interroger quelques-uns. Assis auprès d'Hermite, devant la table de notre directeur, tout ému d'approcher celui que l'Europe savante tout entière saluait comme la plus pure incarnation de l'esprit mathématique, l'élève s'efforçait d'exposer de son mieux les théories qu'on lui avait enseignées ; alors, non sans étonnement, ni confusion, il entendait le grand géomètre s'extasier en exclamations d'une naïve et modeste simplicité, sur la beauté des démonstrations qui lui étaient dites, voire sur le talent d'algébriste de celui qui le disait. Lorsque celui-ci rentrait en étude, après une telle interrogation, il avait conscience d'avoir, de tout près contemplé le génie »<sup>79</sup>.

Le caractère de ces pages ne nous permet pas d'entrer dans le détail des travaux scientifiques de M. Biehler. Disons seulement que presque tous les mémoires publiés par lui, ainsi que ses deux thèses de doctorat<sup>80</sup>, se rapportent « à deux belles et vastes théories : celle des équations algébriques, celle des fonctions elliptiques. La seconde de ses thèses a été unanimement admirée. Halphen<sup>81</sup> en recommande la lecture : Hermite, à diverses reprises, la cite avec éloges. Eloge plus flatteur encore, il déduit d'une formule de Biehler un beau théorème sur le nombre des décompositions d'un entier en somme de cinq carrés »<sup>82</sup>. M. Humbert<sup>83</sup>, membre de l'Institut, un des plus brillants élèves de M. Biehler, a bien voulu dégager pour nous la personnalité scientifique de son maître :

---

<sup>79</sup> **Le Collège Stanislas, 1804-1905, page 120.** (N.D.A.)

<sup>80</sup> **Le cursus doctoral de C. Biehler.** Charles Biehler devint docteur ès sciences mathématiques le 8 avril 1879, à Paris : *Sur les développements en séries des fonctions doublement périodiques de troisièmes espèces*, 123 pages, thèse d'analyse ; *Sur la théorie des équations*, 60 pages, thèse d'algèbre. Ces deux thèses furent publiées en 1880 chez Gauthier-Villars en 1880, éditeur de l'Ecole polytechnique, du bureau des longitudes et de l'Académie des sciences. Cf. réf. 80.

<sup>81</sup> **Georges-Henri Halphen** (1844-1889) est un mathématicien français, ancien élève de l'Ecole Polytechnique (1862), et membre de l'Académie des sciences (1886), dont on retient surtout ses résultats en géométrie analytique. Cf. réf. 81.

<sup>82</sup> **Note de M. Humbert.** (N.D.A.)

<sup>83</sup> **Marie Georges Humbert** (1859-1921) est un mathématicien français, ancien élève de l'Ecole Polytechnique (1877) et de l'Ecole des mines de Paris. Il fut professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique

« M. Biehler était un algébriste. Ce qu'il préfère, c'est le maniement des symboles de l'algèbre, la haute généralité des formules, les résultats nets et précis, les calculs élégants ou profonds, les transformations, les développements. Il est bien, à ce point de vue, le disciple d'Hermite... Comme Hermite, il était attiré vers les régions ardues de la théorie des nombres : pour y pénétrer, pour y graver son nom, il n'avait qu'à utiliser les résultats de sa seconde thèse. Il a préféré un labeur plus obscur, mais sans doute plus utile. Ses devoirs de professeur et d'éducateur l'ont éloigné de la recherche personnelle ; il comptait y revenir plus tard, la mort ne lui a pas laissé le temps. Son œuvre du moins, telle qu'elle est, suffit à lui assurer une place éminente parmi les algébristes, et il est des questions qu'on ne saurait désormais traiter sans l'avoir étudiée ».

« Il n'y a rien à ajouter à une leçon de M. Biehler », disait un examinateur. « Les classes de M. Biehler, nous écrit un de ses anciens élèves devenu lui-même un maître, forment l'enseignement scientifique le plus fortement conçu que j'aie reçu. J'ai suivi des professeurs plus éminents par leurs travaux (MM. Picard, Duhem, Darboux<sup>84</sup>), plus clairs dans leur exposé (Appell), aucun ne m'a laissé une telle impression de force et de fini. » Il était d'une rigueur et d'une netteté admirables. Son débit, quoique monotone, n'était point fatigant. Les équations s'enchaînaient, le raisonnement se poursuivait, sans notes écrites, avec la précision d'une leçon dictée. Du commencement de l'année à la fin, il n'y avait rien à raturer ni à reprendre.

On lui a reproché quelquefois de passer au-dessus de ses élèves. Les « Bizuths »<sup>85</sup> étaient, en effet, ahuris devant son enseignement ; mais ceux qui étaient préparés à le recevoir s'assimilaient avec une jouissance profonde cette nourriture substantielle. M. Biehler avait surtout le souci de la rigueur de la science ; il parlait pour une élite. D'ordinaire, il était bien servi ; car, malgré les médiocrités qui se rencontrent dans les classes de « Spéciales » comme ailleurs, c'est le choix des jeunes intelligences françaises qu'on trouve dans cette section, sans analogue dans les autres pays. Le contact avec ces sujets distingués avait sans doute contribué à laisser aller son esprit, naturellement porté vers le parfait, dans cette voie supérieure.

---

(1895) et à l'Ecole des mines, membre de l'Académie des sciences (1901), puis professeur au Collège de France (1912). Ses mémoires se rapportent à la théorie des courbes et des surfaces algébriques. Il fait des recherches sur le théorème d'Abel, sur les applications des transcendentes à la géométrie et complète la théorie des surfaces cyclides. Cf. réf. 83.

<sup>84</sup> **Gaston Darboux** (1842-1917), mathématicien français, élève de l'Ecole Normale Supérieure (1861), enseignant aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand avant de devenir maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure (1872) et d'accéder à la chaire de Géométrie supérieure de la Sorbonne (1880). Les travaux de Darboux portèrent essentiellement sur l'analyse et la géométrie différentielle. Il fut aussi doyen de la faculté des Sciences de Paris (1889-1903) et Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1900), dont il était devenu membre (1884). Cf. réf. 84.

<sup>85</sup> **Les « Bizuths »** : de « Bizuth », (argot) élève de première année dans certaines grandes écoles et dans les classes qui y préparent. Cf. réf. 85.

Les leçons étaient contrôlées par les examens hebdomadaires, ces fameux examens où 4, et plus tard, 5 élèves se rangeaient devant le même tableau. M. Biehler, toujours calme et bon, distribuait à chacun sa tâche, puis on se mettait au travail, sans mot dire. A tour de rôle, le maître interrogeait les travailleurs, sans que l'attention des voisins pût être distraite. Le groupe se retirait au bout d'une demi-heure, un autre lui succédait. Cela durait de longues heures. Si M. Biehler s'imposait cette fatigue que d'autres, après essai, ont déclarée énorme, alors que lui-même la supportait aisément, c'était surtout pour se mettre en contact personnel avec chacun, pour le diriger et l'encourager par des conseils appropriés à ses besoins. Il avait, dans l'appréciation des jeunes intelligences et de leurs dispositions scientifiques, une sûreté que l'on considérait presque comme infaillible. Ses jugements étaient des oracles : on les suivait scrupuleusement.

A la fin de l'année, des répétitions générales réunissaient les deux sections de mathématiques spéciales. C'était une rude tâche que d'intéresser tout le monde à une révision de matières vues déjà plusieurs fois. M. Biehler savait y réussir, par sa haute autorité, son tact dans le choix des questions, sa méthode qui, maintenant l'unité du travail, en assurait la variété. On y profitait singulièrement. Les questions posées aux examens y jouaient un grand rôle. C'était de la « chauffe » à haute pression. M. Biehler connaissait les petites manies des examinateurs, leurs sujets privilégiés. De bons esprits ont blâmé parfois cette préoccupation trop vive de l'examen. M. Biehler ne consentait à s'y prêter, non sans regret, que dans l'intérêt de ses élèves ; il subissait la conséquence nécessaire de la concurrence imposée par le concours. Il aurait mieux aimé plus de liberté dans l'étude, plus d'amour de la science pour elle-même. Mais jeté en pleine lutte, avec des responsabilités redoutables, il se serait reproché une complaisance peut-être égoïste dans la spéculation pure, au détriment des résultats immédiats. D'ailleurs les intelligences qui voulaient se laisser former s'élevaient aisément, avec lui, d'un coup d'aile, dans les régions supérieures et se promettaient, après la fièvre des concours, les joies paisibles de la recherche désintéressée.

A l'approche des examens, le maître multipliait son dévouement. Il se rendait, le matin, au Collège de France<sup>86</sup>, ou à l'Ecole des Ponts et Chaussées ; il s'entretenait avec les examinateurs, signalait les élèves qui, à ses yeux, méritaient le succès. On avait confiance en son intelligente et scrupuleuse sincérité. Et ainsi, plus d'une fois, il put sauver un candidat, parfois excellent, qu'un examen malheureux avait mis en péril.

---

<sup>86</sup> **Le Collège de France** fut créé par François I<sup>er</sup> qui nomma en 1530 les premiers Lecteurs royaux. Leur fonction était d'enseigner des disciplines qui n'étaient pas encore admises à l'Université. Depuis, le Collège de France répond à une double vocation : être à la fois le lieu de la recherche la plus audacieuse et celui de son enseignement. Il dispense des cours non diplômants de haut niveau dans des disciplines scientifiques, littéraires et artistiques. L'enseignement y est gratuit et ouvert à tous sans inscription, ce qui en fait un lieu unique dans la vie intellectuelle française et sans équivalent à l'étranger. Être nommé professeur au Collège de France est considéré comme une des plus hautes distinctions dans l'enseignement supérieur français. Cf. réf. 86.

L'éducateur ne s'effaçait jamais, chez M. Biehler, devant le professeur. En formant l'esprit, il entendait former l'âme. Le prestige de sa personne exerçait, par lui-même, une influence éducatrice très sensible. Il était unanimement respecté. Si, familièrement, on l'appelait *Bibi*, il avait aussi un autre nom ; c'était celui de *Géant*. Était-ce parce qu'il avait coutume de dire à ses grands élèves : « chers petits » ? peut-être, mais c'était surtout à cause de sa supériorité intellectuelle et morale. Il parlait peu : chaque parole portait. Il savait, avec une bonhomie parfois malicieuse ou une touchante simplicité, ou une gravité pénétrante, donner un conseil, faire un reproche, ouvrir une âme à la confiance ou au repentir. Le matin, après la prière, il parlait très simplement du bon Dieu, ou des vertus nécessaires, ou des défauts à combattre ou des dangers à éviter.

Il était difficile de rencontrer un homme qui, par des qualités plus nombreuses ou plus élevées, pût être un guide aussi précieux pour la jeunesse. Les parents le savaient : ils allaient à lui dans leurs doutes, dans leurs craintes, dans leurs espérances. M. Biehler agissait surtout par la douceur et la bonté. Toujours serein, d'une indulgence extrême, il était vraiment paternel. On l'aimait profondément. On lui restait attaché, on revenait vers lui, plus tard, lorsqu'on avait un souci, une difficulté ou une joie.

Il y avait des circonstances où M. Biehler grondait. D'après une tradition ancienne, la calotte proverbiale du maître, lorsqu'elle était rejetée en arrière, indiquait un orage. Ces jours-là, M. Biehler commençait son cours comme d'habitude, mais avec une gravité plus marquée. Et pendant une heure et demie les plumes couraient, sans s'arrêter, alignant théorèmes et équations. Une dernière fois, le maître épongeait le tableau ; puis, raffermissant ses lunettes et sa calotte, il s'asseyait près de la table de l'amphithéâtre en frappant le marbre avec la craie gardée à la main : « Chers petits, disait-il, il paraît qu'il y a des nuages ». Puis, au milieu du plus profond silence, très calme, il parlait de la sottise faite, rappelait le devoir, soulignait les torts, sollicitait les bonnes volontés. Cela durait quatre ou cinq minutes. La séance s'achevait par une interrogation de mathématiques et la cloche sonnait. En sortant, le silence régnait dans les rangs, tous étaient impressionnés.

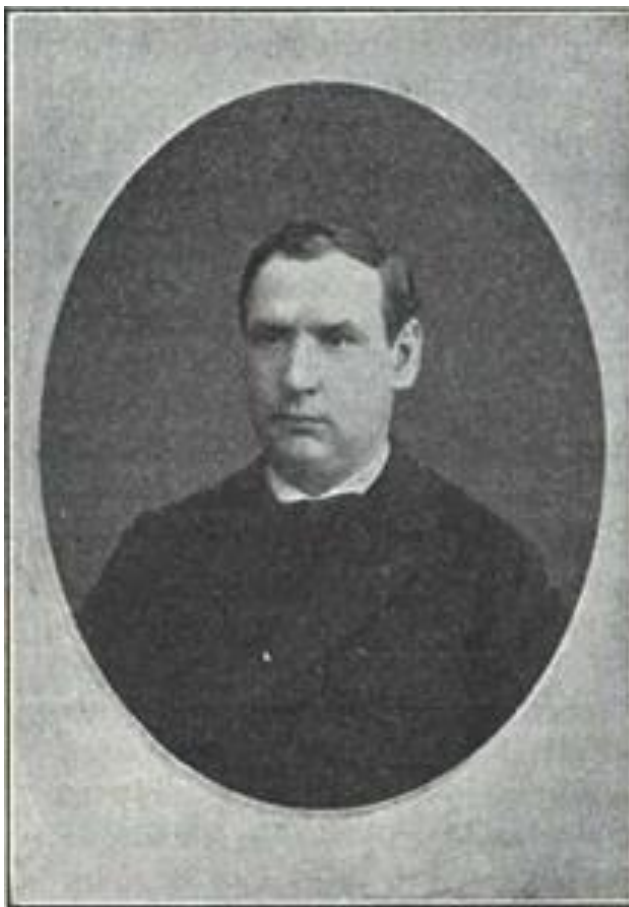


Photo de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 22, 15 février 1907, p. 386.



Ce qui explique l'efficacité de son action sur les âmes, c'est l'absence de toute recherche égoïste, c'est le souci exclusif du bien. A regarder dans son ensemble cette vie si uniforme mais si pleine<sup>87</sup>, on devine aisément la raison de sa fécondité : M. Biehler a toujours subordonné sa personne à sa mission : il a sacrifié la science<sup>88</sup> à l'enseignement, il s'est sacrifié lui-même à l'enseignement et à l'éducation. Et la parole de Jean-Baptiste<sup>89</sup> revient spontanément à la mémoire : M. Biehler n'a voulu être qu'un initiateur et il se disait sans doute à lui-même en pensant à ses chers élèves : « Il faut qu'ils croissent et que je diminue ».

C'est que, chez M. Biehler, la source cachée de toute son activité était dans sa vie religieuse.

---

<sup>87</sup> **En tant que « directeur particulier » de l'École préparatoire**, M. Biehler s'affairait aussi à l'organisation des célébrations religieuses du Collège Stanislas. C'est ce que nous apprend un article du *Messenger de la Société de Marie* pour justifier l'absence de Charles Biehler de la cérémonie de la bénédiction de la première pierre de la chapelle du Séminaire d'Antony, le 4 juin 1904 : « M. Biehler, ami particulier du Séminaire, était compris dans l'invitation ; mais les préparatifs de la procession du Saint Sacrement de Stanislas l'ont retenu à Paris. » Cf. réf. 87.

<sup>88</sup> **Les travaux en mathématiques de C. Biehler.** Après avoir soutenu ses thèses, « sacrifiant, méprisant peut-être les succès que lui assurait un talent reconnu, [Charles Biehler] se consacra uniquement à son rôle d'éducateur, et, sans renoncer à toute activité scientifique, il ne publia désormais que des travaux en liaison indirecte avec le programme de Spéciales et dont quelques-uns, par le fini d'exécution, sont des modèles » (M. G. Humbert, Collège Stanislas, 9 avril 1908). Cf. réf. 88.a. — **Des fascicules publiés chez Gauthier-Villars** reproduisaient la plupart des articles des *Nouvelles annales de mathématiques (NAM) : Notes d'algèbre. Sur les équations linéaires*, 1880, 31 p. « Sur les équations linéaires », *NAM* 1880, p.311-331, 356-361. /// *Théorie des points singuliers dans les courbes algébriques*, 1882. « Théorie des points singuliers dans les courbes algébriques », *NAM*, 1880, p.492-507, et 1881, p.97-110, 489-498, 537-546. /// *Sur la Construction d'une courbe algébrique autour d'un de ses points*, 1883, 32 p. « Sur la construction d'une courbe algébrique autour d'un de ses points », *NAM*, 1883, p.354-368 et 397-412. /// *Notes d'algèbre. Sur l'élimination*, 1883, 16 p. « Sur l'élimination », *NAM*, 1882, p.529-542. /// *Notes d'algèbre. Sur la transformation des équations et sur le calcul des fonctions symétriques des racines d'une équation*, 1884, 16 pp. « Sur la transformation des équations », 1884, p.209-218, « Sur le calcul des fonctions symétriques des racines d'une équation », 1884, p.219-224. /// *Note d'algèbre. Sur la construction des courbes dont l'équation est donnée en coord. polaires*, 1885. « Sur la construction des courbes [...] en coordonnées polaires », *NAM*, 1884, p.367-376 et 1885, p. 153-159, 223-235, 249-256. /// *Notes d'algèbre. Sur la théorie des formes et la théorie des équations*, 1887, 40 p. « Sur la forme adjointe », *NAM*, 1887, p.79-82. « Sur l'élimination par la méthode d'Euler », *NAM*, 1887, p.67-75. « Sur la limite de  $(1 + x/m)^m$  quand  $m$  augmente indéfiniment », *NAM*, 1887, p.60-67. « Sur le théorème de Rolle », *NAM*, 1887, p.75-79. « Sur l'équation de degré  $m$  qui donne  $\tan(a/m)$  lorsqu'on connaît  $\tan a$  », *NAM*, 1887, p.5-18. /// « Sur une classe d'équations algébriques dont toutes les racines sont réelles », *NAM*, 1887, p.9 /// *Notes d'algèbre. Sur la théorie des équations et sur les séries*, 1889, 51 p. « Sur une application du théorème de Rolle », *NAM*, 1887, p.190-204. « Sur une application de la méthode de Sturm », *NAM*, 1887, p.421-426. « Sur l'abaissement des fonctions réciproques », *NAM*, 1887, p.251-256. « Sur les séries », *NAM*, 1887, p.243-251. « Sur les séries ordonnées suivant les puissances croissantes d'une variable », *NAM*, 1888, p.200-203. « Sur les développements en séries des fonctions rationnelles », *NAM*, 1887, p.485-492. /// *Notes de géométrie analytique sur les surfaces du second ordre*, *GV*, 1890, 52 p. « Sur les plans diamétraux dans les surfaces du second ordre », *NAM*, 1889, p.247-275. « Sur les surfaces du deuxième degré », *NAM*, 1889, p.573-585. « Sur le plan asymptote et les cylindres asymptotes d'une surface », *NAM*, 1889, p.536-541. /// *Sur la Division des arcs en trigonométrie. Sur les équations binômes*, 1891, 18 p. « Sur les équations auxquelles conduit le problème de la division des arcs en trigonométrie », 1889, p.552-563. « Sur les équations binômes », 1890, p.472-476. Cf. réf. 88.b.

<sup>89</sup> **Référence de la citation.** *Evangile selon saint Jean*, chap. 3, verset 30 : « [Parlant de Jésus], Jean [le Baptiste] répondit [à ses disciples] : 'Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse.' » Cf. réf. 89.

### 3<sup>ème</sup> partie <sup>90</sup>

La vie religieuse était l'âme partout présente, mais avec une discrétion qui lui donnait un charme pénétrant. On en sentait le rayonnement. Elle se traduisait dans ce sourire si bon qui révélait une vie intérieure paisible. Cette conscience pure, où aucune faute grave n'avait passé, vivait tout naturellement sous le regard de Dieu, dans une atmosphère transparente de sincérité et de générosité. M. Biehler n'était point porté aux confidences ; il n'a laissé aucune note qui eût permis de saisir sur le vif à travers sa propre pensée le mouvement de sa vie intime. Était-ce manque d'habitude de s'analyser ? Assurément non. Inhabileté à traduire avec la précision désirable les expériences du dedans ? Pas davantage. Volonté bien arrêtée de laisser dans l'ombre pour tout le monde, excepté pour Dieu, ce qui dans sa vie était en réalité pour Dieu seul ? Peut-être. La vérité, à notre avis, c'est qu'il n'éprouvait pas le besoin de parler de lui-même. Son âme pouvait se lire, sans s'ouvrir, et cette réserve sans mystère, qui donnait tant de prix à son commerce, laissait entrevoir aisément à ses amis ce que sa religion avait de profond. Sous une sérénité souriante, il y avait de l'austérité. Il avouait à un de ses Supérieurs, en 1891, que, depuis de longues années, il méditait quotidiennement sur la mort<sup>91</sup>. Il avait aussi un sentiment très vif de la justice de Dieu qui polissait nécessairement sa conscience vers de nouveaux efforts. Et ainsi la douceur du ciel évangélique, dont son âme transmettait le reflet au visage, n'empêchait pas son regard d'apercevoir des horizons plus sévères. N'est-ce pas la loi du Christianisme intégral, lorsqu'il s'empare d'une vie, d'y développer, avec la joie filiale de l'abandon au Père, le sens des rigueurs par où l'Évangile est vraiment compris et conquis ? Dans ce contraste, qui n'apparaissait pas du dehors, s'élaborait le mérite intime. Ce calme que tourmentait une bonne volonté grandissante, ce détachement des choses et de soi-même que réalisait la pensée de la mort, ce souci de justice qui s'épanouissait en confiance était le stimulant d'un progrès incessant : le labeur énorme, journalièrement accepté, était comme la réponse active aux appels intérieurs qui réclamaient, dans cette conscience toujours plus rigoureuse avec

---

<sup>90</sup> 3<sup>ème</sup> et dernière partie de la notice biographique de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 23, 15 mars 1907, p. 424.

<sup>91</sup> **La méditation sur la mort** : Il existait une pratique spirituelle appelée l'exercice de la bonne mort. Cette méditation qui se faisait dans la Société de Marie jusqu'au début des années 1960 puisait dans une spiritualité ancienne. Un extrait de l'article de Bogdan Rok peut nous aider à comprendre les origines de la méditation sur la mort : « Vers la fin du Moyen Âge, au début du XV<sup>ème</sup> siècle, un nouveau genre littéraire très particulier apparaît : 'les arts de bien mourir'. L'auteur du premier ouvrage de ce type fut un théologien connu au Moyen Âge, Maître Mathieu de Cracovie (1345-1410), issu de la bourgeoisie. Vers la même époque, un traité similaire fut préparé par Jean Gerson (1363-1429), chancelier de l'Université de Paris. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, un grand nombre d'ouvrages furent publiés qui prirent comme modèle les *Artes bene moriendi* datant du XV<sup>ème</sup> siècle. Le problème de la préparation à la mort constituera pour le christianisme, le catholicisme et par la suite pour le protestantisme, l'élément principal de l'office du prêtre ou du pasteur. Dans ce même contexte religieux, naît l'idée que bien mourir doit constituer une préoccupation essentielle. Les entreprises en ce domaine furent multiples. Déjà en 1650, chez les Jésuites à Rome avait été créé un office du vendredi à la Sainte Vierge, dit de la Bonne Mort. Par là, la confrérie de la Bonne Mort était fondée, et les Jésuites s'installaient au premier plan quant à la préparation à la mort. Des confréries de la Bonne Mort se répandirent en de nombreux pays. » Cf. réf. 91.

elle-même, le maximum de dévouement, comme expression de la volonté de Dieu. L'activité naturelle, les satisfactions du savant et du professeur, les préoccupations de l'éducateur rejoignaient ainsi, dans les profondeurs de l'âme, la force surnaturelle qui devait tout marquer de son empreinte.

Il avait une foi tranquille. Bien qu'il eût l'esprit toujours attentif aux questions religieuses et qu'il allât droit aux difficultés, il n'était jamais troublé<sup>92</sup>. Il reportait les solutions définitives dans l'ordre transcendant, avec la certitude immuable de leur réalité. De là une piété vive et simple. Il ne se sentait jamais plus près de Dieu, disait-il, ni mieux porté à la prière que lorsqu'il s'était absorbé dans les spéculations de la science pure. Il était d'une fidélité rigoureuse à l'oraison et aux exercices de la règle religieuse. Le travail n'était jamais une excuse, ni la fatigue<sup>93</sup>. Grand exemple pour ces volontés faibles, toujours prêtes

---

<sup>92</sup> **Les questions religieuses de la fin du XIX<sup>e</sup> s.** L'auteur de la biographie de C. Biehler ferait-il allusion à la crise moderniste et à A. Loisy ? En effet, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., un mouvement se fit jour dans l'Église catholique réclamant une réforme de l'Église et de sa doctrine en vue de les adapter aux exigences modernes. Le mot « modernisme » fut alors employé par les défenseurs de l'orthodoxie chrétienne pour stigmatiser les excès de la *modernité* et tout particulièrement certaines déviations entachées de rationalisme et de matérialisme. De fait, en France, quelques jeunes exégètes étaient convaincus de la nécessité d'appliquer les principes de la méthode historique à l'étude de la Bible et des origines chrétiennes. Le plus aventureux de ceux-ci fut l'Abbé Alfred Loisy (1857-1940) qui était persuadé que l'argumentation (l'apologétique) catholique devait opérer une reconversion totale ; aussi n'hésitait-il pas à bouleverser, jusque dans des revues de vulgarisation, un certain nombre de positions reçues. C'est pourquoi, A. Loisy fut contraint à abandonner sa chaire à l'Institut catholique de Paris (1894). Très vite, les remises en cause débordèrent la question biblique et l'histoire des dogmes : la controverse ouverte s'étendit à l'ensemble du problème de la connaissance religieuse. Les réponses apportées par Loisy à de véritables problèmes contenaient des éléments valables mais insuffisamment décantés et souvent présentés sans nuance. Mais, cette critique spéculative engendra un désarroi qui tourna vite à la panique par suite, d'une part, de la prolifération d'une littérature équivoque vulgarisant sans nuance ces remises en question et, d'autre part, des ravages provoqués par une fièvre dans le jeune clergé, qui était mal préparé par l'enseignement superficiel des séminaires à garder la tête froide. Cf. réf. 92.a.

Pour sa part, le père Coulon (1871-1945) raconte dans la biographie du Père Henri Lebon (1861-1943), Supérieur provincial du Midi (1896-1899), puis Assistant général d'Instruction (1899-1905), et enfin Assistant général de zèle (1905-1933) : « Le mouvement d'idées et de rénovation des études religieuses qui se manifestait dans l'Église [...] devait malheureusement dégénérer en cette hérésie ou plutôt cet ensemble d'erreurs qui reçut le nom de *modernisme*. Il faut dire ici que si la Société de Marie, vouée à l'action plus qu'à la spéculation, n'eut guère à souffrir de la contagion moderniste, sauf en tel ou tel cas particulier douloureux, elle le dut au bon esprit qui l'animait et aussi aux événements de 1903 ». Cf. réf. 92.b.

Parmi les cas particuliers douloureux cités plus haut, nous pouvons mentionner l'abbé Louis Riest (1864-1915) qui avait exercé comme professeur de rhétorique, de philosophie et de religion dans les classes supérieures du baccalauréat aux collèges de Cannes et de Stanislas à Paris, d'où il passa à Antony comme Supérieur (recteur) du Scolasticat de Théologie – ou « Séminaire » – (1898/1899). En 1902, comme Charles Biehler, il était membre du Chapitre de la Province de Paris. Mais ami d'Alfred Loisy et gagné progressivement aux idées modernistes, L. Riest fut remplacé dans sa charge de supérieur de séminaire (1902). Par la suite, il refusa de prêter le serment antimoderniste requis (1907) et quitta la Société de Marie (1910). Ayant abandonné la foi, il épousa une religieuse sécularisée. Il trouva la mort (1915) au Champ d'honneur durant la Première Guerre mondiale. Cf. réf. 92.c.

<sup>93</sup> **La régularité religieuse et la gestion du temps.** Les *Constitutions de la Société de Marie* de 1891/1925 invitaient les Frères de Marie à une fidélité rigoureuse à l'oraison et aux exercices de la règle religieuse et à la bonne gestion du temps : *Article 71* : « La régularité est un moyen universel de sanctification ; elle affermit les individus dans le bien et rend inébranlables les communautés... » – *Article 78* : « Economes

à s'absoudre, quand elles empruntent à la piété le temps réclamé par une occupation extraordinaire !<sup>94</sup>

M. Biehler communiait plusieurs fois par semaine. Les élèves étaient impressionnés lorsque, le mercredi matin ou le dimanche, ils le voyaient revenir de la Table Sainte, les yeux baissés, les mains jointes, dans un recueillement qui indiquait combien son âme était unie au Divin Maître. Dès que parut le Décret sur la communion quotidienne<sup>95</sup>, il demanda à son directeur spirituel la permission de communier tous les jours<sup>96</sup>.

Dans ce contact vivant avec Notre-Seigneur, il progressait surtout dans deux vertus : l'humilité et la charité. Il faisait tous les matins cette prière : « Mon Dieu, ne permettez pas que je devienne orgueilleux ! » Non qu'il éprouvât de grandes tentations d'orgueil : l'humilité lui semblait si naturelle ! Nulle recherche de soi, nulle préoccupation de paraître. L'admiration dont il était entouré aurait pu créer autour de lui une atmosphère de vanité : personne n'en put jamais soupçonner la moindre trace. Intérieurement, il mettait sa science et son travail, avec une simplicité d'enfant, aux pieds du Maître : c'était, à ses yeux, un faible témoignage de son désir d'apostolat et il ne se remettait à sa tâche qu'après avoir demandé pour ses efforts une nouvelle bénédiction.

---

du temps comme d'un bien précieux dont toutes les pertes sont irréparables, les Frères partagent la journée entre la prière et le travail, ne donnant au délassement et au repos que le nécessaire. » Cf. réf. 93.

<sup>94</sup> **La vie communautaire à Stanislas de Paris.** Par d'autres sources, nous connaissons la régularité et la qualité religieuses qui étaient observées au Collège Stanislas par les Frères : « Il [M. Prudham] tenait également à la régularité pour ses Frères. A la chapelle, il avait fixé à chacun sa place, de manière à pouvoir se rendre compte de la moindre absence, auquel cas, sans retard, il se faisait donner la raison de l'absence. Un religieux qui fut pendant de longues années maître d'études à Stanislas, où il a laissé la mémoire d'un saint, a consigné dans ses souvenirs l'impression produite sur lui par la communauté du Collège aux derniers jours de sa vie (1889). 'Telle est, écrit-il, la régularité qui règne actuellement à Stanislas, qu'elle faisait dire récemment un confrère : Je ne crois pas qu'il y ait une maison dans toute la Société [de Marie] où l'on mène une plus belle vie de communauté. Il est beau, en effet, de voir soixante hommes unis d'esprit et de cœur, – soixante hommes qui n'ont vu qu'une seule chose du matin au soir, leur propre sanctification et celle des âmes qui leur sont confiées, – soixante hommes qui se rendent plusieurs fois le jour à la chapelle pour demander à Dieu sa bénédiction sur leur travail, – soixante hommes enfin dont la plupart s'approchent plusieurs fois la semaine de la Sainte Table, et quelques-uns même presque tous les jours...' » Cf. réf. 94.

<sup>95</sup> **La communion quotidienne.** Ce n'est qu'en décembre 1905, dans les premières années du pontificat de saint Pie X (1835 / août 1903 - août 1914), que la communion quotidienne fut autorisée, et même encouragée par le Décret *Sacra Tridentina* de la Sacrée Congrégation du Concile (Rome, le 20 décembre 1905) : « I – La communion fréquente et quotidienne, étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être rendue accessible à tous les fidèles chrétiens de quelque classe et de quelque condition qu'ils soient, en sorte que nul, s'il est en état de grâce et s'il s'approche de la sainte Table avec une intention droite, ne puisse en être écarté. » Cf. réf. 95.

<sup>96</sup> **La permission du directeur spirituel.** Le Décret *Sacra Tridentina* de la Sacrée Congrégation du Concile (1905) encadrait toutefois les conditions pour une communion fréquente et quotidienne : « v – Afin que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et un plus grand mérite, il importe de demander conseil à son confesseur. Que les confesseurs cependant se gardent de priver de la communion fréquente et quotidienne une personne qui est en état de grâce et qui s'en approche avec une intention droite. » Cf. réf. 96.

Sa charité surtout restera dans le souvenir de ceux qui l'ont connu. Toujours prêt à rendre service, il se mettait à la disposition de ceux qui recouraient à ses lumières ou qui avaient besoin d'une recommandation. Jamais une parole blessante ou dure ne sortait de ses lèvres. Son indulgence était extrême ; il voyait les qualités plus que les défauts, il ne suspectait aucune intention, il ne disait de mal de personne, il prenait le parti des absents. C'était une bonté naturelle transformée par la grâce. Il avait une tendresse de cœur remarquable ; son affection était sûre, forte et douce, d'une délicatesse rare. Son amitié avait le parfum d'une pureté inaltérée. Dans sa famille, on savait ce que valait le cœur du « bon Charles ». Il avait pour ses vieux parents des attentions touchantes et se montrait



heureux d'aller, aussi souvent qu'il le pouvait, leur procurer la consolation de sa présence<sup>97</sup>, surtout après que des deuils successifs eurent presque fait le vide autour d'eux. Bientôt il ne resta plus, de tous les siens, qu'une sœur<sup>98</sup>. Il concentra sur elle toute son affection : « Je plains celui de nous deux qui survivra à l'autre ! » disait-il parfois. N'est-ce pas comme un écho d'outre-tombe qui retentit douloureusement dans le cœur de celle qui a survécu ? Mais n'est-ce pas aussi comme une protestation que l'affection n'a pas été brisée par la mort et qu'elle reste présente, comme suprême consolation, malgré la séparation ?

<sup>97</sup> **Les liens avec la famille.** Les *Constitutions* de 1891/1925 donnaient quelques conseils aux religieux sur les liens à avoir avec les parents et le reste de la famille : *Article 252* : « Parmi les liens de la nature, ceux de la parenté sont les plus forts ; ils doivent l'être moins cependant que les liens qui unissent le profès à Dieu dans sa famille spirituelle. C'est ce que notre adorable Maître a voulu marquer, pour nous aider à vaincre la nature par la foi, dans certaines occasions difficiles : '*Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus* ; celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi'. (Matth., x, 37.) » – *Article 253* : « Le profès n'écoute donc pas la voix du sang, si elle rappelle dans le monde. Il garde cependant le souvenir de ses parents pour les recommander pieusement à Dieu dans ses prières. Jugeant sainement des choses à la lumière de la foi, il est persuadé que c'est le moyen de leur être le plus utile et d'accomplir pour le mieux le quatrième précepte : '*Honora patrem et matrem* ; honore ton père et ta mère'. » Cf. réf. 97.

<sup>98</sup> **L'unique sœur encore vivante de C. Biehler.** « *Qu'une sœur* » : Joséphine Biehler (1844- ?), épouse de Leo Fitsch. Cf. note n.° 8.

La famille religieuse n'était pas moins aimée. M. Biehler était profondément attaché à la Société de Marie. Il y avait trouvé sa voie ; c'était pour elle qu'il entendait vivre et travailler. Son ambition était de la voir armée de toutes les ressources de combat pour l'apostolat moderne. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait d'elle. Sa dévotion à la Très Sainte Vierge, qu'il avait naïve et confiante, lui donnait l'assurance qu'en se dévouant à la Société de Marie il se dévouait à l'œuvre de sa Mère, et sa piété filiale, dans ses généreux efforts, ne connaissait aucune limite. Lorsque fut fondée la Maison d'études d'Antony<sup>99</sup> (Seine<sup>100</sup>), il voulut, malgré ses occupations au Collège, se charger d'un cours de mathématiques deux après-midi par semaine<sup>101</sup>. On lui objecta la fatigue : « Laissez-moi, ce sera une distraction ». Quelque temps avant sa mort, il disait que son rêve était, après avoir travaillé encore une dizaine d'années, de se consacrer, dans une maison de formation de la Société, aux jeunes intelligences pour les initier aux mathématiques. Ce serait sa retraite et, ajoutait-il, sa meilleure récompense.

En communauté, M. Biehler était le confrère le plus charmant ; il était d'une gaieté expansive qui ne redoutait pas les éclats<sup>102</sup>. Un rien le faisait rire sans fin. Quelles

---

<sup>99</sup> **La Maison d'études d'Antony.** Ayant acquis au printemps 1897 une propriété à Antony, la Société de Marie put, à l'automne de la même année, d'abord ouvrir un « externat primaire libre » pour y accueillir les garçons de la localité, puis créer un scolasticat (ou maison d'études) pour les religieux appelés à la prêtrise. Entre 1897 et 1900, la Société de Marie entreprit la construction sur cette propriété d'une importante bâtisse qui abriterait le Séminaire marianiste – l'actuelle Maison Saint-Jean. En 1901, « Antony a vu s'ouvrir au commencement d'octobre le Scolasticat supérieur dont la fondation avait été décidée par le dernier Chapitre général. Le Séminaire et l'Ecole ont pu, sans se serrer, recevoir leurs nouveaux hôtes. » Cf. réf. 99.

<sup>100</sup> **La Seine.** Le département de la Seine, créé en 1790 et composé de la ville de Paris et des municipalités comprises dans un rayon de trois lieues (environ 12 km) à partir du parvis de la cathédrale Notre-Dame, est supprimé en 1968. Depuis, Antony est une commune du département des Hauts-de-Seine.

<sup>101</sup> **Les Frères de Stanislas en renfort à Antony.** Le *Messenger* de la Société de Marie nous renseigne sur ce sujet : « Nos maisons de Paris avaient offert un concours empressé et généreux. M. le Supérieur Cousin se réserva l'histoire, la géographie et la science sociale, M. Biehler les mathématiques, M. Delfour la littérature, M. Vogt l'allemand et le chant... » Cf. réf. 101.

<sup>102</sup> **La vie fraternelle communautaire.** Les *Constitutions* de 1891/1925 établissaient les principes de ce que devait être la vie fraternelle : *Article 215* : « Le nom de Frères que les membres de la Société se donnent les uns aux autres, et sous lequel ils sont souvent désignés dans le public, n'exprime qu'imparfaitement l'union et la charité qui doivent régner entre eux. Cette dénomination toute chrétienne leur rappelle l'esprit de famille qui doit les animer. L'Esprit-Saint témoigne des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Toute la règle, sur ce point, est renfermée dans ces deux mots. » – *Article 221* : « Ceux qui sont au même rang se traitent entre eux avec les égards que la foi prescrit à des hommes revêtus de la dignité d'enfants de Dieu ; il se saluent en se rencontrant, en s'abordant ; il ne se tutoient jamais, et, quoiqu'ils vivent et travaillent habituellement ensemble, ils ne manquent pas aux règles de politesse qui concernent les rapports entre personnes bien élevées et distinguées par leurs bonnes manières. On regarderait comme une faute grave contre la charité et la discrétion, de lire et de fouiller les papiers et les autres objets d'un confrère dans le bureau ou la case à son usage. » – *Article 224* : « Chacun se surveille pour ne pas se rendre incommode par son caractère, par sa tenue ou par ses manières. On s'abstient de tout ce qui est déréglé, dissipant, de tout ce qui sent le laisser-aller. On évite également tout excès de gravité. » – *Article 225* : « Ces règles ont une application plus fréquente

délicieuses promenades on faisait, à midi ou à 4 ½ heures, dans la cour de l'Administration générale <sup>103</sup>, tandis que le bon M. Fontaine <sup>104</sup> jouait aux boules avec une ardeur passionnée ! Les moindres incidents de la veille ou du jour étaient des occasions de rires homériques, soit qu'on évoquât une sentence du « vénéré Bère [sic.] Serment » <sup>105</sup>, soit qu'on rappelât une gasconnade de M. Serin <sup>106</sup> ou qu'on détaillât une farce d'élève. L'esprit de M. Biehler se délassait à merveille pour reprendre ensuite, dispos, le travail du soir.

Durant les vacances, M. Biehler s'absentait. Sa santé surmenée réclamait un repos plus complet. Les médecins l'obligeaient à chercher l'air pur et le calme de la montagne, tantôt dans les Pyrénées, tantôt dans les Alpes. Il était très sensible aux beautés de la nature. Les ascensions l'enchantèrent <sup>107</sup>. Tandis qu'il montait et que se déroulaient sous ses yeux ravis

---

pendant les récréations et les promenades. Là, il est nécessaire de veiller plus attentivement à bien gouverner sa langue. » Cf. réf. 101.

<sup>103</sup> **L'Administration générale.** En 1859, le Conseil général de la Société de Marie avait pris la résolution d'installer son siège à Paris, conformément à l'attitude qui s'était généralisée parmi les congrégations de rejoindre la capitale du Second Empire. Ainsi donc, à la fin de l'année 1860, le P. G.-J. Caillet et ses trois assistants quittèrent la maison de La Madeleine, à Bordeaux, pour s'installer à Paris dans l'immeuble de l'institution Sainte-Marie (au 16 de la rue de Berry). En juillet 1861, l'Administration générale acheta l'hôtel particulier de Belgioioso (entrée au 28 de la rue Montparnasse), avec son parc, qui jouxtait la propriété du Collège Stanislas, pour s'y installer définitivement, et cela jusqu'à l'expulsion de la France (1903) de la Société de Marie. » Cf. réf. 103.

<sup>104</sup> **Félix Fontaine** (1815-1906), ayant prononcé ses premiers vœux à Ebersmunster en 1835, il fut ensuite le fondateur et le directeur (1842-1853) de l'école municipale d'Obernai (Bas-Rhin). En 1853, on le nomma administrateur du premier collège marianiste à Paris, rue Bonaparte, d'où il passa au Collège Stanislas. En 1861, il fut choisi par le Chapitre général comme assistant général de Travail (c'est-à-dire responsable des affaires économiques ou temporelles) de la Société de Marie et occupa cet office jusqu'en 1901. Lorsque M. Fontaine accéda à cette charge, les finances de la société de Marie étaient en voie de rétablissement, mais c'est surtout à sa longue présence à ce poste que l'on doit la rationalisation de l'administration financière de la congrégation : pendant la grande expansion industrielle, par son intelligente gestion, il modernisa l'organisation économique de la Société de Marie en correspondance avec le développement de la législation civile. Par ailleurs, en 1869, Félix Fontaine créa pour les établissements marianistes une procure générale de la maison-mère, 28 rue Montparnasse. La procure était un magasin, sorte d'économat marianiste de livres et de toutes sortes de matériel scolaire et domestique que l'on achetait à Paris à prix d'usine et que l'on distribuait ensuite aux établissements marianistes, à la demande des directeurs ; la méthode permettait de faire des économies. Plus encore, M. Fontaine géra avec succès la crise née de l'expulsion d'Alsace (1872-1875), en réussissant à garantir la situation de tous les biens de la Société de Marie, et fut de bon conseil, trente ans plus tard (1903), pour aider son successeur, Monsieur Labrunie, à se sortir de la très grave crise créée par l'expulsion de France et la confiscation des biens de la Société de Marie. Cf. réf. 104.

<sup>105</sup> Qui est le « vénéré Père Serment » ? Il s'agit sans aucun doute d'un Frère de Marie. Est-ce M. Pierre Serment (né en 1819 - décédé le 9 avril 1892 à Saint-Rémy) ou M. Jean-Baptiste Serment (né en 1824 - décédé le 19 juillet 1896 à Saint-Rémy), inspecteur provincial de « Franche-Comté » ? Cf. réf. 105.

<sup>106</sup> **Auguste Serin** (né en 1845 - décédé le 4 mars 1904 à Vitoria en Espagne). Nous savons que les élèves du Collège Stanislas pouvait échanger des timbres de tous pays avec M. Serin qui faisait collection. Cf. réf. 106.

<sup>107</sup> **L'attrait pour la montagne.** Né au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le tourisme montagnard se popularisa peu à peu. Au début de la III<sup>e</sup> République, la modernisation des hôtels, l'aménagement de refuges, le balisage des sentiers, la création de routes contribuèrent à mettre en valeur les Alpes françaises. On observait parallèlement la création du Club alpin français (1874), de la Société des touristes du Dauphiné (1875) et, au Royaume-Uni, de l'Alpine Club (1863). Cf. réf. 107.a.

les sites grandioses, il pensait à ses chères mathématiques : l'effort pour les comprendre était comme une pénible ascension, mais quelles splendeurs quand on atteignait le sommet !

Le repos n'était jamais absolu ; d'ordinaire, M. Biehler donnait plusieurs leçons par jour, quelquefois quatre ou cinq. Il se levait à 5 heures. S'il restait couché jusqu'à 5 ½ heures, c'était, disait-il, une grasse matinée. Mais sa constitution était si bonne, qu'après quatre ou cinq semaines, les forces étaient revenues et la mine apparaissait florissante. Pendant l'année, M. Biehler s'attachait à conserver, le plus possible, les résultats acquis. Il prenait un très grand soin de sa santé, non pour la ménager, mais pour lui permettre de fournir un maximum de rendement.

Il était impossible qu'un homme de la valeur de M. Biehler n'attirât pas sur lui, malgré sa modestie, l'attention de ses confrères quand les intérêts généraux de sa famille religieuse étaient en jeu. Dès 1881, il fut appelé à siéger dans les Chapitres généraux<sup>108</sup> ; il fut constamment réélu<sup>109</sup>. On se groupait naturellement autour de lui ; c'était un chef, dont le cœur droit et la loyauté inspiraient confiance. La Société de Marie traversait sa dernière crise, avant d'entrer définitivement dans la voie<sup>110</sup> que lui avaient tracée ses origines et les

---

Pour illustrer le propos, nous pouvons rappeler ici la personne de Victor Puiseux (1820-1883), mathématicien, astronome, membre de l'Académie des sciences, qui fut un grand alpinisme et un membre fondateur du Club alpin. Il fit partie des précurseurs de l'alpinisme sans guide en France (cf. note n° 76). Nous pouvons aussi nommer l'Abbé Achille Ratti (1857-1939), le futur Pape Pie XI de 1922 à 1939, qui, parallèlement à son activité savante à Milan, trouvait une détente dans ses ascensions régulières en montagne et qui était membre du Club alpin italien. Cf. réf. 107.b.

<sup>108</sup> **Le Chapitre général.** Les *Constitutions* de 1891/1925 définissent le Chapitre général : *Article 507* : « Dans la Société [de Marie], le Chapitre général est le pouvoir suprême ; ses décisions s'imposent à tous les membres ; elles demeurent nécessairement subordonnées à l'autorité du Saint-Siège. » – *Article 508* : « Le Chapitre général a pour attributions d'élire le Supérieur général, les Assistants généraux, l'Inspecteur général, le Procureur général et le Secrétaire général. » – *Article 511* : « Le Chapitre général se réunit régulièrement de cinq en cinq ans, et toutes les fois qu'il y a lieu de procéder à l'élection du Supérieur général. » Cf. réf. 108.

<sup>109</sup> **C. Biehler aux Chapitres généraux.** 8<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Bellevue du 10 au 23 mai 1881 ; 9<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Bellevue du 28 avril au 8 mai 1886 ; 10<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Bellevue du 8 au 10 mai 1891 ; 11<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Bellevue du 28 mai au 5 juin 1896 ; 12<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Antony du 10 au 28 avril 1901 ; 13<sup>ème</sup> Chapitre général tenu à Rèves (Belgique) du 1<sup>er</sup> au 10 août 1905 pour l'élection du nouveau Supérieur général (élection du Père Joseph Hiss) après le décès du Père Simler le 4 février. Cf. réf. 109.a. – Dans la circulaire du 18 juin 1905 signée par le vicaire général de la Société de Marie, le Père J. Hiss, en vue de la réunion du 13<sup>ème</sup> Chapitre général qui devait élire le nouveau Supérieur général après la mort du Père J. Simler, la liste des capitulants publiée comptait un total de quarante religieux. Parmi ceux-ci figurait « Biehler » en tant que délégué de la Province de Paris. Or, à cette époque-là, Charles Biehler vivait seul à Paris, au 92 du boulevard Raspail, comme en religieux sécularisé. L'information donnée par la circulaire du 18 juin 1905 témoigne que derrière l'apparence de la sécularisation, Charles Biehler demeurait toujours membre à part entière de la Société de Marie. Cf. réf. 109.b.

<sup>110</sup> **L'approbation définitive des Constitutions de la Société de Marie.** Le VIII<sup>è</sup> Chapitre général (maison marianiste de Bellevue, mai 1881) avait pour tâche principale de réviser le texte des Constitutions en vue d'obtenir leur approbation définitive par le Saint-Siège. Le texte de 1881 proposait une rédaction complètement nouvelle du plan général et institutionnalisait une Société de Marie nombreuse et étendue. Les Constitutions approuvées par le chapitre de 1881 devaient ensuite être envoyées à Rome pour examen par la Sacrée Congrégation. En 1882, celle-ci émit des animadversions (recommandations, réserves, voire



intentions authentiques de son Fondateur<sup>111</sup>. Une opposition<sup>112</sup>, uniquement inspirée par l'intérêt de l'œuvre, pouvait rendre service aux Supérieurs, en les obligeant à étudier de plus près les traditions primitives, pour respecter scrupuleusement le caractère et les lois organiques de l'Institut<sup>113</sup>. M. Biehler fut de l'opposition ainsi entendue ; mais, il ne se mêla jamais aux intrigues<sup>114</sup> qui, dans ces moments de lutte, ne manquent jamais de se former sous la poussée de l'esprit de parti ou d'un zèle maladroit<sup>115</sup>. Sa conduite, comme sa parole, fut toujours d'une franchise parfaite. Il resta d'ailleurs en excellents termes avec le vénéré Père Simler<sup>116</sup>, auquel il avait voué une grande affection. Son épreuve la plus sensible, la

---

avis négatifs) sur certains points (vœu de stabilité, nomination des provinciaux, composition du Chapitre général...) qui obligèrent des discussions avec le Saint-Siège ou des modifications du texte. Finalement, les Constitutions furent autorisées pour une période d'essai de sept ans avant approbation définitive. Le X<sup>e</sup> Chapitre général (Bellevue, mai 1891) eut à finaliser le texte constitutionnel de la Société de Marie, puis, après examen par la Sacré Congrégation, le Saint-Siège accorda le décret d'approbation définitive des Constitutions de la Société de Marie en juillet 1891. Cf. réf. 110.

- <sup>111</sup> **Guillaume-Joseph Chaminade** (Périgueux, 1761 - Bordeaux, 1850), prêtre, déclaré « Bienheureux » dans l'Eglise catholique en 2000. « À l'époque de la Révolution française, il exerça longtemps son zèle en cachette avec audace, il eut à cœur de rassembler les fidèles laïcs pour honorer la bienheureuse Vierge Marie et agir en faveur des missions étrangères et, pour cela, il fonda la Société de Marie [1817] et l'Institut des Filles de Marie Immaculée [1816]. » Cf. réf. 111.
- <sup>112</sup> **Les oppositions au sein des Chapitres.** Nous savons, par exemple, que lors du Chapitre général de 1881 certains religieux dénonçaient le manque de liberté d'expression, l'excès de centralisation et de contrôle et la perte de l'esprit premier de la société, ils soulignaient des carences dans les pratiques religieuses, dans la discipline, la formation ainsi que le manque de discernement et la nécessité d'être plus attentionné envers les frères âgés... D'autres demandaient une révision des formulaires de prières, une meilleure formation des novices... Cf. réf. 112.
- <sup>113</sup> **L'obligation faite d'étudier de plus près les traditions primitives.** Face aux oppositions et manœuvres du Père Lehmann lors du processus d'approbation définitive des constitutions, toute l'Administration générale s'arma d'informations et d'arguments pour répondre aux erreurs et aux calomnies que le Père Lehmann déversait dans son écrit adressé à la Sacrée Congrégation. Le Père Simler rédigea une circulaire intitulée *Notice historique sur la Société de Marie* (12 mars 1891) : la nature et la finalité de la *Notice historique* fut de faire connaître la Société de Marie, moins par résumé de l'histoire de la Société, que par un exposé des traits caractéristiques qui révèle la physionomie propre et distinctive de l'Institut. Cf. réf. 113.
- <sup>114</sup> **Les intrigues...** Lors de l'examen par la Sacré Congrégation de Rome du texte des Constitutions validé par le Chapitre général de 1881, le Saint-Siège reçut des lettres de quelques religieux dénonçant dans les nouvelles Constitution des projets de centralisation du gouvernement de la Société de Marie au profit de l'Administration générale. Ces accusations venaient de quelques religieux ayant à leur tête le Père Lehmann. Cf. réf. 114.a. – J. Lehmann, né à Sultz (Haut-Rhin, Alsace) fit sa première profession religieuse à Ebersmunster (1864). Plus tard, il fut ordonné prêtre. En 1876, il fut placé à la tête de l'internat de l'Institution de Sainte-Marie de Monceau à Paris. De caractère difficile, voire parfois violent, il était redouté des supérieurs. Il quitta la Société de Marie pour entrer dans le clergé diocésain au moment des lois d'expulsion de 1903. Cf. réf. 114.b.
- <sup>115</sup> **L'esprit de parti ou le zèle maladroit des mécontents.** Le Père Simler répétait que ce groupe de religieux mécontents, « loin de défendre le point de vue du fondateur, contribuait à ruiner son œuvre. » Cf. réf. 115.
- <sup>116</sup> **Joseph Simler** (1833-1905), 4<sup>e</sup> SUP. GENERAL DE LA SOC. DE MARIE, né à Saint-Hippolyte (Haut-Rhin), il fut élève du pensionnat du second degré des Frères de Marie dans cette localité. Intellectuellement brillant, il fut reçu au baccalauréat ès lettres à Strasbourg (1850) et enseigna comme professeur laïque chez les frères à Saint-Hippolyte. Désireux d'être missionnaires, le Père A. Fridblatt, directeur de l'établissement de

plus grande de sa vie, fut de paraître, un jour, par suite d'un faux rapport<sup>117</sup>, avoir agi avec déloyauté à l'égard du Bon Père<sup>118</sup>. On lui rendit rapidement justice. Mal renseigné, M. Biehler avait défendu, sur la Constitution de la Société de Marie, quelques idées dont

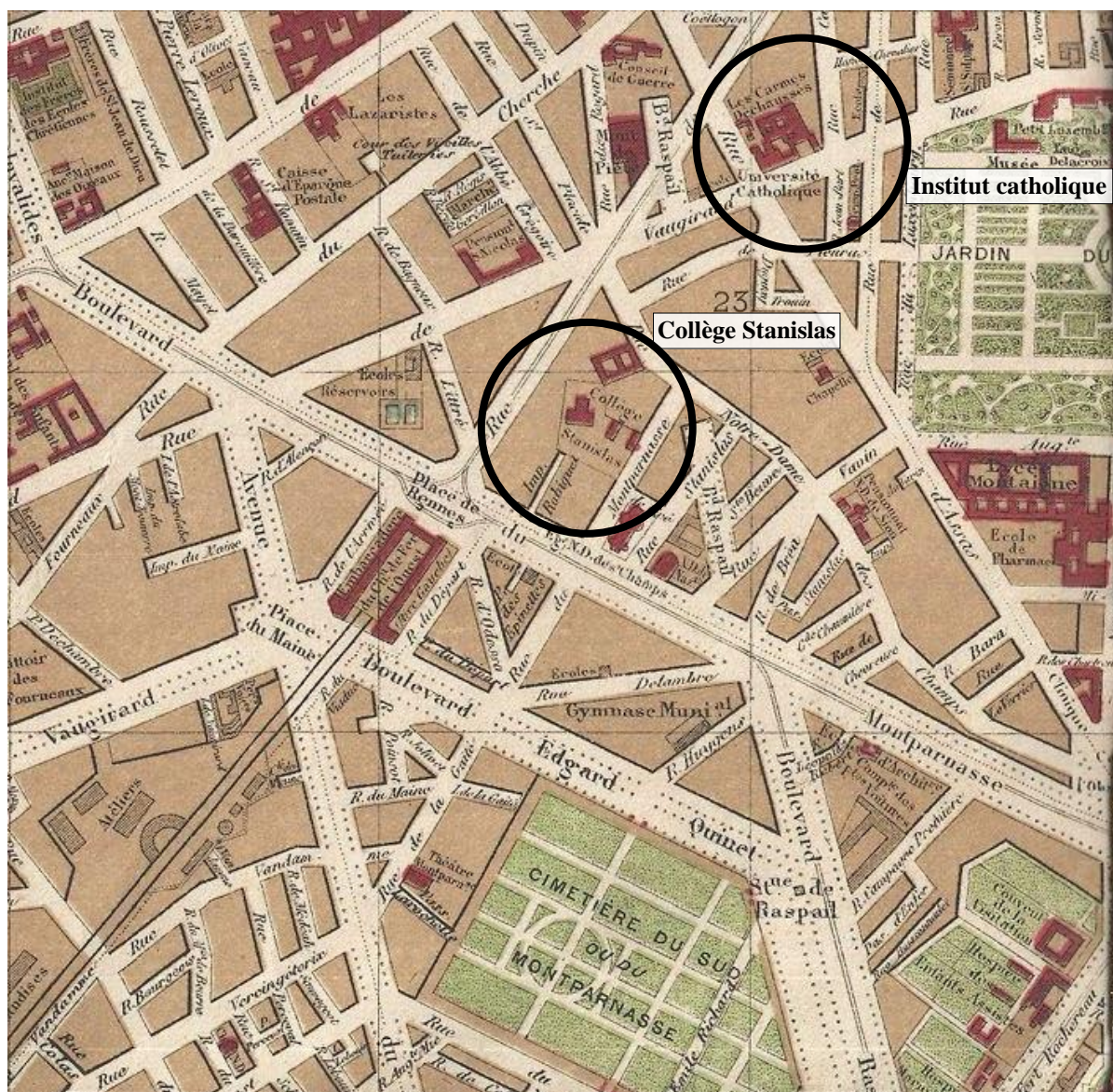
---

Saint Hippolyte, réussit à l'orienter vers le noviciat de la Société de Marie à Bordeaux, conduit par le Père J. Chevaux (oct. 1853). Après ses premiers vœux (sept. 1854), quoiqu'encore désireux d'être missionnaire aux Etats-Unis, il reçut une obédience pour l'Institution Sainte-Marie de Paris : en ce lieu, J. Simler pouvait enseigner et poursuivre ses études. En sept. 1856, il fut envoyé à l'Institution Sainte-Marie de Besançon et menait de front son enseignement avec l'étude de la théologie au séminaire diocésain. En sept. 1856, il fit sa profession perpétuelle et en décembre 1857, il fut ordonné prêtre par le C<sup>al</sup> Matthieu. Demeurant à Besançon comme enseignant, il fut chargé de la direction du nouveau noviciat ecclésiastique et secondaire créé en 1859 dans l'Institution Sainte-Marie. En 1860, à 27 ans, la direction de l'établissement bisontin lui est confiée. Jusqu'en 1863, il mena de pair, d'un côté la direction et l'enseignement, de l'autre ses études civiles (licences ès lettres). Comme directeur, l'Abbé Simler fit preuve d'organisation administrative et se révéla un pédagogue avisé. En 1864, au titre de directeur de Besançon, il participa au Chapitre général, consacrée à la révision des Constitutions. En juin 1868, Joseph Simler fut appelé à Paris pour diriger le Petit Collège Stanislas et, en novembre 1868, il dut concilier cette charge avec celle d'Assistant général d'Instruction (Chap. g<sup>al</sup> qui élut le Père Chevaux III<sup>e</sup> Supérieur général). Durant le siège militaire de 1870, qui imposa de longues périodes d'inaction, le Père Simler avança dans sa thèse de doctorat (docteur en théologie en 1871 et docteur ès lettres en 1872) et profita pour découvrir à travers les archives la personne du Père Chaminade qui avait été quelque-peu oublié. Avec la perte de l'Alsace, causée par la capitulation de la France devant l'Allemagne, il eut à signer « son option de nationalité française » (1872) et il dut gérer la fermeture des maisons de la Société de Marie en Alsace (1873-1875). En 1873, le Chapitre général, le confirmant dans sa fonction d'Assistant général, le déchargea de la direction du Petit Collège Stanislas. Après le décès du Père Chevaux (déc. 1875), le Chapitre général de 1876 désigna le Père Simler IV<sup>e</sup> Supérieur général de la Société de Marie... Et au terme de chacun de ses mandats – 10 ans selon les Constitutions de la Société de Marie alors en vigueur – , le Père Simler fut systématiquement réélu contre son gré. Le généralat du Bon Père Simler (1876-1905) est traditionnellement considéré comme correspondant à l'âge mûr de la Société de Marie, allant de pair avec la grande expansion internationale de la congrégation, reconnue de droit pontifical, mêlant années de splendeur et périodes de persécution : tout cela vaut au Père Simler d'être appelé le second fondateur de la Société de Marie. Le Père Simler s'employa à enrichir la vie spirituelle des religieux avec la pratique régulière de l'oraison et l'attachement aux Constitutions, définitivement approuvées par le Saint-Siège en 1891. Par ailleurs, il veilla à perfectionner la formation intellectuelle des prêtres et des frères marianistes avec la création de maisons spécifiques de formation. Les travaux de recherche du P. Simler, assisté du P. Klobb, permirent de redécouvrir le Père Chaminade, tombé dans l'oubli, et de sa doctrine : publication de la biographie du Père Chaminade (1901). Sous l'impulsion du Bon Père Simler, la Société de Marie se dirigea vers de nouveaux horizons : installation au Canada (1880), arrivée en Afrique du Nord (1881), ouverture en Espagne (1887) et à Rome, Italie (1889), fondation au Japon (1888), en Syrie (1899) et en Chine (1903)... Mais dans le même temps, la III<sup>ème</sup> République limita (1882), puis interdit (1903), l'existence de la Société de Marie sur le territoire français. En avril 1903, l'Administration générale, installée au Collège Stanislas depuis 1861, dut quitter Paris pour trouver refuge en Belgique – installation à Nivelles (oct. 1903). De fait, les mesures iniques de l'Etat français causèrent le départ d'un grand nombre de frères de la vie religieuse. Le travail intense fourni à la tête de la Société de Marie finit pas réduire le Bon Père Simler dans un état maladif à peu près continu. Depuis 1902, il souffrait d'une affection cardiaque. Les soucis de réorganisation de la vie et de la mission des religieux expulsés de France minèrent sa santé. En février 1905, le Bon Père Joseph Simler mourut. Cf. réf. 116.

<sup>117</sup> **Un faux rapport.** Nous ne savons à quel document l'auteur fait explicitement référence. Cf. note n° 118.

<sup>118</sup> **Le Bon Père.** « Bon Père » désigne le Supérieur général de la Société de Marie ; dans le cas présent, il s'agit du P. Simler. A l'origine, c'était au Père G.-J. Chaminade, dont la réputation s'était répandue de manière heureuse dans la ville de Bordeaux de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à qui avait été donné cette appellation affectueuse et respectueuse. Cette appellation passa par la suite aux Supérieurs généraux de la Société de Marie en tant que successeurs du P. Chaminade.

une information plus complète a démontré l'inexactitude<sup>119</sup>. Lui-même le reconnut plus tard et fut heureux de s'associer sans réserve au mouvement qui, dans les dernières années du Généralat du R. P. Simler, accentua si nettement l'évolution de la Société de Marie dans sa voie normale.



Plan de Paris (1894) : Vuillemin, Plan de Paris, 1894, Paris, Hachette, 1894.

<sup>119</sup> **Les quelques idées inexactes.** Sans doute, l'auteur fait-il allusion aux manœuvres du Père Lehmann. En effet, la perspective de l'approbation définitive des Constitutions de la Société de Marie par le Saint-Siège (qui eut lieu en 1891) souleva les dernières protestations de ceux qui pensaient encore que la fondation primitive avait été dénaturée. La plus célèbre réclamation vin du Père Lehmann qui envoya un long mémoire à la Sacrée Congrégation (1889) pour lui signifier que le Fondateur, le Père Chaminade, avait voulu une association laïque que l'importance croissante des prêtres avait complètement changé. La Sacrée Congrégation ayant renvoyé (fév. 1889) cette réclamation à M<sup>gr</sup> Richard, archevêque de Paris, ce dernier en informa le Père Simler, Supérieur général, dans le courant de l'été. Le Père Simler rédigea alors une réponse remise au Cardinal Richard (2 nov.). Celle-ci comprenait trois parties : une notice historique de la société qui constitue une réponse indirecte au Mémoire ; une réfutation point par point les accusations portées contre les Chapitres généraux et le Supérieur général ; une conclusion avec adresse à la sacrée congrégation. Cf. réf. 119.a. — D'après le Père Charles Demangeon (1830-1915), Assistant général de Zèle de 1873 à 1891, le Mémoire de J. Lehmann était rempli d'inexactitudes, d'erreurs historiques et de calomnies. Cf. réf. 119.b.

Le 2 août 1903, au soir, — limite extrême fixée par M. Combes<sup>120</sup> pour l'expulsion définitive des religieux du Collège<sup>121</sup>, — M. Biehler quittait Stanislas, discrètement, après

---

<sup>120</sup> **Emile Combes** (1835-1921) était un homme politique français. Engagé dans la politique, il devint un des chefs du radicalisme, fut président du Sénat (1894/95), ministre de l'Instruction publique (1895/96) et succéda à Waldeck-Rousseau comme président du Conseil de mai 1902 à janvier 1905. Toute sa politique se résuma dans un anticléricalisme intransigeant dépassant les intentions de Waldeck-Rousseau, il appliqua sans nuance la loi sur les congrégations du 17 juillet 1901, supprima en quelques jours plus de 2 500 écoles religieuses et fit voter la loi du 7 juillet 1904 interdisant l'enseignement à tous les congréganistes. Cette politique entraîna la rupture du gouvernement républicain avec le Saint-Siège et orienta Combes vers la séparation de l'Église et de l'Etat. Obligé de démissionner à la suite du scandale de « l'affaire des Fiches » provoqué par les agissements de son ministre de la Guerre, le général André, Combes avait du moins fondé durablement le principe de la laïcité de l'Etat républicain en France. Cf. réf. 120.

<sup>121</sup> **Les lois anticongréganistes.** En 1901, le président du Conseil, Pierre Waldeck-Rousseau, hostile aux congrégations religieuses, entendit limiter leur prétendue puissance et fut à l'origine de la loi du 2 juillet 1901 *sur les associations* qui établissait la liberté complète d'association civile mais créait pour l'association religieuse (ou congrégation) un régime d'exception : aucune congrégation ne pouvait exister en France sans l'autorisation d'une loi votée par le Parlement ; et, lorsqu'une congrégation eut été régulièrement autorisée, elle ne pouvait ouvrir un établissement particulier sans un décret du gouvernement. Le pape Léon XIII déclara regretter cette loi, mais autorisa les religieux français à s'y soumettre. Parmi les congrégations d'hommes, cinq seulement avaient été régulièrement autorisées suivant la procédure de la loi de 1825 (Frères des Ecoles chrétiennes, Lazaristes, Sulpiciens, Missions étrangères, Pères du Saint-Esprit). Sur les 753 congrégations non autorisées qui existaient alors en fait, près de 60 congrégations d'hommes et plus de 400 congrégations de femmes demandèrent l'autorisation législative requise. Après une campagne électorale houleuse sur fond de guerre de religion, les élections législatives de 1902 donnèrent la victoire à la gauche anticléricale : Waldeck-Rousseau se retira et eut pour successeur le champion de l'anticléricalisme, Emile Combes. Par ailleurs, le pape Léon XIII mort en juillet 1903 fut remplacé par Pie X, beaucoup moins souple que son prédécesseur. Des lors, une véritable persécution religieuse se déclencha contre les congrégations religieuses. Le président Combes adopta une attitude diamétralement opposée à celle que Waldeck-Rousseau en faisant d'une loi de contrôle une loi d'exclusion. Emile Combes procéda en trois temps. Premièrement, les établissements non autorisés d'une congrégation elle-même autorisée pouvaient être supprimés par simple décret : ainsi, le 10 juillet 1902, au moment du départ en vacances, Combes décréta la fermeture de plus de 3 000 écoles catholiques. Deuxièmement, les demandes d'autorisation présentées par les congrégations, conformément à la loi, furent presque toutes rejetées en bloc : en mars 1903, Combes fit rejeter par la Chambre toutes les demandes de congrégations masculines, sauf cinq (Pères blancs, Missions africaines, Trappistes, Cisterciens, Saint-Jean de Dieu), qui venaient s'ajouter aux cinq congrégations déjà reconnues. A la suite du rejet des autres demandes d'autorisation, moines et religieuses furent expulsés de leurs couvents avec confiscation de leurs biens immobiliers et mobiliers – ce qui donna lieu à des incidents quand le gouvernement employa la force armée pour chasser les religieux ou les religieuses qui refusaient de quitter leur maison. Troisièmement, allant au-delà de la loi de 1901, Combes s'en prit même aux congrégations autorisées. Il fit voter la loi du 5 juillet 1904, qui donnait dix ans aux 12 000 écoles congréganistes autorisées pour fermer, et qui interdisait l'enseignement à tous les religieux, même s'ils appartenaient à une congrégation autorisée. La loi Falloux étant toujours en vigueur, la plupart des écoles congréganistes se transformèrent en établissements privés. Il fallut attendre le 2 août 1914, le jour de la mobilisation générale, et la veille de la déclaration de la guerre, pour que le ministre de l'Intérieur prescrivît de suspendre l'application de la loi du 5 juillet 1904. La lutte des républicains anticléricaux contre les congrégations religieuses fut couronnée par la rupture des relations avec le Vatican et par le vote de la loi de séparation de l'Église et de l'Etat (décembre 1905). Cf. réf. 121.a. – Concernant la Société de Marie, 95 maisons furent fermées et 1500 religieux furent contraints de s'exiler. Cf. réf. 121.b.

quarante ans de présence ininterrompue<sup>122</sup>. Il était arraché à son École ; mais, malgré la tyrannie de la loi, il n'en continua pas moins auprès d'une jeunesse aimée l'apostolat de l'enseignement<sup>123</sup>. La tristesse de ce départ fut adoucie par un filial abandon à la Providence : M. Biehler disait en souriant qu'il remerciait M. Combes de l'avoir délivré d'un fardeau énorme ; mais, à son insu, il était profondément atteint. Sa sérénité habituelle semblait être revenue avec le sourire d'autrefois ; pour ceux qui le voyaient de plus près, il y avait chez lui quelque chose de changé. Une ombre de mélancolie qu'on n'avait jamais remarquée passait de temps en temps sur sa physionomie et dans son regard<sup>124</sup>. Si on l'interrogeait, il répondait que tout était bien, puisque la Providence en avait ainsi décidé. Mais, en le voyant, on comprenait mieux ces lignes émues, qu'écrivait à son sujet un ami, l'éminent Député, M. Denys Cochin<sup>125</sup>, au cours d'un article paru le 10 novembre 1903 dans

---

<sup>122</sup> **Le départ des Frères de Marie du Collège Stanislas.** Un autre récit, la biographie nécrologique de l'Abbé F. Prudham, vient nous éclairer sur l'expulsion de la Société de Marie de Stanislas : « Un vent de persécution se déchaînait sur la France, et la Société de Marie qui, jusqu'alors, avait vécu en paix à l'abri de son autorisation légale, commençait à en ressentir les atteintes. Le Collège Stanislas, plus en vue, et par sa situation à Paris, et par ses succès exceptionnels, fut le premier frappé. Le 9 mars 1902, le pacte presque séculaire qui unissait le Collège Stanislas à l'Université de France était rompu, et les professeurs de l'Université devaient dire adieu à leur vieux et cher Collège. Puis, aux premiers jours de mai, une Circulaire administrative informait les Proviseurs des lycées de Paris que les élèves du Collège Stanislas n'étaient plus admis à prendre part au Concours général : le Concours général lui-même ne devait survivre qu'une année à cette mesure ! Enfin, une lettre de M. Combes, Président du Conseil, Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, notifiât au 'Directeur de l'établissement des Frères de la Société de Marie, à Paris, rue Notre-Dame des Champs, qu'en vertu du rejet de la demande formée par le Supérieur général de la dite Société conformément à l'article 18 de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901... le dit établissement était dissous de plein droit et devait être fermé'. Mais cette lettre ne trouvait plus à Stanislas l'abbé Prudham. Dès la fin de 1902, les anciens élèves s'étaient réunis pour opérer le sauvetage de leur vieux Collège : en quelques mois, des fonds avaient été recueillis pour racheter l'immeuble mis en vente, et un nouveau personnel était constitué pour succéder aux religieux expulsés... [...] Ce fut le dimanche 1<sup>er</sup> mars 1903, à la chapelle, devant les élèves réunis, que M. l'abbé Prudham transmit ses pouvoirs à son successeur, M. l'abbé Pautonnier. La chapelle était manifestement le lieu, désigné à cet effet : car c'était bien un acte religieux que celui par lequel un prêtre transmettait ses droits sacrés sur l'âme de ces enfants, et pour l'abbé Prudham, c'était en outre un sacrifice, dont Dieu seul pouvait sonder la profondeur. » Cf. réf. 122.

<sup>123</sup> **Les activités des religieux sécularisés dans Paris.** Dans la biographie consacrée à l'Abbé Jean Zinger, *L'Apôtre de Marie*, d'avril 1934, se faisait l'écho de ce à quoi étaient réduits les religieux cachés dans Paris : « [Le Collège] Stanislas supportera vaillamment la tourmente, grâce au dévouement de ses anciens élèves. Quant aux maîtres religieux, tous, y compris l'éminent Directeur, M. l'abbé Prudham, et cette autre gloire de Stanislas, M. Biehler, et le cher économiste, M. André, et d'autres, identifiés à leur collège depuis plus de trente ans, réduits à donner des leçons au cachet, dans une petite chambre du quartier Montparnasse ! » Cf. réf. 123.

<sup>124</sup> **La mélancolie de C. Biehler.** Pouvons-nous imaginer ce que représenta l'épreuve de l'expulsion de 1903 pour les religieux tant d'un point de vue psychologique que d'un point de vue spirituel ?

<sup>125</sup> **Denys Cochin** (1851-1922) fut un homme politique et écrivain français. Il fit ses études au Collège Stanislas. Député de Paris de 1893 à 1919, il fut l'un des principaux porte-paroles du parti catholique à la Chambre de députés et défendit les libertés scolaires et les congrégations religieuses contre les attaques des gouvernements Waldeck-Rousseau et Combes. Symbolisant le ralliement des catholiques à l'« Union sacrée », il fut aussi ministre d'État dans le cabinet Briand (1915 – 1916), puis sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, chargé de la question du blocus allemand, dans le cabinet Ribot (1917). Cf. réf. 125.

la Revue politique et parlementaire : « Renoncement sincère et du fond du cœur à sa vie passée ! Quelle exigence ! Comment le vieux professeur dont j'ai parlé et qui, pendant quarante ans, a consacré sa belle intelligence aux sciences mathématiques et donné son cœur modeste et bon à une association religieuse pourra-t-il renier avec sincérité ce qui fut la moitié de sa vie ? »

Il se remit au travail avec un courage nouveau. Il s'était installé au n° 92 du boulevard Raspail <sup>126</sup>, non loin du Collège, tout près de la chapelle des Carmes <sup>127</sup> où il allait chaque matin faire ses dévotions. A 5 heures, il commençait ses leçons et, sauf les heures consacrées à Dieu, toute la journée était prise par ce monotone et ingrat labeur <sup>128</sup>. Quand on

---

<sup>126</sup> **La sécularisation des religieux.** Selon le droit canonique (droit de l'Église), la sécularisation est un acte par lequel l'autorité ecclésiastique compétente autorise celui qui a fait profession dans un institut de vie consacrée à rentrer définitivement dans « le siècle », c.-à-d. dans le monde, en le libérant des obligations qu'il avait contractées par ses vœux. Cf. réf. 126.a. – Mais dans la France du début du XX<sup>e</sup> s., les événements politiques amenaient à considérer les choses autrement. Face aux mesures anticongréganistes prises par le gouvernement Combes, les supérieurs religieux marianistes proposèrent à leurs sujets d'opter pour la sécularisation civile par laquelle la personne rompait les liens d'union avec la Société de Marie en tant qu'association d'éducation (l'Ordonnance royale de 1825 avait reconnu la Société de Marie comme une association éducative d'enseignement primaire), mais restait un religieux avec des vœux le consacrant à Dieu et à Marie. En effet, puisque le Saint-Siège n'autorisait l'état religieux dans le monde – hors cadre ou clôture communautaire –, sans le délier de ses vœux, qu'en situations de persécution, par conséquent, chaque Frère de Marie avait l'obligation de rester fidèle à la vie religieuse dans son intégralité. Ainsi, sous l'apparence laïque, pouvait-il continuer son travail d'enseignant dans les œuvres de la Société, mais également dans celles qui s'étaient transformées en sociétés civiles d'éducation. Dès lors, la grande préoccupation des supérieurs fut d'éviter aux religieux les dangers d'une vie religieuse dispersée dans le monde. Dans ce but, ils firent leur possible pour que des religieux n'eussent pas à vivre isolés : l'on chercha comment les rassembler dans des groupes plus ou moins nombreux afin qu'ils pussent remplir les obligations de la vie religieuse et leurs activités enseignantes ou pastorales. A partir du mois de novembre 1902, les religieux quittèrent l'un après l'autre les maisons et allèrent vivre dans des domiciles particuliers, abandonnant la redingote, ils s'habillèrent en civil et cessèrent de faire leurs prières en commun. Dans sa circulaire du 8 déc. 1902, le P. Simler expliquait à l'ensemble de la Société de Marie sa politique de laisser aux religieux français la liberté entre l'exil avec conservation de la liberté religieuse ou le maintien en France avec l'obligation de sécularisation légale. Le Bon Père exhortait ces derniers, se trouvant en situation civile de sécularisation, à être très vigilants, assidus à la prière et fidèle à toutes les pratiques de la vie spirituelle : oraison, examen de conscience, lecture spirituelle, jours et heures de retraite, directeur spirituel. Cf. réf. 126.b.

<sup>127</sup> **La chapelle des Carmes.** Il s'agit de l'église Saint-Joseph au n° 70 de la rue Vaugirard, dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris des Carmes, attenante à l'Institut catholique de Paris. L'ancien couvent des Carmes de Paris fut transformé en prison sous la Révolution française et devint le terrain de massacres des prêtres réfractaires en septembre 1792. L'archevêché de Paris, qui avait acheté les bâtiments en 1841, créa en ces lieux l'Institut catholique en 1875.

<sup>128</sup> **La poursuite des activités professorales de M. Biehler.** Lors d'un hommage posthume à M. Biehler, le 9 avril 1908 au Collège Stanislas, l'Abbé Pautonnier, prêtre du diocèse de Paris et directeur du Collège Stanislas depuis 1903, rapporta que Charles Biehler poursuivait son activité enseignante au travers de cours particuliers, et même *via* quelques interrogations au Collège Stanislas ; nous apprenons surtout qu'il semblait y avoir une possibilité de reprise de la direction de l'École préparatoire par C. Biehler : « Il [Biehler] se refit immédiatement une vie, et renonçant même à sa liberté la plus intime, il prit quelques élèves chez lui et donna des leçons. Il en fut accablé. Il continua son régime du Collège, donnant plus de dix heures de leçons par jour, plus de trois cents heures par mois, se dévouant ainsi jusqu'à la folie. [...] Je nourrissais toujours l'espoir et le projet de le ramener au Collège. Déjà il avait accepté d'y faire quelques interrogations, et c'était un spectacle émouvant pour tous, maîtres et élèves, de voir cet homme

lui reprochait doucement de se surmener, il disait : « Il faut bien profiter des forces qui restent. D'ailleurs, ne nous faisons aucune illusion : nous serons vite oubliés, et peut-être le travail manquera-t-il alors ! » Personnellement à l'abri du besoin <sup>129</sup> s'il s'acharnait ainsi au travail, c'est qu'il pensait aux infirmes et aux vieillards, ses anciens confrères, que la persécution avait jetés dans l'exil et la privation. Il leur abandonnait tout ce qu'il gagnait, et lorsqu'on le remerciait de ses larges aumônes, il s'étonnait qu'on pût y faire attention : c'était une dette qu'il acquittait.

M. Biehler donnait plus que son argent, il donnait sa vie. L'été dernier <sup>130</sup>, il était pris de lassitudes subites, il avait de fréquentes insomnies ; mais il comptait sur les vacances prochaines qui lui rendraient, comme jadis, sa santé et ses forces.

Il partit à la fin de juillet. Il se rendit d'abord à Rèves <sup>131</sup>, en Belgique, pour faire une retraite. Il passa quelques jours dans le recueillement et la prière, en pleine campagne.

---

éminent revenir ainsi modestement, humblement dans cette école dont il avait été si longtemps la force et la gloire, et dont la loi de son pays l'avait brutalement chassé ! Enfin les choses s'arrangèrent, et avant les vacances de 1904 il était convenu qu'il devait reprendre la direction des études de l'Ecole préparatoire. Il en était heureux presque autant que moi. Nous nous séparâmes pleins de douces pensées. Hélas ! nous ne devons plus nous revoir ! Il est allé mourir avant d'avoir pu rentrer au Collège... » — NOTE SCHELKER : S'agissait-il vraiment des « vacances de 1904 » ? En effet, Charles Biehler mourut, non en 1904, mais début sept. 1906. Cf. réf. 128.

<sup>129</sup> **Les ressources financières de C. Biehler.** Bien que religieux et devant tout reverser à la Société de Marie, il semble effectivement que C. Biehler recevait un traitement très honorable pour l'époque, alors qu'il était en fonction à Stanislas (avant 1903) : « [...] Les traitements de tous ces maîtres s'étagaient du simple au double, suivant leur temps passé, leurs titres et leur classement. MM. Richardot et Roullier atteignent 8 000 F. ; MM. Sudre, Gaillard, Audiat sont à 7 000 F. comme la plupart des chevronnées ; E. Le Roy 5 500 F., Des Granges 4 900 f., ils débutent agrégés. Mais on pouvait débiter ou exercer dans les petites classes pour pas beaucoup plus de 3 000 F. Une exception brillante, l'abbé [sic] Bielher [sic] qui émargeait pour 14 000 F., plus que M. Prudham dont le traitement était de 10 000 F. Mais pour ces deux-là, ce n'était que théorique, pour entrer dans le bilan, car la SM était la seule bénéficiaire en vertu de leur vœu de pauvreté. » Selon son biographe, même après la sécularisation de 1903, C. Biehler avait les moyens de conserver un traitement décent qui lui permettait même d'aider les autres religieux victimes des mesures anticongréganistes. Cf. réf. 129.

<sup>130</sup> L'été 1906.

<sup>131</sup> **Rèves** (Hainaut, Belgique) est un village à une vingtaine de kilomètres au nord de la ville de Charleroi dans lequel est située l'Institution Sainte-Marie fondée en 1904 par les Frères de Marie. HISTOIRE. Déjà présente en Belgique depuis 1874 avec la prise de direction de l'Institution Sainte-Marie de Boussu-lez-Mons, Cf. réf. 131.a. — la Société de Marie connut un exode massif de religieux en direction du royaume belge au moment de l'expulsion de France des religieux enseignants par la loi Combes (1903). La Société de Marie arriva à Rèves avec l'achat aux Filles de Marie de Pesche d'une demeure formée de plusieurs bâtiments très vastes (avril 1903). L'idée était de transférer les postulants, novices et scolastiques de la Province de Paris établis jusque-là à Ris-Orangis. Rapidement, une classe primaire fut ouverte afin que les jeunes religieux pussent s'entraîner à enseigner sous la conduite de maître plus expérimentés. Puis dans la foulée, on annonça l'inauguration d'une véritable école dans la propriété (février 1904). Cf. réf. 131.b. — Finalement après avoir envoyé les postulants à Saint-Rémy-Signeux et les novices à Monstreux, résidaient dans l'établissement de Rèves les scolastiques avec la maison de retraite pour les religieux âgés et le siège de l'administration provinciale de Paris, soit 51 religieux et 21 scolastiques. Cf. réf. 131.c. — En 1905, la Province de Paris en Belgique possédait 9 écoles avec 34 religieux, et les maisons de formation comptaient 111 religieux, entre les formateurs, les religieux âgés et les scolastiques. Cf. réf. 131.d.

C'était, à son insu, une préparation à la mort. Le grand air et le calme lui firent du bien ; il se croyait rétabli. Il se rendit, par petites étapes, en remontant le Rhin, dans les environs de Lucerne, à Meggen, petite localité silencieuse perdue dans la verdure, au bord du lac des Quatre Cantons, en face du Rigi. Il devait s'y rencontrer avec un de ses élèves<sup>132</sup> et faire des mathématiques. L'excessive chaleur des premiers jours d'août rendit ce voyage extrêmement pénible. Il arriva fatigué, fiévreux, une plaie au poignet, résultat d'une piqûre, un énorme anthrax<sup>133</sup> dans le dos, ne disant rien, voulant se soigner tout seul, maladroitement, ou se confiant à des mains inexpérimentées, sans révéler tout son mal, l'aggravant ainsi. Après des nuits sans sommeil, il se levait de bon matin pour aller assister à la messe et communier dans une chapelle qui était distante de plus d'un quart de lieue. Il faisait l'édification de tous ; sa piété devenait plus intense.

Malgré la fatigue et la souffrance, il donnait des leçons matin et soir. La persistance de la fièvre inquiéta son entourage. On appela enfin un médecin. Celui-ci eut le tort de ne pas examiner sérieusement son malade. M. Biehler avait contracté le diabète. Personne ne s'en douta. On le soigna à rebours. La grande préoccupation de M. Biehler, vers la fin du mois, était d'aller rejoindre sa sœur dont les angoisses lui faisaient oublier son propre mal. Elle était au chevet de son mari mourant. M. Biehler avait hâte d'être auprès d'elle pour l'aider et la consoler. Il décida de quitter Meggen le 31 août. Il demanda au médecin un pansement pour fermer l'anthrax pendant le voyage. Cela précipita la catastrophe. Il se mit en route vers midi pour se rendre à Lausanne. En gare de Fribourg, un de ses anciens collaborateurs<sup>134</sup> de Stanislas vint le saluer. Frappé de sa faiblesse, il résolut de l'accompagner. M. Biehler devint bientôt silencieux, son regard avait une fixité inquiétante. On arriva péniblement à Lausanne. La nuit fut douloureuse. Mais M. Biehler voulut à tout prix repartir dès le lendemain matin. Les symptômes de la veille ne tardèrent pas à reparaître plus graves. M. Biehler était déjà saisi par le coma qui devait l'emporter. Il fallut s'arrêter à

---

La maison de Rèves servait aussi de maison de retraites spirituelles pour les religieux présents sur place ou de passage. Ainsi y eut-il des exercices spirituels de « 21 jours » destinés aux futurs profès perpétuels des Provinces du Nord et de l'Est, s'ouvrant le 26 août 1906, pour préparer les professions perpétuelles qui furent célébrées le 16 septembre suivant. Cf. réf. 131.e.

<sup>132</sup> **Georges Henrion, dont la famille a toujours témoigné à M. Biehler un dévouement affectueux et généreux, bien payé de retour.** (N.D.A.)

<sup>133</sup> **Anthrax.** L'anthrax, infection cutanée grave causée par des staphylocoques dorés, est formé par l'évolution simultanée et la réunion de plusieurs furoncles. Les formes sévères et les complications surviennent chez les sujets souffrant d'un déficit immunitaire et chez les diabétiques. Cf. réf. 133.

<sup>134</sup> « **Un de ses anciens collaborateurs** ». Il s'agit du Frère Jean-Baptiste Hug qui relata les événements à M. John Baptist Kim (1849-1909), Adjoint à l'Assistant général d'Instruction et Inspecteur général des œuvres primaires de la Société de Marie. Cf. réf. 134.a.

**Jean-Baptiste Hug** (1853-1924), « né à Turckheim, Alsace, [...] il fit son noviciat à Ebersmunster pendant l'année de la guerre Franco-allemande, son scolasticat à Ebersmunster et à Paris, où il fréquenta pendant plusieurs années l'Ecole préparatoire du Collège Stanislas. A partir de 1875, on le trouve professeur de sciences à Saint-Jean d'Angély, à Paris, à Besançon, à Saint-Brieuc, à Fribourg. Dans ces différents postes, M. Hug se fit remarquer par la valeur de son enseignement et l'aménité de son caractère. Excellent confrère, très dévoué à la Société, il travailla pour elle jusqu'à la dernière heure... » Cf. réf. 134.b.



Pontarlier. Un médecin appelé en toute hâte déclara qu'il fallait repartir au plus tôt si on ne voulait pas voir le malade mourir en route. Le voyageur perdit complètement connaissance dès qu'on fut dans le train. Ce que fut le trajet de Pontarlier à Besançon, il est difficile de le concevoir. L'ami dévoué qui accompagnait M. Biehler passa par de terribles angoisses, impuissant devant la mort qui approchait, épiant en vain une parole, un geste ou un regard pour se mettre en communication avec le moribond. A Besançon, attendait l'automobile de M. Léon Fitsch<sup>135</sup>, neveu de M. Biehler. Avec d'infinies précautions on transporta le malade à Roche<sup>136</sup> (Doubs), chez Madame Fitsch, sa sœur. Il fallut, en arrivant, déguiser la vérité pour ne pas effrayer celle qui veillait auprès d'un autre moribond. On parla seulement de fatigue excessive et de repos urgent. Il était 1 ½ heure, M. Biehler fut mis au lit. Le médecin ne laissa aucun espoir. Le curé vint, à l'insu de Madame Fitsch, administrer les derniers sacrements<sup>137</sup> au malade. A 10 ½ heures<sup>138</sup>, M. Biehler mourait, sans avoir repris connaissance.<sup>139</sup> Aucun de ses amis dispersés ne soupçonnait qu'il pût être malade. La nouvelle de sa mort fut une consternation pour tous, un déchirement pour ses intimes<sup>140</sup>. Cet homme tant aimé s'en allait ainsi, seul avec lui-même, sans aucune consolation humaine,

---

<sup>135</sup> **Léon Fitsch, neveu de C. Biehler.** En septembre 1906, Léon Fitsch, fils de Leo Fitsch et de Joséphine Biehler (épouse Fitsch), et neveu de M. Charles Biehler, avait 28 ans. Il était négociant et résidait à Besançon. Cf. réf. 135.

<sup>136</sup> **Roche-lez-Beaupré** est une petite ville française, située dans le département du Doubs à une dizaine de kilomètres au Nord-Est de Besançon. Située à 256 mètres d'altitude, la rivière Le Doubs, le canal du Rhône au Rhin sont les principaux cours d'eau qui traversent la commune de Roche-lez-Beaupré. Cf. réf. 136.

<sup>137</sup> **Les derniers sacrements.** Dans l'Eglise catholique, les derniers sacrements rassemblent la Pénitence (confession avec absolution des péchés), la Communion au Corps du Christ (réception de l'Eucharistie, le pain consacré lors de la messe) et l'Extrême-Onction (onction avec l'huile des malades qui a été bénie par l'évêque). Les derniers sacrements sont donnés aux fidèles par un prêtre. Cf. réf. 137.

<sup>138</sup> **Le décès de C. Biehler.** Dans *L'apôtre de Marie*, n° 17 du 15 septembre 1906, le décès de M. Biehler fut daté du 2 septembre : « Charles Biehler rentra à Paris après une absence de quelques semaines, quand, en cours de route, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. C'est à grande peine qu'on pût le transporter jusque chez sa sœur, à Roche-lez-Beaupré, près Besançon, où il expira au bout de quelques heures, le 2 septembre. » De fait, dans la prière quotidienne pour les religieux défunts dont c'est l'anniversaire de décès, la Société de Marie fait mémoire de Charles Biehler le 2 septembre de chaque année. Mais l'acte de décès de Charles Biehler, établi le 2 septembre 1906 à la mairie de Roche (Doubs), indique que le décès eut lieu le 1<sup>er</sup> septembre 1906 à 10 h.30 du soir. Cf. réf. 138.

<sup>139</sup> **La sépulture de C. Biehler.** La dépouille mortelle de Charles Biehler fut inhumée à Roche-lez-Beaupré (Doubs). Sa tombe comme toutes celles antérieures à 1960, ont laissé place à de nouvelles sépultures. Cf. réf. 139.

<sup>140</sup> **L'annonce du décès de C. Biehler.** Dans la nécrologie de *L'Apôtre de Marie*, n° 17, du 15 septembre 1906, qui annonce les décès survenus durant la période écoulées août-septembre 1906, nous pouvons lire : « Sont décédés au service de la Très Sainte Vierge : M. Dominique Peter [...], M. Jean-Baptiste Bleicher [...], M. Joseph-Henri Hemmerlé [...]. *A côté de ces religieux, nous avons à recommander à nos lecteurs plusieurs autres défunts, qui ne sauraient être des indifférents pour nous. La persécution avait bien pu les séparer de nous et rompre les liens d'une vie de communauté toujours regrettée ; les liens du cœur sont de ceux qu'aucune sécularisation ne saurait atteindre et c'est à ce titre toujours bien cher que nous signalons la mort très imprévue de MM. Louis Fritsch, économe de l'Ecole catholique de Tunis, Charles Biehler, ancien directeur particulier de l'Ecole préparatoire au Collège Stanislas, et Eugène Vogt, ancien maître de chapelle au collège Stanislas.* » Cf. réf. 140.

puisqu'il ne put reconnaître personne : Dieu l'avait appelé d'un appel austère, voulant être, Lui seul, sa récompense. « *Ego merces tua magna nimis* » (Gen. XV, 1) <sup>141</sup>.

L. R. <sup>142</sup>

---

<sup>141</sup> **Référence de la citation.** *Livre de la Genèse*, chap. 15, verset 1 : « Je suis [...] ta récompense [qui] sera très grande ». Cf. réf. 141.

<sup>142</sup> **L'auteur de la biographie de C. Biehler.** Qui est le religieux de la Société de Marie qui signa « L. R. » cette biographie nécrologique ?

En effet, après 1903, les religieux marianistes adoptèrent des subterfuges pour éviter de se faire repérer par les autorités civiles. C'est ce que nous apprend la lecture de la biographie consacrée au P. Henri Lebon (1861-1943) : « Les trois assistants [généraux] portant le même prénom, ce fut 'le règne des *trois Henri*', ce qui répondait d'ailleurs à la signature qu'ils adoptèrent par crainte d'une censure qui pouvait encore s'exercer en France. M. Lebon fut Henri I<sup>er</sup>, M. Rousseau Henri II et M. Gaehlinger Henri III. » Et en note de bas de page, nous lisons « Depuis 1903, La mode ou plutôt la nécessité d'un léger camouflage avait créé chez nos religieux de France de nombreux pseudonymes : M. Lepère (le bon Père Hiss), le docteur Salvat (M. Crémoux), le docteur Paul (M. Verrier), etc... » Cf. réf. 142.a.

Pour la présente biographie de Charles Biehler, il semble que ce fût l'Abbé Zinger. Cf. réf. 142.b. – En tout cas, c'est ce que laisse entendre *L'Apôtre de Marie*, d'avril 1934, dans la biographie nécrologique de l'Abbé Jean Zinger : « [...] Quant aux maîtres religieux, tous, y compris l'éminent Directeur, M. l'abbé Prudham, et cette autre gloire de Stanislas, M. Biehler, et le cher économiste, M. André, et d'autres, identifiés à leur collège depuis de trente ans [...]. Auprès d'eux, M. l'abbé Zinger, compagnon et confident de leur détresse, vécut des heures douloureuses dont l'écho retentit dans les biographies qu'il fut amené à écrire à cette époque... » Cf. réf. 142.c.

**Jean-Marie-Wendelin Zinger** (1860-1934), né à Soufflenheim, élève de l'école communale dirigée par les Frères de Marie avant le Kulturkampf, il entra au postulat de Bourogne (Territoire de Belfort) en 1874. Il rejoignit le postulat latin de Besançon (1876) et fit son noviciat à Ris-Orangis (1878/1879). Il fut scolastique à Besançon – bachelier en 1882 – puis il enseigna à l'Institution Sainte-Marie de la cité franc-comtoise. Après sa profession perpétuelle (1887), étant dirigé vers l'état ecclésiastique, il fut ordonné sous-diacre en 1888 et prêtre seulement quelques années plus tard (1893). Sportif, amateur de gymnastique, il est toutefois limité par le mauvais état de ses yeux, causant des troubles de la vue ; cette infirmité gêna considérablement son travail d'étudiant puis de professeur. Les obédiences se succédèrent : Besançon, Institution Stanislas de Cannes, quatre années comme professeur de philosophie à l'Ecole Fénelon de La Rochelle (autour de 1887 et 1888), une année comme professeur de philosophie à Saint-Charles de Saint-Brieuc (1890), cinq années à Stanislas de Cannes (sous-directeur en 1893), retour à Saint-Charles de Saint-Brieuc (1897), arrivée à Stanislas de Paris (1898) – l'état de ses yeux lui interdisant le professorat, on lui confia une « préfecture », celle de la division de Marine d'abord, puis celle de Rhétorique. A Paris, comme pour l'ensemble des religieux de la Société de Marie présent au Collège Stanislas, il connut l'expulsion de 1903 et ses conséquences. Aux premières heures de la Grande Guerre (août 1914), il s'offrit comme aumônier militaire et fut affecté au corps colonial jusqu'à l'automne 1915, - totalement usé, il dut rentrer à Paris avec, toutefois, une citation à l'ordre de la Direction du Service de Santé. Après la guerre, il reprit du service dans l'enseignement en tant que censeur à Sainte-Marie de Monceau et servit ses Frères à travers la prédication de retraites. Affaibli, il dut rejoindre la maison d'Antony en 1932 pour une vie de « demi-retraite ». Il mourut à Colmar (oct. 1933) après avoir prêché une retraite à Saint-Hippolyte. Cf. réf. 142.d.



Photo de Charles Biehler dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 23, 15 mars 1907, p. 425.

**Charles Biehler**

## Bibliographie générale.

*Constitutions de la Société de Marie*, Nivelles (Belgique), 1925. NOTE SCHELKER : Les articles cités sont identiques dans les Constitutions 1891 et dans celles révisées en 1925 (cf. les *Synopses*).

→ Abr. : **Constitutions S.M.**

Gascon Aranda (S.M.), Antonio, *Histoire générale de la Société de Marie (Marianistes). I. La Société de Marie et le mouvement congréganiste au XIX<sup>e</sup> siècle (Fondation, mission et construction de l'édifice institutionnel) (1817-1875)*, t. I, Rome, 20xx, Belly, Michel, (trad. fr.), éd. Maison Chaminade, Bordeaux, 2010.

→ Abr. : **Gascon, Hist. Gale S.M., t. I.**

Gascon Aranda (S.M.), Antonio, *Histoire générale de la Société de Marie (Marianistes). II. Généralat du P. Joseph Simler : une congrégation internationale de droit pontifical (1873-1905)*, t. II, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> parties, Rome, 20xx, Belly, Michel, trad. fr.), éd. Village Chaminade, Abidjan, 2013.

→ Abr. : **Gascon, Hist. Gale S.M., t. II, 1<sup>er</sup> vol.**

→ Abr. : **Gascon, Hist. Gale S.M., t. II, 2<sup>e</sup> vol.**

Gascon Aranda (S.M.), Antonio, *Histoire générale de la Société de Marie (Marianistes). III. De la mort de P. Simler à la Seconde Guerre mondiale (1905-1939)*, t. III, 1<sup>er</sup> volume, Rome, 20xx, Belly, Michel, trad. fr.), éd. Village Chaminade, Abidjan, 2016, p. 160 et 178-1794

→ Abr. : **Gascon, Hist. Gale S.M., t. III, 1<sup>er</sup> vol.**

Janson (S.M.), Herbert, *Bro. Charles Biehler, SM. Marianist Mathematician, 1845-1906*, San Antonio, Texas, 1997.

*Necrologium Societatis Mariae*, Roma, 1999.

→ Abr. : **Nécrologe S.M.**

*Synopse du 1<sup>er</sup> livre des Constitutions de la Société de Marie*, Fribourg, 1949/1950.

*Synopse du 2<sup>ème</sup> livre des Constitutions de la Société de Marie*, Fribourg, 1953.

## Ressources numériques générales.

Brasseur, Roland, *Dictionnaire des professeurs de mathématiques spéciales* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/>.

### De manière plus particulière concernant Charles Biehler :

Brasseur, Roland, « Charles Biehler » dans *Dictionnaire des professeurs de mathématiques spéciales* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.

→ Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*

## Références des notes.

Réf 1. **L'Apôtre de Marie** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol, pp. 86 et 87.

### 1<sup>ère</sup> partie

Réf 5. **Guebwiller** : Cf. « Histoire », *Ville de Guebwiller*, [en ligne], consulté le 6 juin 2018. URL : <https://www.ville-guebwiller.fr/cadre-de-vie/histoire/>.

Réf 7. **Les parents de C. Biehler** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*

Réf 8. **La fratrie de Charles Biehler** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler » *Op. cit.*

Réf 9. **La Société de Marie** : Cf. Schelker (S.M.), Nicolas, *La Société de Marie (Marianistes) en Alsace entre 1824 et 1870. Une congrégation enseignante masculine dans l'Alsace française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Strasbourg, 2003, pp. 261 et s.

Réf 10. **Guebwiller et la Société de Marie** : Cf. *Ibid.*, pp. 118 et s.

Réf 12.a. **Courtefontaine** : Cf. « Courtefontaine » dans *Lettres de M. Chaminade, fondateur de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie*, Tome II, Nivelles (Belg.), 1930, p. 128.

Réf 12.b. Cf. « Manufacture d'orgues Bernard Aubertin S.A.S. » [en ligne], consulté le 15 juillet 2018. URL : <http://bernardaubertin.org/>.

Réf 13.a. **Ebersmunster** : Cf. « Ebersmunster » dans *Tourisme-Alsace* [en ligne], consulté le 7 juin 2018. URL : <https://www.tourisme-alsace.com/fr/222001260-Abbatiale-Saint-Maurice-dEbersmunster.html>.

Réf 13.b. Cf. Schelker, *Op. cit.*, pp. 44 et s, 64 et s.

Réf 14. **François Girardet** : « François Girardet » dans *Lettres de M. Chaminade...*, Tome IV, Nivelles (Belg.), 1936, p. 273.

Réf 15. **Témoignage sur M. Girardet** : Cf. Schelker, *Op. cit.*, pp. 44 et s, 207 et s.

Réf 17. **J.-B. Lalanne** : « Lalanne » dans *Lettres de M. Chaminade...*, Tome I, Nivelles (Belg.), 1930, p. 260.

Réf 18. **Les responsabilités du P. Lalanne** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. I, p. 439.

Réf 19. **Saint-Rémy** : « Un peu d'histoire » dans *Saint-Rémy* [en ligne], consulté le 19 juin 2018. URL : <http://www.saint-remy70.fr/fr/information/34979/un-peu-histoire>.

Réf 20. **Les maisons de formation** : Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. I, p. 431.

Réf 21. **L'envoi de futurs religieux en formation à Paris** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. I, p. 439.

Réf 22. Le **Collège Stanislas** : Simler(S.M.), Joseph, *Vie de l'abbé de Lagarde, directeur du Collège Stanislas*, Paris, 1887, pp. 9-66. // Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., pp. 208 et s.

Réf 23.a. **La maison de formation de Paris** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. I, p. 441.

Réf 23.b. « Ces jeunes gens étaient modestement logés... » : « M. l'abbé Florian Prudham » dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 97, 15 juin 1913, p. 57.

Réf 25. **La réorganisation de l'École préparatoire** : Bruno Belhoste, « La préparation aux grandes écoles scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle : établissements publics et institutions privées », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 90 | 2001, mis en ligne le 09 janvier 2009, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://histoire-education.revues.org/834> ; DOI : 10.4000/histoire-education.834.

Réf 26. **Louis Lagarde** : Cf. Simler(S.M.), Joseph, *Vie de l'abbé de Lagarde*, *Op. cit.*, t. I et t. II, Paris, 1887.

- Réf 27. **Les premières années de C. Biehler à Stanislas** : Janson (S.M.), Herbert, *Bro. Charles Biehler, SM. Marianist Mathematician, 1845-1906*, San Antonio, Texas, 1997, pp. 24 & 25 [trad. Schelker].
- Réf 28. **Jean Léopold Gros** : Cf. Brasseur, Roland, « Jean Léopold Gros » dans *Dictionnaire...* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.
- Réf 29. **Moutier** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*
- Réf 30. **C. Biehler à l'École préparatoire** : Cf. *Ibid.*
- Réf 31. **Les prix et accessits** : Précision de M. Roland Brasseur dans un courrier du 29 septembre 2020.

## 2<sup>ème</sup> partie

- Réf 34. **Le cursus universitaire de C. Biehler** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*
- Réf 354. **L'École préparatoire** : Cf. Bruno Belhoste, *Op. cit.*
- Réf 36. **L'École forestière** : Cf. Bruno Belhoste, *Op. cit.* // « Histoire d'AgroParisTech » dans *AgroParisTech* [site en ligne], consulté le 21 juin 2018. URL : <http://www2.agroparistech.fr/Histoire-d-AgroParisTech,6.html>.
- Réf 37.b. **Stanislas pendant le Siègle** : Calvet, J., « Un collège parisien pendant les deux siècles (1870-1871) » dans *La Revue hebdomadaire, Paris*, 1912, p. 225 & 226 [consulté en ligne, URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5738472v/f230.double.r=calvet>, le 13 juin 2018].
- Réf 38. **L'ambulance installée au Collège Stanislas** : *Ibid.*
- Réf 39. **La Société de la Croix de Genève** : Cf. Comité international de la Croix-Rouge [site en ligne], consulté le 13 juin 2018. URL : <https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5fzer4.htm>.
- Réf 40. **Une médaille ?** : Calvet, J., « Un collège parisien pendant les deux siècles (1870-1871) » dans *La Revue hebdomadaire, Paris*, 1912, p. 229 [consulté en ligne, URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5738472v/f230.double.r=calvet>, le 13 juin 2018].
- Réf 42. **Le Collège de Juilly** : Cf. Gazeau, R., « Juilly » dans *Catholicisme. Hier – Aujourd'hui – De demain*, t. VI, Paris, 1967, pp. 1210-1221.
- Réf 42. **L'École préparatoire à Juilly** : Calvet, J., « Un collège parisien pendant les deux siècles (1870-1871) » dans *La Revue hebdomadaire, Paris*, 1912, p. 229 [consulté en ligne, URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5738472v/f230.double.r=calvet>, le 13 juin 2018].
- Réf 46. **Lucien Maleyx** : Cf. Brasseur, Roland, « Lucien Maleyx » dans *Dictionnaire...* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.
- Réf 47. **Etienne Vazeilles** : Cf. Brasseur, Roland, « Etienne Vazeilles » dans *Dictionnaire...* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.
- Réf 48. **Désiré André** : Cf. Brasseur, Roland, « Désiré André » dans *Dictionnaire...* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.
- Réf 49. **Adrien Pautonnier** : Cf. Georges Sauvé, *Le collège Stanislas, deux siècles d'éducation*, Paris, 1994, pp. 334 et s.
- Réf 51. **Alexandre Ribot** : Cf. <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/alexandre-ribot>, consulté le 3 juin 2018 – Armel MARIN, « RIBOT ALEXANDRE - (1842-1923) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 3 juin 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alexandre-ribot/>.
- Réf 52. **Florian Prudham** : Cf. « M. l'abbé Florian Prudham » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 97 à 101, des 15 juin (p. 53), 15 juillet (p. 91), août-septembre (p. 141), octobre (p. 183) et novembre 1913 (p. 223).

- Réf 53. **Les Marins : l'École navale** : Cf. Ecole navale [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <https://www.ecole-navale.fr/>.
- Réf 54. **Les Saint-Cyriens : L'École spéciale militaire** : Cf. « Un peu d'histoire... » dans *Les écoles de Saint-Cyr Coëtquidan* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://www.st-cyr.terre.defense.gouv.fr/index.php/Traditions/Un-peu-d-histoire>.
- Réf 55. **Les centraux : École centrale des arts et manufactures** : Cf. « Fondation et Histoire de Centrale Paris » dans *Ecole Centrale de Paris* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : [http://old-www.ecp.fr/home/Centrale\\_Paris/Fondation\\_et\\_Histoire](http://old-www.ecp.fr/home/Centrale_Paris/Fondation_et_Histoire).
- Réf 58. **Les Constitutions de la Société de Marie** : Cf. *Synopse du 1<sup>er</sup> livre...*, pp. 22 & 23 et 30 & 31. Cf. *Constitutions* S.M.
- Réf 60. **Une messe à 4 ½ heures** : Cf. « M. l'abbé Florian Prudham » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 101, novembre 1913, p. 223.
- Réf 61. **L'École polytechnique** : Cf. « L'histoire de l'Ecole polytechnique » dans *Ecole Polytechnique* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <https://www.polytechnique.edu/fr/histoire>.
- Réf 62. **L'École normale : l'École normale supérieure** : Cf. « Grandes dates » dans *ENS* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : [http://www.ens.fr/grandes\\_dates](http://www.ens.fr/grandes_dates).
- Réf 63. **L'École nationale supérieure des mines de Paris** : Cf. « Histoire » dans *MINES Paris Tech* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <http://www.mines-paristech.fr/>.
- Réf 64. **L'École des Ponts et Chaussées** : Cf. « L'Ecole dans l'histoire » dans *Ecole des Ponts ParisTech* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <http://www.enpc.fr/lecole-dans-lhistoire>.
- Réf 65. **Les « Taupins »** : Cf. « Taupe » dans *Dictionnaires de français Larousse* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/taupe/76839>.
- Réf 66. **Le Borda** : Cf. « Focus histoire » dans *Ecole navale* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <https://www.ecole-navale.fr/Focus-histoire>. /// Cf. « Le Chevalier Borda » dans *Ecole navale* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <https://www.ecole-navale.fr/Focus-du-mois-d-octobre-les>.
- Réf 67. **Pierre Duhem** : Cf. Michel PATY, « DUHEM PIERRE - (1861-1916) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/pierre-duhem/>.
- Réf 68. **Paul Appell** : Cf. « Paul Appell » dans *Bibm@th, la bibliothèque des mathématiques* [en ligne], consulté le 3 juin 2018. URL : <http://www.bibmath.net/bios/index.php?action=affiche&quoi=appell>.
- Réf 69. **Emile Picard** : Cf. « Emile Picard » dans *Bibm@th, la bibliothèque des mathématiques* [en ligne], consulté le 3 juin 2018. URL : <http://www.bibmath.net/bios/index.php?action=affiche&quoi=picard>.
- Réf 70. **Henri Poincaré** : Cf. « Henri Poincaré » dans *Bibm@th, la bibliothèque des mathématiques* [en ligne], consulté le 3 juin 2018. URL : <http://www.bibmath.net/bios/index.php?action=affiche&quoi=poincare>.
- Réf 74. **Charles Briot** : Cf. Brasseur, Roland, « Carles Briot » dans *Dictionnaire...* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://sites.google.com/site/rolandbrasseur/5---dictionnaire-des-professeurs-de-mathematiques-speciales>.
- Réf 75. **Jean-Claude Bouquet** : Cf. Warusfel, André, *Des Mathématiciens et leur Histoire à Louis-le-Grand*, consulté le 5 juin 2018. URL : <http://www.louislegrand.org/index.php/hier-et-aujourd'hui-articlesmenu-29/histoire-des-mathématiciens-articlesmenu-35>.
- Réf 76. **Victor Puiseux** : Cf. Berchon Jacques, « Victor Puiseux » in *Dictionnaire prosopographique de l'EPHE* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://prosopo.ephe.fr/victor-puiseux>.
- Réf 77. **Charles Hermite** : Cf. Jean DIEUDONNÉ, « HERMITE CHARLES - (1822-1901) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/charles-hermite/>.
- Réf 78. **La Sorbonne** : Cf. « Histoire de la Sorbonne » dans *La Chancellerie des Université de Paris* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <https://www.sorbonne.fr/la-sorbonne/histoire-de-la-sorbonne>. /// « Histoire de la faculté » dans *Sorbonnes-Université* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <http://lettres.sorbonne-universite.fr/historique>.

- Réf 80. **Le cursus doctoral de C. Biehler** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*
- Réf 81. **Georges-Henri Halphen** : Cf. Jeanne PEIFFER, « HALPHEN GEORGES-HENRI - (1844-1889) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 juin 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/georges-henri-halphen/>.
- Réf 83. **Marie Georges Humbert** : Cf. « Marie Georges Humbert » dans *Les Annales des Mines* [en ligne], consulté le 5 juin 2018. URL : <http://www.anales.org/archives/x/humbert.html>.
- Réf 84. **Gaston Darboux** : Cf. Jacques MEYER, « DARBOUX GASTON - (1842-1917) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 juin 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaston-darboux/>.
- Réf 85. **Les « Bizuth »** : Cf. « Bizuth » dans *Dictionnaires de français Larousse* [en ligne], consulté le 3 juin 2018. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bizut/9691>.
- Réf 86. **Collège de France** : Cf. *Collège de France* [en ligne], consulté le 7 juin 2018. URL : <https://www.college-de-france.fr/site/fr-about-college/index.htm>.
- Réf 88.a. **En tant que « directeur particulier » de l'École préparatoire** : Cf. « Discours de M. Humbert » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 50, 15 juin 1909, pp. 56/57. Cf. p. 51 de ce fascicule.
- Réf 88.b. **Fascicules publiés chez Gauthier-Villars e** : Cf. Brasseur, Roland, « Charles Biehler », *Op. cit.*
- Réf 89. **Les travaux en mathématiques de C. Biehler** : Cf. *Le Messager de la Société de Marie*, n° 18, 3<sup>ème</sup> année, juin 1899, pp. 157 à 159.
- Réf 90. **Référence de la citation** : *Evangile selon saint Jean*, chap. 3, verset 30 : Cf. École Biblique de Jérusalem, *La Bible de Jérusalem*, nouvelle édition révisée, Cerf, Paris, 1998.

### 3<sup>ème</sup> partie

- Réf 91. **La méditation sur la mort** : Bogdan Rok, « Les jésuites et la bonne mort », *Siècles* [En ligne], 16 | 2002, mis en ligne le 5 janvier 2016, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://siecles.revues.org/2888>.
- Réf 92.a. **Les questions religieuses de la fin du XIX<sup>e</sup> s.** : Aubert, R., « Modernisme » dans *Catholicisme. Hier – Aujourd'hui – Demain*, t. IX, Lille, 1982, pp. 448 et s.
- Réf 92.b. Coulon, J., *Henri Lebon*, Besançon, 1949, p.51 cité dans Gascon III, 1, p. 153.
- Réf 92.c. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. III, 1<sup>er</sup> vol., pp. 160 et 178-1794.
- Réf 93. **Les Constitutions de la Société de Marie** : Cf. *Synopse du 1<sup>er</sup> livre...*, p. 20 à 22. Cf. *Constitutions S.M.*
- Réf 94. **La vie communautaire à Stanislas de Paris** : Cf. « M. l'abbé Florian Prudham... » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 101, novembre 1913, p. 223.
- Réf 95. **La communion quotidienne** : Cf. Sacrée Congrégation du Concile, « Décret *Sacra Tridentina* », Rome, 20 décembre 1905 dans *L'Evangile de la Vie* [en ligne], consulté le 16 juin 2018. URL : <https://www.evangelium-vitae.org/documents/1593/le-pape-nous-dit/saint-pie-x/d%C3%83cret-sacra-tridentina-sur-la-communion-fr%C3%83quente-20-d%C3%83cembre-1905.htm>.
- Réf 96. **La permission du directeur spirituel** : Cf. *Ibid.*
- Réf 97. **Les liens avec la famille** : Cf. *Synopse du 1<sup>er</sup> livre...*, pp. 65 & 66. Cf. *Constitutions S.M.*
- Réf 99. **La Maison d'études d'Antony** : Cf. *Le Messager de la Société de Marie*, n° 3, 1<sup>ère</sup> année, juin 1897, p. 89 ; n° 18, 3<sup>ème</sup> année, juin 1899, pp. 157 à 159 ; n° 48, 5<sup>ème</sup> année, décembre 1901, p. 341/342.
- Réf 101. **Les Frères de Stanislas en renfort à Antony** : Cf. *Le Messager de la Société de Marie*, n° 48, 5<sup>ème</sup> année, décembre 1901, pp. 341/342.
- Réf 102. **La vie fraternelle communautaire** : Cf. *Synopse du 1<sup>er</sup> livre...*, pp. 57 & 60. Cf. *Constitutions S.M.*
- Réf 103. **L'Administration générale** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. I, pp. 434 et s.
- Réf 104. **Félix Fontaine** : Cf. *Ibid.*, pp. 536-438.



- Réf 105. **Le « vénéré Père Serment »** : Cf. *Nécrologe S.M.*
- Réf 106. **Auguste Serin** : Cf. *Nécrologe S.M.*, et Georges Sauvé, *Op. cit.*, p. 311.
- Réf 107.a. **L'attrait pour la montagne** : Ivan JABLONKA, « La naissance de l'alpinisme », Histoire par l'image [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> Juillet 2018. URL : <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/naissance-alpinisme>.
- Réf 107.b. Aubert, R., « Pie XI » dans *Catholicisme. Hier. Aujourd'hui. Demain*, t. XI, Lille, 1988, p. 287.
- Réf 108. **Le Chapitre général** : Cf. *Synopse du 2<sup>ème</sup> livre...*, pp. 72 & 73. Cf. *Constitutions S.M.*
- Réf 109.a. **C. Biehler aux Chapitres généraux** : Cf. « Chapitres généraux de la Société de Marie (jusqu'au Père Hiss) » dans Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., p. 314.
- Réf 109.b. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. III, 1<sup>er</sup> vol., p. 34.
- Réf 110. **Le Chapitre général** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., pp. 164 et s. et pp. 517 et s.
- Réf 111. **Guillaume-Joseph Chaminade** : « Bienheureux Guillaume-Joseph Chaminade » dans *Le Martyrologe romain*, cité dans Eglise catholique de France, *Nominis* [en ligne], consulté le 20 juin 2018. URL : <https://nominis.cef.fr/contenus/saint/10261/Bienheureux-Guillaume-Joseph-Chaminade.html>.
- Réf 112. **Les oppositions au sein des Chapitres** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., pp. 172 et s.
- Réf 113. **L'obligation faite d'étudier de plus près les traditions primitives** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., p. 505 et s.
- Réf 114.a. **Les intrigues** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 1<sup>er</sup> vol., pp. 185 et s.
- Réf 114.b. Cf. « J. Lehmann » dans Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 1<sup>er</sup> vol., p. 501 pour Lehmann.
- Réf 115. **L'esprit de parti ou le zèle maladroit des mécontents** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., p. 505.
- Réf 116. **Joseph Simler** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 1<sup>er</sup> vol. (pp. 52 et s.) et 2<sup>e</sup> vol. (pp. 279 et s.).
- Réf 119.a. **Les quelques idées inexactes** : Cf. Delas (S.M.), Jean-Claude, « Histoire des Constitutions de la Société de Marie » dans *Etudes marianistes*, vol. IV, Fribourg, novembre 1964, p. 186.
- Réf 119.b. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., p. 502.
- Réf 120. **Emile Combes** : Mourre, Michel, dir., *Le Petit Mourre. Dictionnaire d'histoire universelle*, Paris, 1981/2004.
- Réf 121.a. **Les lois anticongréganistes** : Cf. Antonetti, Guy, *Histoire contemporaine politique et sociale*, PUF, Paris, 1989, pp. 354 et s.
- Réf 121.b. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., p. 223.
- Réf 122. **Le départ des Frères de Marie du Collège Stanislas** : Cf. « M. l'abbé Florian Prudham » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 101, novembre 1913, pp. 226 et s.
- Réf 123. **Les activités des religieux sécularisés dans Paris** : « M. l'abbé Jean Zinger » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 268, avril 1934, p. 415.
- Réf 125. **Denys Cochin** : Cf. « Denys Cochin » dans *Les immortels – Académie française* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018. URL : <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/denys-cochin>.
- Réf 126.a. **La sécularisation des religieux** : Cf. Ghesquières, L.-E., « Sécularisation » dans *Catholicisme, Hier - Aujourd'hui - Demain*, Lille, 1993, p. 1025.
- Réf 126.b. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., pp. 192, 197 et s.
- Réf 128. **La poursuite des activités professorales de M. Biehler** : Cf. Georges Sauvé, *Op. cit.*, p. 309.
- Réf 129. **Les ressources financières de C. Biehler** : Cf. Georges Sauvé, *Op. cit.*, p. 309.
- Réf 131.a. **Rêves** : Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 1<sup>er</sup> vol., p. 310.
- Réf 131.b. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. II, 2<sup>e</sup> vol., pp. 232-236.

- Réf 131.c. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. III, 1<sup>er</sup> vol., pp. 397 et s.
- Réf 131.d. Cf. Gascon, *Hist. Gale S.M.*, t. III, 1<sup>er</sup> vol., pp. 392 et s.
- Réf 131.e. Cf. « La retraite de 21 jours à Rèves » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 18, 15 octobre 1906, pp.° 223 et s.
- Réf 133. **Anthrax** : Cf. Jacques BEJOT, « FURONCLE », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 juillet 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/furoncle/>.
- Réf 134.a. « **Un de ses anciens collaborateurs** » : Cf. Janson, *Op. cit.*, pp. 245 et s.
- Réf 134.b. « M. Jean Baptiste Hug » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 160, mai 1924, p.° 31.
- Réf 135. **Léon Fitsch, neveu de C. Biehler** : Cf. L'acte de décès établi à la mairie de Roche (Doubs) le 2 septembre 1906, cité dans Janson, *Op. cit.*, pp. 267/268.
- Réf 136. **Roche-lez-Beaupré** : Cf. « Roche-lez-Beaupré » dans *Annuaire-Mairie* [en ligne], consulté le 25 juin 2018. URL : <https://www.annuaire-mairie.fr/ville-roche-lez-beaupre.html>.
- Réf 137. **Les derniers sacrements** : Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, Vatican, 7 décembre 1992.
- Réf 138. **Le décès de C. Biehler** : Cf. « Nécrologie » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 17, 15 septembre 1906, p. 200 /// *Nécrologie S.M. /// Mairie de Roche (Doubs), Acte de décès de Charles Biehler, 2 septembre 1906*, cité dans Janson, *Op. cit.*, pp. 267/268.
- Réf 139. **La sépulture de C. Biehler** : Cf. Janson, *Op. cit.*, pp. 267.
- Réf 140. **L'annonce du décès du C. Biehler** : Cf. « Nécrologie » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 17, 15 septembre 1906, pp. 198-200.
- Réf 141. **Référence de la citation** : *Livre de la Genèse*, chap. 15, verset 1 : Cf. École Biblique de Jérusalem, *La Bible de Jérusalem*, nouvelle édition révisée, Cerf, Paris, 1998.
- Réf 142.a. **L'auteur de la biographie de C. Biehler** : Cf. Coulon (S.M.), J., *R. P. Henri Lebon*, Besançon, 1949.
- Réf 142.b. Cf. Janson, *Op. cit.*, pp. 249.
- Réf 142.c. « M. l'abbé Jean Zinger » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 268, avril 1934, p.° 415.
- Réf 142.d. « M. l'abbé Jean Zinger » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 268/269/270, avril (pp.° 407 et s.), mai (pp.° 22 et s.), juin 1934 (pp.° 56 et s.).

---

## Sources des images et photos

- **Armoiries de la Société de Marie** : *Messenger de la Société de Marie*, n° 3, 1<sup>ère</sup> année, juin 1897, pp. 65 et 66.
- **Cartes de France et d'Alsace** : Schelker, Nicolas...
- **Charles Biehler (photographies)** : *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 21 à 23, des 15 janvier 1907, 15 février et 15 mars.
- **Couverture du fascicule Charles Biehler, Notes d'Algèbre sur les équations linéaires**, Gauthier-Villars (éd.), Paris, 1880 (avec une dédicace de C. Biehler adressée à l'abbé Pautonnier) : *Librairie Cardinal* [site en ligne], consulté le 14 juin 2018. URL : <https://www.librairie-du-cardinal.com/boutique/livres-d-occasion/sciences-et-medecine/mathematiques/-lot-de-9-titres-en-edition-originale-notes-d-algebre-sur-le/>.
- **Plan de Paris (1894)** : Vuillemin, *Plan de Paris, 1894*, Paris, Hachette, 1894.

# *Inauguration du Monument Biehler*

Stanislas, 1909

*1<sup>er</sup> article.* <sup>143</sup>

*Il y a un an* <sup>144</sup>, *L'APOTRE DE MARIE* annonçait à ses lecteurs, en une chronique rapide, que les Anciens Élèves du Collège Stanislas avaient, au cours de leur réunion annuelle, le 9 avril 1908, inauguré solennellement le monument élevé à la mémoire de M. Biehler, Religieux de la Société de Marie, ancien Directeur de l'École préparatoire, au moyen de souscriptions recueillies parmi ses anciens élèves.

*Les discours prononcés en cette circonstance nous furent communiqués aussitôt, mais, par une discrétion que l'on comprendra, nous les avons conservés, attendant que l'ANNUAIRE de l'Association amicale des Anciens Elèves du Collège Stanislas les eût fait paraître en premier lieu, comme cela lui revenait de droit.*

*Aujourd'hui, nous pouvons sortir de notre réserve et publier les éloges si délicats que trouva pour louer un maître qu'il avait respectueusement aimé, M. Georges Humbert, membre de l'Institut, et les paroles pleines de reconnaissance émue que M. l'abbé Pautonnier, directeur du Collège, prononça en cette circonstance.*

*Ceux de nos lecteurs qui ont connu M. Biehler seront heureux de le voir revivre dans ces discours. Ils compléteront même le tableau par le souvenir personnel de l'édification que leur a toujours donnée le religieux fervent qu'il était. Enfin, devant le monument qui orne le jardin des parloirs du Collège Stanislas, et dont nous leur offrons une fidèle reproduction, ils auront un pieux souvenir pour le cher disparu.*

## DISCOURS DE M. HUMBERT <sup>145</sup>

Messieurs,

L'homme dont nous honorons aujourd'hui la mémoire a été un savant de mérite et un maître incomparable.

---

<sup>143</sup> « Inauguration du Monument Biehler » dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 50, 15 juin 1909, p. 54.

<sup>144</sup> « Chronique des œuvres » dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 37, 15 mai 1908, p. 37 : « **France.** – *Paris.* – Chaque année, l'Association des Anciens Élèves du Collège Stanislas fait célébrer un service funèbre à l'intention de ces défunts. Le comité qui s'était constituée dans le but de perpétuer au Collège le souvenir du bien regretté M. Biehler, a profité de cette cérémonie pour procéder à l'inauguration du Médaillon artistique placé par ses soins dans le jardin du Directeur de l'École. A cette occasion, M. Humbert, membre de l'Institut, a rappelé le souvenir du savant. M. Pautonnier, directeur du Collège Stanislas, a parlé du professeur éminent dont il avait été le collaborateur, et enfin M. l'abbé Prudham a esquissé la physionomie religieuse de M. Biehler, qui sous ses aspects divers, a provoqué une fois de plus la respectueuse admiration de ses anciens amis ou élève. »

<sup>145</sup> **M. Humbert.** Marie Georges Humbert, voir note n° 82, p. 21.

De bonne heure, la vocation scientifique de M. Biehler fut manifeste, Elève de Spéciales au Collège Stanislas et distingué dès lors par M. Gros, son professeur, il suivit ensuite à la Sorbonne les leçons d'Hermitte avec lequel il se lia et dont la parole ardente éveilla son talent, car Hermitte, reconnaissant en lui le don, l'initia à la pensée des maîtres.

Après de brillants examens de licence, qui lui permirent de montrer combien ses études avaient dépassé le cadre officiel, M. Biehler fut mis à la tête de l'Ecole préparatoire du Collège, dans le poste même où, depuis 1873, tant de générations d'élèves l'ont connu, tour à tour conférencier, interrogateur, professeur, s'acquittant d'une tâche écrasante avec cette bonté calme et souriante qui était le trait caractéristique de sa physionomie et que l'art de M. Froment-Meurice nous a si bien rendue.

A l'époque où ceux de mon âge entraient en Spéciales, vers 1876, M. Biehler n'avait pas encore pris la charge du professorat régulier ; il n'était pour nous qu'un maître de Conférences, éclairant dans ses leçons l'enseignement donné par d'autres, mais avec quelle profondeur, avec quelle originalité d'exposition renouvelaient qui tout !

Dans le choix des sujets éclatait déjà le caractère propre de son talent : il plaçait en première ligne les questions de pure algèbre, les formules générales, les beaux développements ; parfois, une digression arithmétique, un emprunt à Gauss ou à Dirichlet révélait le penchant secret de cet élève d'Hermitte.

La chaire de Spéciales était alors occupée par Vazeille, professeur séduisant mais de tendances tout autres. Géomètre, Vazeille cherchait à développer l'intuition rapide ; pareil au géologue qui, d'un accident de surface, sait conclure la nature des couches profondes, il se plaisait aux aperçus ingénieux et féconds, aux cas particuliers élégants, aux détours subtils. Moins prompte, mais plus réglée, était la marche de Biehler. Il nous enseignait l'avantage des points de vue généraux et l'art des attaques directes ; il nous montrait qu'une recherche méthodique doit savoir, à l'occasion, sacrifier l'élégance et la symétrie, et qu'une difficulté tournée n'est pas toujours une difficulté vaincue. Et parce que les longs espoirs ne sont permis qu'aux pensées profondes, il aimait à approfondir.

Cependant la liaison de M. Biehler et d'Hermitte avait continué ; un deuil commun, depuis 1871, les rapprochait



Photo du « Monument Biehler » dans *L'Apôtre de Marie...*, n° 50, 15 juin 1909, p. 55.

encore, car tous deux, l'Alsacien et le Lorrain, avaient au cœur un même serrement à la pensée du foyer natal. C'est sur les affectueuses instances de son maître que Biehler, vers 1877, entreprit les deux Thèses de Doctorat qu'il soutint brillamment deux ans plus tard, et qui lui assurent dans la Science un rang distingué.

La première porte sur la Théorie générale des Equations ; le problème résolu est celui de la recherche des conditions strictement nécessaires et suffisantes pour que deux équations algébriques aient un nombre donné de racines communes ; la seconde a pour objet les développements trigonométriques de certains quotients de fonctions *thêta*.

Dans celle-ci Biehler marchait sur les pas d'Hermite vers un des points où les fonctions elliptiques se lient à la Théorie des nombres. Jacobi, puis Hermite, utilisant certaines séries de Fourier, avaient obtenu des résultats de haute Arithmétique ; pour pousser plus loin dans ce sens, il fallait avant tout compléter les formules d'analyse d'Hermite, en leur adjoignant des développements analogues, mais plus complexes, et ce fut la tâche de M. Biehler dans sa seconde thèse. Il sut la remplir avec les qualités d'un calculateur délié, d'un analyste ingénieux ; on peut citer comme un modèle de fine discussion la comparaison qu'il institue entre les méthodes de développement proposées par Liouville et par Cauchy, et dont l'une, mal dirigée, pourrait conduire à des séries divergentes. M. Biehler ne s'en tint pas là : dans un Mémoire inséré au Journal de Crelle, la plus originale peut-être de ses œuvres, il indique une troisième méthode, entièrement neuve celle-là, et qui, fondée sur un hardi passage à la limite, mérite de retenir l'attention des géomètres.

De ses résultats d'analyse, M. Biehler ne profita pas lui-même. Mais Hermite savait quelles richesses arithmétiques s'y cachaient ; il en donna pour preuve une belle formule sur les décompositions d'un entier en sommes de cinq carrés, plantant ainsi son pavillon sur la terre conquise par son ami, et comme pour signaler à tous la valeur du trésor.

Ce trésor, M. Biehler, mieux que personne, pouvait le mettre au jour. Il ne le voulut pas. Sacrifiant, méprisant peut-être les succès que lui assurait un talent reconnu, il se consacra uniquement à son rôle d'éducateur, et, sans renoncer à toute activité scientifique, il ne publia désormais que des travaux en liaison indirecte avec le programme de Spéciales et dont quelques-uns, par le fini d'exécution, sont des modèles.

Ce qu'il fut dès lors comme professeur, et pendant tant d'années, les succès obtenus par le Collège le proclament assez ; qu'il me soit permis cependant, dans son enseignement régulier que je n'ai connu qu'à travers les notes de ses élèves, de relever deux qualités fondamentales, unies trop rarement, le souci des détails et la hauteur des vues. Net, précis, soigneux, poussant les questions jusqu'au bout, M. Biehler excellait à mettre en relief le point central d'une théorie ; il s'appliquait ensuite à l'éclairer par le rapprochement avec les théories voisines, celles-ci fussent-elles un peu en dehors de son cadre, sans craindre même de multiplier les démonstrations d'une même vérité, pour en faire mieux sentir les liaisons complexes.

Ainsi visait-il plus haut que la préparation directe à un examen, cherchant à développer le sens mathématique, s'efforçant de transmettre, avec son savoir, son ardeur passionnée pour une science où Hermite lui avait appris à voir la plus merveilleuse œuvre d'art. Après tant d'années, les aînés d'entre nous n'ont oublié ni avec quelle émotion il parlait des maîtres, ni son enthousiasme pour une idée profonde, ni son indignation si le jeune auditoire était demeuré froid devant quelque formule d'Euler.

Songez maintenant qu'aux fatigues d'un enseignement si vivant notre maître ajoutait la direction d'une Ecole préparatoire en plein essor, qu'il interrogeait chaque élève de chaque classe, qu'il donnait et corrigeait des exercices écrits, qu'il multipliait les conférences à l'approche des épreuves finales, qu'il suivait les examens, qu'il avait enfin à remplir les devoirs de sa profession religieuse : n'avons-nous pas le droit, devant cette épuisante activité, de dire que M. Biehler a tout sacrifié de lui-même, son talent, son repos, jusqu'à sa vie?

Ses élèves ne pouvaient l'oublier.

Ils ont voulu que le souvenir du maître disparu ne survécût pas seulement dans la fidélité des cœurs, et qu'un monument durable transmît à l'avenir la mémoire de l'homme excellent, du professeur sans rival, du savant modeste et profond qu'ils ont aimé. L'un d'eux, devenu un artiste célèbre, s'est pieusement chargé, malgré l'insuffisance des documents, de reproduire les traits qui nous furent si familiers : avec quel succès, vous venez de le voir.

M. Biehler est là tout entier, tel que nous l'avons connu dans l'intimité quotidienne, et, parce qu'il fut digne d'entretenir la flamme, sacrée, il en garde au front un rayon.

*2<sup>ème</sup> article.*<sup>146</sup>

#### DISCOURS DE M. L'ABBE PAUTONNIER<sup>147</sup>

Messieurs,

Au mois de novembre 1873, je franchissais pour la première fois la porte du Collège Stanislas ; j'étais alors bien loin de me douter de l'importance que cette démarche aurait pour l'orientation de ma vie. J'étais étudiant ecclésiastique à l'Ecole des Carmes, et le Supérieur, M. l'abbé Thenon, n'ayant pas de cours de mathématiques spéciales dans sa

---

<sup>146</sup> « Inauguration du Monument Biehler » dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 51, 15 juillet 1909, p. 93.

<sup>147</sup> **M. l'abbé Pautonnier.** Adrien Pautonnier, voir note n° 48, p. 15.

maison, m'envoyait à Stanislas. Je me présentai à M. de Lagarde, qui m'adressa au Directeur de l'Ecole préparatoire, à M. Biehler. Je vis un homme jeune encore, sans extérieur, timide, réservé ; il me sembla glacial. Deux mois plus tard, le professeur de mathématiques spéciales, M. Gros, venait à mourir et M. Biehler le remplaçait au pied levé. M. de Lagarde avait bien quelques inquiétudes, il vint nous dire la valeur et les mérites de ce jeune maître qui allait prendre cette lourde charge. M. Biehler commença tout simplement, il ne fit aucun discours d'ouverture, ne donna aucune des excuses usitées en pareil cas, il prit le cours où M. Gros l'avait laissé, et quelques jours après les élèves rassurés suivaient avec confiance leur nouveau maître : confiance bien placée, car sur douze élèves que contenait cette classe, cinq entraient à l'Ecole Polytechnique, parmi lesquels le major.

Tels furent les débuts de M. Biehler dans la préparation à l'Ecole Polytechnique. L'année suivante, avec la même simplicité, il céda la chaire à M. Vazeille, il conservait modestement l'épure et une conférence. — Je ne suivrai pas la carrière professorale de M. Biehler ; M. Humbert, son plus brillant élève, vient de vous la retracer.

Pendant cette année, où j'ai eu M. Biehler pour professeur, la glace s'était peu à peu rompue. Je me sentais dominé de respect en présence de cette belle intelligence, si sûre d'elle-même, de cette simplicité, de cette modestie, qui jamais ne se démentait un seul instant, et je me hasardai une fois ou l'autre à faire part à ce jeune maître de mes difficultés, à lui demander un conseil.

C'est ainsi que se créèrent entre nous, peu à peu, lentement, des liens d'amitié, qui sont devenus toujours plus étroits, et que, seule, la mort a pu rompre.

Quand on avait à demander à M. Biehler un avis, cela se passait très doucement et très vite. Il vous regardait bien dans les yeux, de son regard doux et limpide, à travers ses lunettes immuables que le crayon des élèves a tant de fois reproduites depuis Duhem, il vous écoutait avec grande attention sans vous interrompre par une seule parole. Ensuite, il répondait sans se presser, mais sans un mot inutile, de sa voix douce et sans éclat. Puis, avec un petit sourire, il prenait son cahier et du ton le plus humble et le plus calme : « Excusez-moi, je dois aller faire une interrogation », et il disparaissait.

Une fois mes études de licence terminées, j'allai enseigner en province, manquant d'expérience et ignorant tout de la préparation à Saint-Cyr dont j'étais chargé. Qui m'a guidé, qui a trouvé le temps de répondre à mes lettres, qui m'a envoyé des renseignements de toute nature, même matériels ? C'est toujours M. Biehler.

Il faut bien le dire : on ne saura jamais tout ce que l'enseignement doit à cet homme si bon et si modeste, que la renommée est venue trouver malgré lui. On sait, ou on devine les services qu'il a rendus à ses confrères religieux, on sait ce que lui devait l'enseignement scientifique des divers collèges de la Société de Marie, on ne peut oublier ce qu'il a fait pour la préparation à l'Ecole navale fondée à Saint-Brieuc ; ce qu'on ignore, c'est ce qu'il a fait pour tant d'autres professeurs et de collègues.

Combien d'étudiants sans fortune lui ont dû de pouvoir poursuivre leurs études, et arriver à l'agrégation ? Les interrogations, les leçons qu'il leur procurait, leur permettaient non seulement de gagner leur vie, mais encore de s'initier aux bonnes méthodes et d'acquérir une supériorité dans leurs leçons de concours. Après moi, bien d'autres ecclésiastiques, futurs professeurs, sont venus s'asseoir sur les bancs de Stanislas et y apprendre les mathématiques. Pour tous, M. Biehler a été un guide sûr, d'une complaisance inépuisable. Qui peut mesurer l'importante contribution qu'il a apportée ainsi au progrès que les maisons libres ont fait, sous nos yeux, dans l'enseignement scientifique ? Il était en cela d'un désintéressement absolu, il ne craignait pas la concurrence pour sa chère Ecole préparatoire, il donnait libéralement les renseignements, même à ceux qui auraient pu paraître des rivaux dangereux pour un esprit moins large, moins profondément chrétien. Ce qu'il a fait ainsi, qui le dit plus hautement que le distingué professeur chargé de la préparation à l'Ecole centrale fondée par les Frères à Passy<sup>148</sup> et transportée à Froyennes, à l'excellent Frère Jean, un de ses amis les plus tendres et les plus dévoués ?

Et nous qui l'avons connu intimement, nous ses collaborateurs, les professeurs de l'Ecole préparatoire, et au premier rang l'éminent M. André, que ne lui devons-nous pas ? Que d'observations fines, de critiques justes, émises si doucement que jamais elles ne blessaient, que de démonstrations améliorées, que de notions plus précises introduites dans notre enseignement grâce à son concours si discret ! Oui, vraiment, il s'était établi, ici, grâce à lui, une remarquable tradition d'enseignement mathématique, dont les meilleurs juges de l'Université appréciaient la valeur, et qui a constitué une des plus précieuses supériorités de Stanislas. Aussi, de quelle cordiale et respectueuse affection n'entourions-nous pas notre cher Directeur de l'Ecole préparatoire, comme nous savions apprécier sa délicatesse, son inépuisable complaisance, et le concours si précieux que par ses conférences, ses interrogations, il apportait aux professeurs !

Il était vraiment extraordinaire dans ses interrogations.

Pendant près de vingt ans, il a fait passer chaque semaine une interrogation d'une demi-heure à chaque élève de l'Ecole préparatoire, c'est-à-dire à deux cents élèves au moins. Pour y parvenir il réunissait ensemble plusieurs élèves, il a commencé par quatre, puis le nombre des élèves à interroger augmentant sans cesse, il est arrivé à cinq, puis à six.

Il s'installait généralement dans ma classe d'Elémentaires où régnait un très long tableau, qu'on divisait pour l'occasion en six parties. Chaque élève avait sa question qu'il développait sur l'espace qui lui était réservé. Quand les calculs étaient achevés, M. Biehler se faisait expliquer la solution, et il était impossible de glisser sur le point délicat, d'éviter la difficulté. De temps en temps un coup d'œil sur l'ensemble des élèves, un conseil à l'un, un reproche ou un éloge à l'autre, il avait tout vu. Remarquez bien. Messieurs, il avait tout vu, et même il retenait tout.

---

<sup>148</sup> **Les Frères à Passy.** Il s'agit des frères des Ecoles chrétiennes.



Chaque semaine je l'entretenais de mes élèves d'Elémentaires et aussi de mes anciens élèves passés en Spéciales. C'était souvent le mercredi, dans la promenade que l'hygiène lui imposait, et à laquelle il tenait par devoir et par vertu autant qu'à son travail. Sans note aucune, il me donnait de mémoire pour chaque élève la question posée, signalait les fautes commises et donnait une appréciation précise d'une sûreté extraordinaire.

La chose est bien petite, Messieurs, cependant veuillez réfléchir aux prodigieuses qualités d'esprit qu'elle suppose : puissance de travail, d'attention, de mémoire. Est-ce que vraiment les grands hommes sont faits autrement ?

La puissance de travail de M. Biehler était pour moi prodigieuse. Remarquez-le bien, pendant qu'il faisait ses études de Spéciales et de Licence, il faisait au collège des conférences, il était préparateur chargé du laboratoire, il était occupé plusieurs heures par jour.

Plus tard il a fait son travail de thèses bien des fois en surveillant une étude, ayant rarement plus de deux heures libres de suite. Quand je l'ai connu adonné entièrement à l'enseignement, c'est-à-dire après 1883, j'ai calculé qu'il travaillait avec les élèves environ soixante-dix heures par semaine, et cela indépendamment des trois heures qu'il consacrait chaque jour à ses exercices religieux.

Et malgré cela il a pu se tenir longtemps au courant des progrès de l'analyse, et quand il y a renoncé plus tard faute de temps, il a trouvé le moyen, dans les rares heures qui lui restaient libres, d'étudier les matériels d'artillerie, la fortification, les chemins de fer, la machine à vapeur et de prendre de l'art de l'ingénieur des connaissances vastes et surtout précises qui étonnaient les spécialistes auxquels il demandait des renseignements. Plusieurs d'entre vous peuvent l'affirmer.

Et jamais une défaillance dans son cours ! Je me demande encore quand il le préparait. Je sais bien qu'il y consacrait son temps libre du dimanche et la fin de ses vacances, mais en dehors de cela, je ne crois pas qu'il pût jeter un dernier coup d'œil le matin sur ses notes avant d'aller en classe. Sa mémoire était d'une fidélité et d'une sûreté extraordinaires. Lui qui avait vu passer tant d'élèves se rappelait chacun avec une précision et des détails qui m'ont toujours semblé tenir du miracle.

Si sa mémoire était si sûre et si fidèle, sa puissance d'attention me semble encore plus remarquable. Cet homme était si calme, si bien équilibré, si maître de lui qu'il était toujours tout entier à ce qu'il faisait. Il était si accablé d'affaires, de travail, qu'il ne pouvait jamais vous consacrer qu'un temps court. Mais s'il pouvait vous l'accorder, ce temps était tout entier consacré à vous écouter. Quelque graves que fussent les affaires qui le préoccupaient auparavant, ou qui allaient l'absorber ensuite, il vous écoutait en ne pensant qu'à ce que vous lui disiez, avec le plus grand calme, comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Cela suppose une tranquillité d'âme, une absence de passions, une pureté exceptionnelles.

C'est ce calme, cet ordre qui lui ont permis de supporter si longtemps un tel labeur sans que sa robuste santé parût fléchir. Ses repos étaient courts, régulièrement mesurés, mais ils étaient complets. Sa force d'âme lui permettait de déposer les soucis pour se livrer à une récréation, et de les reprendre ensuite.

Depuis plusieurs années, nous remarquions qu'il était fatigué au mois de juillet bien que jamais il ne voulût l'avouer et consentir à un adoucissement nécessaire. Mais, grâce à sa prodigieuse faculté de détente, les vacances le remettaient complètement. Il allait à Cauterets, puis plus tard à Saint-Gervais, prendre les eaux avec conscience, et se refaire au contact de cette nature calme et majestueuse dont il savait si bien goûter le charme reposant. Son commerce si agréable, sa gaieté si douce, si franche, son humeur si égale, sa douceur si constante attiraient autour de lui un groupe de fidèles amis qui le suivaient chaque année. C'étaient surtout des professeurs, tels le Frère Jean, l'excellent Gaudin, mort il y a déjà longtemps, Malloizel, Budzynski. Dans ce petit cercle d'amis, il se sentait heureux, il se reposait, il priait, il jouissait de la montagne qu'il comprenait si bien, il revenait rajeuni, et recommençait infatigable.

Hélas ! Les cruelles épreuves de 1902 et de 1903, la dissolution de la partie française de la Société de Marie, la ruine de ses établissements si prospères, l'expulsion de son cher Collège, lui ont porté un coup dont il ne s'est pas relevé, bien qu'elles n'aient pu altérer son calme et sa douceur.

Il se refit immédiatement une vie, et renonçant même à sa liberté la plus intime, il prit quelques élèves chez lui et donna des leçons. Il en fut accablé. Il continua son régime du Collège, donnant plus de dix heures de leçons par jour, plus de trois cents heures par mois, se dévouant ainsi jusqu'à la folie.

Il trouvait encore au milieu de toutes ces fatigues et de ces tristesses la force de me soutenir dans ma tâche. Il a été mon meilleur conseiller en ces jours si pénibles, si difficiles ; j'allais à lui sûr de trouver l'avis sage et calme, la parole douce et consolatrice.

Je nourrissais toujours l'espoir et le projet de le ramener au Collège. Déjà il avait accepté d'y faire quelques interrogations, et c'était un spectacle émouvant pour tous, maîtres et élèves, de voir cet homme éminent revenir ainsi modestement, humblement dans cette école dont il avait été si longtemps la force et la gloire, et dont la loi de son pays l'avait brutalement chassé !

Enfin les choses s'arrangèrent, et avant les vacances de 1904 il était convenu qu'il devait reprendre la direction des études de l'Ecole préparatoire. Il en était heureux presque autant que moi. Nous nous séparâmes pleins de douces pensées. Hélas ! nous ne devons plus nous revoir ! Il est allé mourir avant d'avoir pu rentrer au Collège, loin de nous, près de sa chère sœur, et il repose là-bas à Besançon, dans le caveau de famille.

Mais son âme est parmi nous. Son buste, œuvre d'un artiste éminent qui fut son élève et qui a cru faire acte de piété en travaillant avec amour à cette belle œuvre, son buste, dis-je,

perpétuera ici sa mémoire. Il rappellera aux générations futures l'homme d'une intelligence supérieure, d'une volonté ferme, d'une modestie, d'un dévoûment, d'une puissance de travail incomparables, auquel l'Ecole préparatoire a dû surtout son lustre si remarquable, le saint qui après avoir donné sa vie à ce Collège le protège maintenant du haut du ciel.

— — — — —

## Hommage

Stanislas, 1910.

*Europe.*

**France.** — *Le souvenir de M. Biehler au Collège Stanislas.*<sup>149</sup> —

Nous relevons le passage suivant dans le discours de M. Camman, sur les *études mathématiques*, à la distribution des prix du Collège Stanislas :

« ... Je ne puis m'empêcher d'évoquer la belle figure d'un homme qui fut à la fois un saint et un grand savant. Beaucoup d'entre vous ne l'ont point connu, mais tous ont entendu prononcer son nom impérissable dans ce collège : j'ai nommé M. Biehler. Sa haute valeur pouvait, sans contredit, lui assurer un nom illustre dans la science. A l'idéal sublime qu'il s'était proposé, il a sacrifié la gloire et les honneurs auxquels il était en droit de prétendre. Mais c'était trop peu pour lui, il a fait un sacrifice plus grand encore : il a renoncé à cette joie qu'inspirent la recherche et la découverte de la vérité, meilleure récompense des nobles esprits. Son activité prodigieuse, il a pensé ne pouvoir mieux l'employer qu'en la consacrant toute à la jeunesse, et c'est dans cette œuvre, que d'autres que lui eussent estimé trop modeste, qu'il s'est montré le plus grand... »

Le souvenir de M. Biehler est resté bien cher à sa famille religieuse ; c'est pourquoi nous sommes heureux de citer ce magnifique témoignage et d'exprimer nos remerciements à celui qui en est l'auteur.

---

<sup>149</sup> « Chronique des œuvres » dans *L'Apôtre de Marie – Echo des œuvres et des missions de la Société de Marie*, n° 66, 15 octobre 1910, p. 222.

# Table des matières

<b>Introduction :</b>	p. 2.
<b>Charles Biehler</b> , biographie par J. Zinger :	p. 3.
<b>1<sup>ère</sup> partie :</b>	p. 4.
<b>2<sup>ème</sup> partie :</b>	p. 12.
<b>3<sup>ème</sup> partie :</b>	p. 26.
<b>Bibliographie générale :</b>	p. 44.
<b>Ressources numériques générales :</b>	p. 44.
<b>Références de notes :</b>	p. 45.
<b>Sources des images et photos</b>	p. 50.
<b>Inauguration du Monument Biehler</b> , Stanislas, 1909 :	
<b>1<sup>ère</sup> partie :</b> Discours de M. Humbert :	p. 51.
<b>2<sup>ème</sup> partie :</b> Discours de M. Pautonnier :	p. 54.
<b>Hommage</b> , Stanislas, 1910 :	p. 59.

